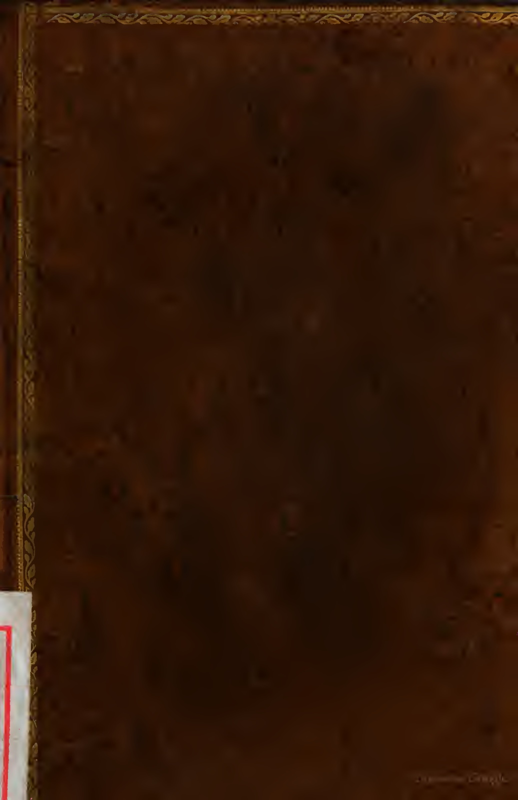
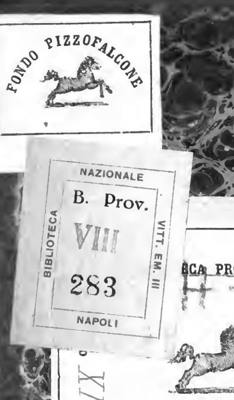
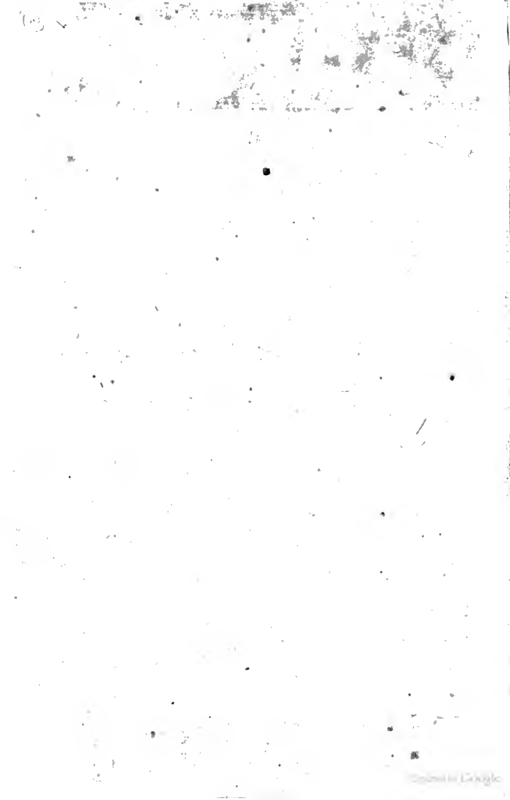



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
VIII
283
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

ECA PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine





MÉMOIRES

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

TOME SECOND.





FRÉDÉRIC BARON DE TRENCK
MAJOR DE CAVALERIE,
dans sa Prison de 10 Ans à Magdebourg,
chargé de 68 livres de Chaînes.

MÉMOIRES
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK,

*TRADUITS par lui-même sur l'original Allemand, augmentés d'un tiers, & revus sur la traduction, par M. de ***.*

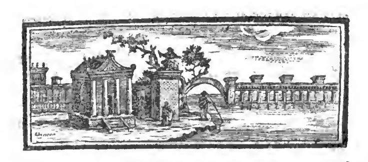
Illi robur & æs triplex circà pectus erat.

TOME SECOND.



A STRASBOURG,
Chez JEAN GEORGE TREUTTEL, Libraire;
A PARIS,
Chez ONFROY, Libraire, rue St.-Victor;

1789.



MÉMOIRES

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

Dès que Gefhardt eut pris fon pofte auprès de moi, nous commençâmes à nous entretenir d'autant plus librement enfemble, qu'en montant fur le cercle de fer placé dans la muraille, ma tête touchait au foupirail. Il me fit une defcription exacte de ma prifon. Ma première idée fut de tenter de me fauver par-deffous les fondations que lui-même avait vu conftruire, & qu'il m'affura n'avoir pas plus de deux pieds de profondeur. Mais l'argent nous manquait; il fallait y pourvoir avant toutes chofes : voici comment nous réüfsîmes à nous en procurer.

La première fois qu'il releva la garde, il me fit tenir un fil d'archal qui entourait une feuille de papier, une bougie affez petite pour paffer à travers le grillage de ma fenêtre, puis du foufre, de l'amadou allumé, & une plume. Le tout me parvint fans peine : je me procurai bientôt de la lumière ; je me fis une piquure au doigt, & j'écrivis avec mon fang.

Mon premier foin fut d'adreffer une lettre à mon fidèle ami, le capitaine Ruckhard, à Vienne. En peu de mots je lui fis l'expofé de ma trifte fituation, & je lui donnai 3000 florins à toucher fur mes revenus, en le priant d'en faire l'emploi que je vais dire.

Je le priai de réferver 1000 florins pour les frais de fon voyage, & de fe trouver le 15 août à Gummern, petite ville de la Saxe, à quatre lieues de Magdebourg. Le même jour je l'engageais à s'y faire voir à midi, ayant une lettre à la main. En fe promenant fur le pont, il devait trouver un homme chargé d'un rouleau de tabac à fumer, qui viendrait à lui, auquel il remettrait 2000 florins en or, après quoi il s'en retournerait à Vienne. Je donnai les mêmes inftructions à Gefhardt, en lui

faifant parvenir ma lettre à travers la fenêtre, ainfi qu'il m'avait fait tenir le papier. Sa femme fut à Gummern, & fans aucun accident elle mit ma lettre à la pofte.

Ce fuccès accrut mes efpérances, & chaque fois que l'honnête Gefhardt était de fentinelle, nous concertions & nous prenions enfemble les mefures néceffaires pour ma fuite.

Arriva enfin le 15 août fi defiré. Quelques jours fe pafsèrent avant que Gefhardt fût de garde auprès de moi. Mais on fe peut faire une idée de ma joie, lorfqu'un jour il me cria : Tout a réuffi! Le même foir il revint : nous avisâmes tous deux aux moyens de me faire paffer mon argent.

Les fers que j'avais aux mains m'empêchaient d'atteindre au grillage ; d'ailleurs, le foupirail était trop étroit. Il fut donc convenu qu'à la première garde, il fe chargerait de l'office de pourvoyeur, & qu'en venant remplir ma cruche, il y glifferait l'argent. Le tout s'exécuta fans difficulté. Mais quelle fut ma furprife, au lieu de 1000 florins que je m'attendais toucher, de

trouver la somme entiere dont je l'avais autorisé à prendre la moitié. Il n'y manquait que cinq pistoles, & il n'y eut pas moyen de lui en faire accepter davantage, parce qu'il s'estimait assez payé.

O digne Gefhardt ! ô brave grenadier Poméranien ! est-il beaucoup de gens doués d'un cœur aussi honnête que le tien, & capables d'imiter ton exemple ! Je veux que ton nom demeure immortel comme mes écrits & mes malheurs ; je veux qu'on sache que je n'ai jamais rencontré d'ame aussi grande, aussi désintéressée que la tienne.

Je parvins cependant par la suite, mais avec beaucoup de peine, à lui faire accepter les 1000 florins. Malheureusement il n'en a pas joui, comme on le verra bientôt ; une sottise de sa femme en fut la cause. Muni d'argent, je songeai à exécuter mon premier projet, celui de me sauver par-dessous les fondations, & je me conduisis ainsi.

Premièrement, il fallait me débarrasser de mes fers. En conséquence, Gefhardt me fit tenir

une couple de limes. L'anneau de fer que j'avais au pied était si large, que j'avais un bon quart de pouce de jeu. J'en obtins davantage à mesure que je limais l'intérieur de celui qui le couvrait, & je vins enfin à bout de le couper tout-à-fait. Alors le dégageant de la chaîne, je me trouvai libre, & l'anneau pouvait facilement s'ouvrir, sans qu'il y parût au-dehors. Par ce moyen mes pieds furent dégagés aussi, & j'aurais défié, même en visitant le plus exactement possible, qu'on eût trouvé l'entaille, parce qu'on ne pouvait faire cet examen qu'en-dehors. Tous les jours mes mains s'assouplissaient tellement, que je parvins à les retirer toutes deux des anneaux. Je limai ensuite la charnière, & par le secours d'un clou d'un pied de long que j'avais tiré du plancher, j'eus l'esprit de me faire une clef, avec laquelle j'ouvrais & fermais les vis à volonté, sans que l'on pût rien découvrir. Le cercle qui me ceignait le corps ne me gênait nullement. Je coupai, sur la chaîne qui le tenait à la barre de fer, le milieu d'un chaînon, & je me mis à limer le suivant, de manière qu'il pût passer par l'ouverture : ce fut ainsi que je parvins à me débarrasser de mes fers.

J'avais soin de détremper dans l'eau un peu de pain de munition, de le passer après sur du fer rouillé, pour lui en faire prendre la couleur, & par le moyen de cette pâte je fermais le chaînon ouvert. La nuit je la faisais sécher à la chaleur de mon corps, & je frottais ensuite l'endroit avec de la salive pour imiter le fer poli. De cette manière il était impossible de connaître l'endroit coupé, & personne, à moins de frapper sur tous avec un marteau, n'aurait pu deviner quel était le chaînon limé. Alors j'eus la liberté de quitter mes chaînes toutes les fois que j'en avais envie.

On ne visitait jamais ma fenêtre. Je défis les deux crochets qui l'attachaient au mur, & tous les matins je les remettais après les avoir barbouillés de chaux. Je demandai du fil de fer au bon Gefhardt, qui m'en fit passer, & j'entrepris un nouveau grillage. Il me réussit. En conséquence, je coupai celui qui était à ma fenêtre, à laquelle, comme j'ai dit, on ne regardait jamais, & j'y substituai le mien. Par ce moyen je m'établis une libre communication avec la sentinelle, & je pus renouveller l'air de ma prison. Je me procurai tous les instrumens dont je pouvais

avoir besoin, jusqu'à de la chandelle & un briquet. J'avais seulement la précaution de suspendre ma couverture au-devant de la fenêtre, afin qu'on n'apperçût pas de lumière, & que je pusse ainsi travailler à mon aise, sans qu'on en soupçonnât rien au-dehors. Enfin, lorsque tout fut prudemment arrangé, je commençai mon travail.

Le plancher de ma prison n'était pas en pierre, il était fait avec de grosses planches de chêne, épaisses de trois pouces; il y en avait trois couches l'une sur l'autre, mises en sens contraires. Ainsi, le plancher avait neuf pouces d'épaisseur, & il était uni avec des broches d'un demi-pouce de diamètre & d'environ un pied de long.

En dégageant un peu ces broches autour de la tête, je parvins, avec la barre de mes menottes, à en arracher une que j'aiguisai sur les pierres de mon tombeau, & j'en fis un excellent ciseau pour couper le plancher.

Alors, pour creuser librement, je hasardai la première entaille, qu'il fallait faire de plus d'un pouce à la surface extérieure; je tirai le morceau de planche qui entrait dans le mur, d'environ

deux pouces, & la rognai enſuite juſqu'à ce qu'elle pût joindre exactement. J'eus ſoin de boucher les fentes avec du pain; je ſemai de la pouſſière par-deſſus, & de cette manière il était impoſſible de rien appercevoir.

Ce premier ouvrage fini, je travaillai en-deſſous avec moins de précaution, & j'eus bientôt percé le triple plancher. Alors, je trouvai un ſable blanc & très-fin, ſur lequel eſt conſtruit tout le fort de l'Etoile. Quant aux éclats du bois, je les raſſemblais ſoigneuſement & les faiſais entrer ſous le plancher.

Il m'était impoſſible d'aller plus avant ſans ſecours extérieur; car, l'on ne ſauroit remettre dans un trou tout ce qu'on a tiré d'une terre qui, depuis pluſieurs années, n'a pas été remuée. J'attendis donc que mon brave grenadier me fît tenir quelques aunes de toile. J'en formai des eſpèces de boudins de ſix pieds de long, capables de paſſer entre les barreaux; je les remplis de ſable. Toutes les fois que Geſhardt était de faction la nuit, je les lui jettais dehors, & il les vuidait avec précaution.

Lorſque je fus parvenu à me donner de la place, je me procurai tous les inſtrumens néceſſaires, juſqu'à de la poudre, du plomb, une paire de piſtolets de poches, des couteaux & une bayonnette. Je mis tout cela en ſûreté ſous le plancher. Je m'apperçus alors que les fondemens de ma priſon avaient de profondeur quatre pieds, au lieu de deux. Il me fallait beaucoup de temps, de peines & de précautions pour deſcendre ſi bas & creuſer par-deſſous, car il aurait été facile de m'entendre; mais je ſurmontai toutes ces difficultés.

Le trou dans lequel je deſcendis, avait, comme je l'annonce, quatre pieds de profondeur, & il fallait qu'il fût aſſez large pour pouvoir m'y mettre à genoux, travailler & me baiſſer. On ne ſaurait jamais ſe faire une idée de tout ce que j'eus à ſouffrir, tant que je fus obligé de m'étendre en haut ſur le plancher, & de pencher la tête & le corps pour tirer le ſable avec les mains; cependant, juſqu'à ce que je fuſſe arrivé aux fondemens, je fus forcé de répéter le même travail. Au moment de la viſite je rejettais tout bien vîte dans le trou, &, pour remettre chaque choſe dans l'état ordinaire, il me fallait bien encore quelques heures.

La bougie & la chandelle me furent d'une très-grande reſſource. Mais comme Gefhardt n'était de garde auprès de moi que tous les quinze jours, & qu'il était expreſſément défendu aux ſentinelles, ſous peine d'être pendues, de me parler, je ne voulus pas, dans la crainte d'une trahiſon, m'expoſer à faire une nouvelle connaiſſance, & je ne travaillais que fort lentement. On ne me donna point de poële pour l'hiver, & la rigueur du froid m'incommoda beaucoup. Cependant, au grand étonnement de tout le monde, je ne laiſſai pas, ſoutenu par l'eſpoir de me ſauver, de conſerver toujours ma gaieté.

Le bon Gefhardt, de temps à autre, m'approviſionnait auſſi de boudin & de viande fumée; & lorſque je ne pouvais pas travailler à mon mur, avec du papier & de la chandelle je m'amuſais à écrire & à compoſer des ſatyres. C'eſt ainſi que je ſavais m'occuper, & j'avoue aujourd'hui que ce n'était pas ſans quelque plaiſir.

Un accident qui m'arriva à cette époque, penſa faire évanouir toutes mes eſpérances. Mon grenadier avait travaillé avec moi toute la nuit. Lorſqu'on vint le relever, & que je voulus

replacer ma fenêtre, elle m'échappa des mains; & trois carreaux ſe caſsèrent. Gefhardt ne devait revenir à ſon poſte qu'au moment où il ſerait de garde. Je me déſeſpérai peut-être bien une heure ſans trop ſavoir quel parti prendre, car il était bien facile, en entrant, de voir que la fenêtre était caſſée; & comme il m'était impoſſible d'y atteindre avec mes fers, en viſitant exactement, on ſe ſerait bientôt apperçu que le grillage ne tenait point. Voici donc le parti auquel je m'arrêtai définitivement.

Comme la ſentinelle s'amuſait au bas de la fenêtre à ſiffler, je lui criai: « L'ami, ayez pitié, » non pas de moi, mais d'un de vos camarades, » qui, ſi vous ne m'aſſiſtez pas, ſera infailli- » blement pendu. Si vous voulez, pour lui, me » rendre un léger ſervice, je vais vous jetter » tout de ſuite trente piſtoles ». Après avoir été un inſtant ſans répondre, vous avez donc de l'argent, me dit tout bas le ſoldat? Je comptai auſſi-tôt trente piſtoles, & les lui jettai. Après qu'il les eut ramaſſées, il me demanda ce qu'il y avait à faire.

Je lui dis le malheur qui m'était arrivé au

ſujet de la fenêtre, & lui paſſai en papier la meſure des trois carreaux caſſés. J'avais, par bonheur, affaire à un homme intelligent & décidé. On avait oublié, par la négligence de l'officier, de fermer, dans le jour, la porte des paliſſades ; ma ſentinelle ſe fit, par un de ſes camarades, relever pour une demi-heure, & courut bien vîte à la ville, avant que le temps de ſa faction ſe fût écoulé. A ſon retour, l'intelligent ſoldat me remit heureuſement mes trois carreaux, dont je fus ſi content, que je lui jettai encore dix autres piſtoles. Un maître vîtrier n'eût pas mis plus d'adreſſe ; tout fut à ſa place pour la viſite du midi, & mon pauvre ami Gefhardt n'eut plus rien à craindre.

Ainſi l'on voit qu'il n'eſt rien dans ce monde, dont on ne vienne à bout avec de l'argent, & qu'il ſait lever toutes les difficultés. Cet évènement, à coup ſûr, n'eſt pas un des moins intéreſſans de mon hiſtoire ; je n'ai cependant pas parlé depuis à l'homme qui me rendit un ſervice auſſi ſignalé : mais il ſera aiſé de ſe peindre quelle était, pendant ce temps, l'inquiétude du cher Gefhardt. Au bout de quelques jours je le vis revenir à ſon poſte, & ſa ſurpriſe

fut d'autant plus grande, qu'il connaiſſait parfaitement l'homme qui l'avait relevé pour être père de cinq enfans, & pour être auſſi le plus vieux & le plus incorruptible de la compagnie.

Cependant, mon travail s'avançait. J'étais parvenu à démolir les fondemens par-deſſous; mais à meſure que mon trou ſe perçait, & que je voulais concerter avec Geſhardt les derniers moyens d'aſſurer mon évaſion, je le trouvais chancelant, timide, indécis, & il ne ceſſait de me parler des obſtacles que nous devions rencontrer. Il ſoutint que, ſans un ſecours de dehors, je ne pouvais ni me ſauver ſûrement, ni faire qu'il ne fût pas entraîné dans mon malheur. Nous changeâmes donc de réſolution. Je me fixai au parti qu'on va voir; mais ce fut celui qui ruina mes projets & qui me fit perdre le fruit de huit mois de travail.

J'adreſſai une ſeconde lettre au capitaine Ruckhard; je lui donnai de l'argent à reprendre ſur ma caiſſe; je le priai de revenir à Gummern, de ſe tenir prêt au temps marqué, & de m'y attendre ſix jours de ſuite, avec deux

chevaux de relai, ſur le glacis de Kloſterberg, en l'aſſurant que tout était préparé pour ma fuite.

Dans l'eſpace de ſix jours, Gefhardt aurait ſans doute trouvé le moyen d'avoir le poſte de ma priſon. Je me repaiſſais, pendant ce temps, de l'eſpoir le plus flatteur; mais, hélas! cette illuſion ne dura que trois jours. Il faut croire que la providence n'avait pas encore arrêté l'inſtant de ma délivrance. Gefhardt avait envoyé ſa femme avec ma lettre à Gummern. Mal-adroitement elle dit au maître de poſte que ſon mari avait un procès à Vienne, qu'il eût la complaiſance de remettre cette lettre en mains sûres, &, pour l'y déterminer, elle lui donna dix écus.

Cette largeſſe fit naître quelque ſoupçon dans l'eſprit du maître de poſte ſaxon qui crut entrevoir là-deſſous du myſtère; il ouvrit la lettre, & en lut le contenu : puis, au lieu de la faire partir, ou de l'envoyer directement à Dreſde, à ſon ſupérieur, il la porta lui-même au duc Ferdinand de Brunſwick, gouverneur de Magdebourg.

De quel étonnement je fus frappé, lorſqu'à trois heures de l'après-dîner je vis dans ma priſon entrer le duc lui-même, accompagné d'une ſuite nombreuſe, & lorſqu'il me demanda d'un ton d'autorité, en me montrant ma lettre, qui l'avait porté à Gummern ? Sans me déconcerter, je répondis que je l'ignorais.

On ſe mit auſſi-tôt à faire la viſite la plus exacte. On fit entrer des forgerons, des charpentiers & des maçons. Après une demi-heure d'examen & de perquiſition, on ne trouva ni le trou qui était au plancher, ni les coupures faites à mes chaînes. Seulement on découvrit le faux grillage de la fenêtre, qui fut ſur-le-champ fermée par des planches, & à laquelle on ne laiſſa qu'un ſoupirail de ſix pouces de largeur.

Le duc éclata en menaces ; mais, toujours ferme, il eut de moi pour toute réponſe, que je n'avais jamais vu la ſentinelle qui m'avait rendu ce bon office, & que, dans la crainte de cauſer ſon malheur, je n'avais jamais voulu lui demander ſon nom.

Quand le gouverneur vit que ſes repréſenta-

tions étaient inutiles : « Trenck, me dit-il d'un » ton grave, mêlé de bonté, vous vous êtes » toujours plaint de n'avoir jamais été entendu » ni jugé légalement ? Eh bien! je vous donne » ma parole d'honneur que vous obtiendrez l'un » & l'autre, & que je vous ferai ôter vos fers, » si-tôt que vous m'aurez nommé l'homme que » vous avez chargé de cette lettre ».

— Monseigneur, lui répondis-je avec une fermeté noble, tout le monde sait que je n'ai pas mérité de ma patrie le traitement cruel que j'en reçois. Mon cœur n'a nul reproche à se faire. Je cherche à recouvrer ma liberté par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Mais, si j'étais capable de nommer l'homme compatissant qui m'a secouru par humanité, si je pensais d'une manière assez basse pour acheter mon bonheur aux dépens de celui d'un autre, c'est alors que je mériterais de périr, comme un scélérat, dans les fers dont je suis chargé. Du reste, faites de moi ce que vous voudrez; mais songez que je ne suis pas encore tout-à-fait abandonné, que je suis capitaine au service de Marie-Thérèse, & que je m'appelle Trenck. —

Le

Le duc, étonné de cette fierté, me tourna le dos & partit. J'appris depuis, qu'en fortant de ma prifon, il dit : « Je le plains & l'admire » tout-à-la-fois ». Cependant, pour un homme auffi prudent qu'il était, ce fut une grande faute d'avoir eu avec moi, en préfence de toute la garde, cet entretien, qui dura affez long-temps, mais que j'ai cru devoir abréger ici ; car les foldats de la garnifon, voyant que je favais garder mon fecret, prirent en moi une telle confiance, qu'il me fut très-aifé de trouver parmi eux toutes fortes de fecours. Le duc avait d'ailleurs dit, avec affez de légéreté, qu'il favait que j'avais caché de l'argent, & que j'en avais déjà diftribué à plufieurs fentinelles.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que le gouverneur était parti, que j'entendis un grand bruit : j'écoutai. C'était un malheureux grenadier qui venait de fe pendre avec fon cordon de cheveux aux paliffades de ma prifon. L'officier de garde entra encore une fois avec le major de place pour prendre une lanterne qu'on avait oubliée « : Quelqu'un de votre complot, me dit-il tout bas, » en fortant, vient de fe pendre. Je fus, je l'avoue, extrêmement faifi, n'imaginant

pas que ce pût être un autre que mon honnête Gefhardt.

Un mouvement de douleur pénétra mon ame ; que cette idée défefpérait. La réflexion me rappella la promeffe que m'avait faite le duc, fi je lui faifais connaître l'homme qui s'était chargé de ma lettre. Je frappai donc à la porte, & je demandai à parler à l'officier. Il vint à la fenêtre, favoir ce que je defirais. Je lui déclarai que, fi le gouverneur y confentait, j'étais prêt à lui découvrir mon fecret par écrit, & à lui feul, pourvu qu'on me donnât de la lumière.

L'officier fe chargea de ma propofition. Le foir, on ouvrit mes portes, on me donna une plume, de l'encre & du papier avec de la lumière. On fe retira, après m'avoir annoncé qu'on m'accordait une heure.

J'écrivis fur ma garde-robe, qui me fervit de table. Je ne doutais point que Gefhardt ne fût mort; j'allais le nommer : ma main trembla, & je fentis mon fang fe glacer malgré moi. Je me levai rapidement; & m'approchant du trou de ma fenêtre : « Ah, Dieu ! m'écriai-je, n'y aura-

» t-il perſonne qui ſoit aſſez ſenſible pour m'ap-
» prendre quel eſt celui qui vient de ſe pendre !
» & ne me donnera-t-on pas les moyens de
» ſauver ceux qui vivent » ?

Ma fenêtre était ouverte encore, on ne la ferma que le lendemain. J'enveloppai cinq piſtoles dans un morceau de papier. En les jettant, je dis aſſez haut : « Ami, prends cet argent, &
» ſauve les jours de tes camarades ; on va me
» trahir & charger ta conſcience du meurtre
» qu'on ne rougira pas de commettre pour im-
» primer la terreur ».

On ramaſſa le papier. Après un moment de ſilence, qui ne fut interrompu que par des ſoupirs, on me répondit à voix baſſe : « C'eſt
» Schuz, de la compagnie de Ripp ».

J'écrivis auſſi-tôt Schuz, au lieu de Geſhardt. C'était pourtant la première fois que j'avais entendu ce nom, & jamais je n'avais eu de relation avec ce ſoldat. Quand ma lettre fut terminée, je demandai le lieutenant.... il vint, la prit, s'empara de ma chandelle & de mon écritoire, & on referma les portes. Mais le duc

avait preſſenti mon détour, & préſumait bien que plus d'un ſoldat devait m'être connu; je n'obtins donc ni conſeil de guerre, ni audience.

La ſuite m'a éclairé ſur les véritables cauſes de cet évènement.

Lorſque j'étais encore détenu dans la citadelle, j'avais entendu ſous ma fenêtre un factionnaire, qui blaſphémait avec une énergie remarquable, & qui dit de manière que je pus l'entendre : « Au » diable le ſervice de Pruſſe! ſi Trenck ſavait » ce que je penſe, il ne reſterait ſûrement pas » dans ſon ſ.... caveau ».

Auſſi-tôt j'étais entré en converſation avec lui, & il m'avait dit que ſi je pouvais lui donner l'argent néceſſaire pour acheter une petite barque où nous puſſions traverſer l'Elbe enſemble, mes ſerrures ſeraient bientôt limées & mes portes ouvertes.

De l'argent, je n'en avais point. A ſon défaut, je lui remis un bouton de manches de brillans, qui pouvait valoir cinq cens florins, & que perſonne ne me connaiſſait. Il le prit, mais de cet

instant il ne me parla plus. Souvent il montait la garde près de moi. Je le questionnais. Je le reconnaissais à son accent Westphalien quand il parlait aux autres ; à moi, il ne répondait pas.

Il est probable que cet homme avait trouvé bon de s'approprier l'argent de mon bouton de manche, & qu'il l'avait montré ; car, après que le duc m'eut quitté, le lieutenant de garde traita Schuz fort mal, & lui dit : — « A coup » sûr, tu es le traître qui s'est chargé de la » lettre de Trenk, car depuis quelque-temps » on t'a vu manger beaucoup d'argent, on t'a » même vu des louis, d'où les tenais-tu » ?

Schuz fut effrayé. Il craignait que je ne le trahisse, afin de me venger de sa coquinerie. Il vint presque aussi-tôt relever à mon poste : & encore frappé du premier mouvement de terreur, il s'étrangla avec le cordon de ses cheveux.

Cette complication d'événemens est remarquable. Un an après son crime, le perfide est puni de sa lâcheté, & sa mort assure la vie du bon Gefhardt !

Afin de me rendre toute communication difficile avec les ſoldats, on doubla mes ſentinelles. Gefhardt fut bien replacé à mon poſte, mais ce n'était qu'avec d'extrêmes précautions, & toujours avec quelque danger, qu'il pouvait parvenir à me dire quelques mots. Il me rendit graces de ma diſcrétion, me ſouhaita un meilleur ſort, & m'apprit que la garniſon allait ſe mettre en campagne.

J'éprouvai quelques alarmes à cette nouvelle inattendue. Tout ce que j'avais projetté pour ma fuite, je le voyais prêt à devenir nul. Je relevai promptement mon courage, quand je ſongeai qu'on n'avait pas découvert ma mine, que j'avais encore cinq cens florins, ma proviſion de chandelles, & tous mes inſtrumens bien cachés.

Environ huit jours après cet évènement, la guerre de ſept ans fut ouverte, & les régimens ſe mirent en marche.

Le major de Wegner entra pour la dernière fois dans ma priſon. Il me remit à la garde d'un nommé Bruckhauſen, nouveau major de milice. C'était le plus brutal, le plus groſſier de tous

les hommes. J'aurai fouvent occafion de parler de ce major. Dans le fecond volume de mes Œuvres on peut lire fon caractère, dans une fatyre qui a pour titre : *La Deftinée de M. le Major Kilian de Mops.*

Ce fut ainfi que je perdis tous mes anciens majors & lieutenans de garde. Ils m'avaient tous, à l'envi, donné des témoignages d'eftime ; tous m'avaient traité avec les égards dus à l'hûmanité. Ainfi, j'étais un vieux prifonnier qui fe trouvait tout-à-coup dans un monde nouveau, fans avoir changé de place.

En dépit de cette réunion de circonftances ; mon courage ne s'abattit point, parce que je favais que les officiers & les foldats de milice étaient encore plus faciles à féduire que ceux des troupes réglées. Je ne fus pas long-temps à me convaincre que je n'avais pas fait là-deffus de fauffes fuppofitions.

Quatre lieutenans avaient été choifis pour garder tour-à-tour le fort de l'Etoile. En moins d'un an, trois d'entre eux furent avec moi d'intelligence.

Les régimens étaient à peine en campagne, quand le commandant de Borck parut dans ma prison, avec l'aspect menaçant d'un gardien féroce, impitoyable. Le roi lui avait confié ma personne sur sa tête, &, par une suite toute naturelle, on lui avait permis de me traiter absolument suivant sa fantaisie. L'esprit de cet homme était réellement très-étroit, son cœur était dur; & quand il avait reçu des ordres, quels qu'ils fussent; il y obéissait en esclave. Son caractère d'ailleurs était soupçonneux, facile à s'alarmer, & très-enclin à mal faire; aussi, toutes les fois qu'il supposait qu'il ne m'était pas impossible de briser mes fers, était-il dans les plus vives alarmes. Il faut encore dire que le traitement rigoureux qu'on me faisait subir, me rendait suspect à ses yeux, parce qu'il le contraignait à me regarder comme un rebelle. Ainsi, l'opinion qu'on avait publiquement du caractère qu'on me prêtait, & les méprisables inclinations de Borck, se réunissaient pour autoriser la barbarie dont il usait envers moi.

Son entrée dans ma prison annonça moins un officier qui visitait un autre officier malheureux, qu'un bourreau qui venait épouvanter un

criminel. Il était ſuivi de forgerons, qui m'attachèrent au col un carcan de la largeur d'une main. Ce carcan tenait par une forte chaîne à l'anneau du pied. Deux autres chaînes plus légères furent encore attachées à ce carcan, & par leur moyen on me faiſait aller tantôt à gauche, tantôt à droite, comme un ours qu'on tient enchaîné. Un maçon vint preſque auſſi-tôt fermer ma fenêtre, à laquelle on ne laiſſa qu'un ſoupirail très-rétréci. Borck me fit encore ôter mon lit, me refuſa de la paille, ſe permit les plus atroces injures contre l'impératrice-reine, contre ſes troupes & contre moi. Il eſt vrai que je lui répondis ſur le même ton, ce qui lui donna un accès de fureur, avec des redoublemens.

On peut ſe faire une idée du ſort auquel j'étais ſoumis, entre les mains d'un tyran auſſi féroce. Heureuſement on ne découvrit point que l'anneau du pied avait été limé. On avait beau y ajouter de nouveaux fers, tout cela devenait inutile ſi, avec le temps, je pouvais m'en défaire, & cela n'était pas impoſſible. L'amadou, le papier, la chandelle, les inſtrumens ne me manquaient pas, & l'eſpérance reſtait dans mon cœur. Il était en effet impoſſible de percer dans

le fossé, puisqu'on y plaçait deux sentinelles ; mais je me flattais toujours de pouvoir gagner, sans beaucoup de peine, quelque officier de garde, à force de sacrifices ; de trouver des secours, & de rencontrer un libérateur comme j'en avais déjà eu un au château de Glatz.

Je n'aurais jamais pu rien entreprendre à mon avantage, si l'on eût suivi à la lettre les ordres de Frédéric, car toute communication avec les hommes devait m'être absolument interdite. Quatre personnes différentes devaient avoir les clefs de mes portes ; le commandant, une ; le major de place, la seconde ; le major du jour, la troisième ; & le lieutenant de garde, la quatrième. Il n'était pas présumable que je pusse parler à chacun d'eux en particulier. On exécuta d'abord avec assez de ponctualité les ordres rigoureux qu'on avait reçus, si ce n'est que le commandant se montrait seulement tous les huit jours. Mais tant de prisonniers de guerre arrivèrent successivement à Magdebourg, que le major de place fut forcé de confier sa clef au major du jour ; & comme la citadelle était éloignée d'une demi-lieue du fort de l'Etoile, le commandant ne revint plus.

Depuis 1746, le général pruffien de Wallrabe était auffi prifonnier dans le même fort, où on lui avait, dans l'intérieur, donné fa maifon particulière, avec trois mille rixdalers à dépenfer. L'officier de garde & le major du jour dînaient communément avec lui, & la fociété les y retenait fouvent jufqu'au foir. Petit à petit ces meffieurs usèrent d'indulgence à mon égard, & quand on devait venir faire vifite chez moi, ils confiaient leurs clefs au lieutenant de garde. Je trouvai ainfi l'occafion de parler à chacun d'eux féparément, & ils ne demandaient pas mieux. Cette facilité fut la première caufe des nouvelles entreprifes que j'imaginai. Comme je ne veux pas ennuyer mes lecteurs, j'en parlerai le plus rapidement qu'il me fera poffible.

Borck avait choifi, pour fe relayer, trois majors & trois lieutenans. Ma fituation était réellement déplorable. Des chaînes énormes, attachées à mon carcan, me défendaient tout mouvement. Il me fallait quelques mois pour obferver quelles étaient les parties de mon ajuftement de fer que l'on regardait comme indeftructibles, & je ne devais rien rifquer avant d'avoir fait, avec beaucoup de foin, une obfervation auffi effentielle.

La privation de mon lit était la plus douloureuſe de mes ſouffrances. Il me fallut donc m'adoſſer contre un mur humide, m'aſſeoir à terre, & tenir avec les mains les fers attachés au carcan, parce qu'ils m'étranglaient, & appuyaient ſur la nuque avec tant de force, que j'en éprouvais des douleurs de tête preſque inſupportables. Comme la barre qui écartait mes mains en forçait une à baiſſer, tandis que, de l'autre, appuyée ſur le genou, je ſoutenais le carcan, mes bras s'engourdirent ſi fort, que, tous les jours, on y appercevait une diminution ſenſible. S'il m'était aiſé de dormir, ou de prendre quelque repos dans une gêne auſſi horrible, on peut le penſer. Mes forces phyſiques & morales ne purent réſiſter à tant de maux; & je fus atteint d'une fièvre brûlante.

Comme Borck aurait voulu terminer mes jours, afin d'être délivré de la dangereuſe peine de me conſerver, il fut inſenſible à ma ſituation. Ce fut alors que je ſentis combien était douloureux le ſort d'un priſonnier qui ſe trouvait ſans lit, loin de tout ſecours, de tout ſoulagement, & dénué de toute conſolation. Quand le corps eſt affaibli, l'ame la plus énergique tombe dans la faibleſſe,

& la raiſon n'eſt plus que d'une faible reſſource. Aujourd'hui encore, quand je ſonge à ce qui ſe paſſa dans tout mon être, au moment dont je parle, il m'eſt impoſſible de me défendre d'une ſecrette horreur. J'avais pourtant plus de courage que n'en aurait eu à ma place un philoſophe qui, comme moi, aurait eu des piſtolets dans ſa priſon; parce que, d'un côté, j'étais réſolu à attendre mon ſort, à braver les perſécutions, à ſouffrir en homme, & que, de l'autre, je conſervais ou l'eſpérance de m'échapper, ou celle d'être réclamé quand la paix ſerait conclue.

Je fus malade pendant environ deux mois. Ma faibleſſe devint ſi extrême, que je ne portais qu'avec beaucoup de peine mon pot à l'eau juſqu'à ma bouche. Qu'on me voie aſſis à terre, pendant un ſi long temps, dans une priſon humide, chargé de chaînes depuis la tête juſqu'aux pieds, n'ayant pour toute nourriture que du pain de munition, ſans le ſecours d'un bouillon, propre à me donner la ſubſtance dont j'avais beſoin, ſans celui d'aucun médecin, privé des conſolations de tout ami, réduit enfin à attendre ma guériſon de mon ſeul tempérament, & que l'on ſe peigne alors ce que j'ai dû ſouffrir. On

ne ſe le peindra pas : non; il faudrait avoir ſouffert comme moi, pour s'en faire une juſte idée.

La maladie eſt une calamité ſuffiſante pour accabler l'homme le plus vigoureux. J'étais malade, en danger même; outre cela, je me voyais dans une poſition contre laquelle le plus vil ſcélérat aurait pu juſtement ſe révolter, & cette penſée ſeule me navrait de douleur. Tout ſervait à me déſeſpérer; le gonflement de mon col, mes maux de tête, & la chaleur qui me dévorait. Dans les accès de ma fièvre, je me déchirais le corps, les pieds, les mains.... Le miſérable qu'on a roué vif, qui expire ſur la roue, ſans avoir reçu le coup fatal qui doit hâter ſes derniers momens, endure des maux moins cruels que ceux qu'il m'a fallu ſouffrir pendant deux mois.

Enfin, arriva un jour que je ne puis rappeller à ma penſée qu'avec des treſſaillemens d'angoiſſe, avec des frémiſſemens d'horreur. J'étais brûlé par le feu de la fièvre la plus ardente; dans le moment où l'inſtinct naturel me portait à lutter contre ma deſtruction, je pris à la main mon

pot à l'eau pour le porter à ma bouche ; il s'échappa de ma main ; il se brisa. Avant de retrouver de quoi étancher ma soif, qui était dévorante, il fallait que j'attendisse vingt-quatre heures. Dans cette horrible position, je n'en doute pas, j'aurais assassiné le meilleur de mes amis pour boire son sang. Un mouvement de désespoir me fit penser à mes pistolets. Pour les tourner contre moi, il aurait fallu ouvrir mon trou; je n'en eus pas la force. J'ajouterai qu'une idée contribua aussi à calmer les mouvemens de mon transport ; celle de mourir dans ma prison, & d'être enterré comme un criminel. Quand on vint faire la visite le lendemain, on me trouva sans connaissance, la langue hors de la bouche ; on me crut mort. Quelques gouttes d'eau que l'on me fit avaler me rendirent à la vie ; ensuite, avec une avidité que je ne saurais peindre, je vidai ma cruche d'un seul trait. On eut le soin de me la remplir ; on me félicita de ce que la mort ne tarderait point à me délivrer de tous mes maux, & on me laissa. Ma situation avait été si douloureuse, qu'il en avait été question dans toute la ville. Les dames, les officiers de la garnison, c'est-à-dire, ceux qui composaient l'état-major, se réunirent pour engager l'impitoyable Borck à me rendre mon lit.

Cependant, à compter du jour où j'avais éprouvé si cruellement le besoin de la soif, & où j'avois bu si largement, je me rétablissais à vue d'œil; & on ne fut pas peu surpris, quand on me vit revenir en pleine santé. Les officiers, aux soins desquels on avait confié ma garde, s'étaient attendris sur mon sort; enfin, après six mois des souffrances les plus épouvantables, un nouveau jour sembla se lever pour moi; l'espérance, que j'avais à-peu-près perdue, revint fortifier mon ame.

Un des majors confia au lieutenant Sonntag les clefs de ma prison. Cet officier se voyant seul avec moi, me parla sans détour; il me confia qu'il était accablé de dettes & de misère. Je lui remis aussi-tôt vingt-cinq louis, & ce don établit entre nous les fondemens d'une amitié que rien n'a jamais altérée. Les deux autres officiers de garde s'humanisèrent aussi insensiblement, & ils devinrent mes amis. J'avais encore gagné l'affection d'un des majors; ses jours de garde, les officiers passaient avec moi des heures entières, & lui-même passait aussi quelquefois des demi-journées dans mon cachot. Je découvris bientôt que ce major vivait mal-aisément, je lui fis présent d'une

d'une lettre-de-change de deux mille florins, & il résulta de toutes mes générosités de nouveaux moyens de faire quelques nouvelles tentatives.

L'argent était le principal ressort dont je devois me servir; à force d'en user, j'eus bientôt épuisé ma bourse avec les officiers, & je ne possédais plus que cent florins, quand je trouvai une occasion d'y faire entrer de nouvelles espèces.

Le capitaine K....h, qui faisait les fonctions de major, avait un fils qui venait d'être cassé, & qui se trouvait sans état. Il me parla de la situation de ce malheureux fils; je l'envoyai à ma sœur, qui demeurait près de Berlin; elle lui donna cent ducats. Il vint lui-même m'en informer en m'apportant des nouvelles de cette sœur aussi chérie qu'infortunée. Elle étoit au lit de la mort. En peu de mots, elle me mandait que mon sort cruel & la perfidie, dont elle avait été la victime à Berlin, en 1755, l'avaient réduite aux dernieres extrémités, en lui occasionnant une maladie qui durait depuis deux ans. Elle faisait des vœux pour que je pusse parvenir à reprendre ma liberté; elle finissait en me recommandant sa famille. Depuis elle s'est pourtant rétablie;

elle a époufé, en fecondes noces, le colonel de Pape, & elle a vécu avec lui jufqu'à fa mort, arrivée en 1758. Je ne raconterai point ici fon hiftoire ; la cendre de Frédéric perdrait trop à ce qu'elle fût divulguée, & peut-être, en me rappellant le paffé, mes reffentimens prendraient-ils une force que je ne veux pas leur donner.

K.... n, vint me trouver comblé autant de joie que d'argent. Je concertai avec fon pere les moyens de lui procurer de l'emploi. J'écrivis à Petersbourg, à mon amie la chanceliere, comteffe de Beftuchew & à l'empereur Pierre. Je leur adreffai pour le jeune homme les recommandations les plus vives, & je follicitai, pour mon compte, tous les fecours qui feraient en leur puiffance.

K.... n, paffa à Hambourg, enfuite à Peterfbourg, où fur-le-champ il fut nommé capitaine, & major bientôt après. Par la voie d'un marchand de Hambourg que fon pere connaiffait, & qui était fon correfpondant, il me fit l'amitié de m'adreffer deux mille roubles que je devais aux bontés de la chancelière. Il fut richement récompenfé de ce fervice à Petersbourg,

où il jouissait d'une fortune brillante ; malheureusement pour lui l'empereur Pierre fut détrôné quelque temps après cette époque.

Je savais que le pere K.... n était un honnête homme, très-mal-aisé ; je lui donnai sur-le-champ cent ducats, dont il a été reconnaissant jusqu'au dernier jour de sa vie. J'en distribuai à-peu-près autant entre les autres officiers, & les choses s'arrangèrent si bien, que le lieutenant Gloxin remettait les clefs au major sans avoir fermé les portes, & passait souvent une partie de la nuit à côté de moi. Mon argent servait à faire boire les sentinelles ; pendant un certain temps tout alla selon mes vœux, & le cruel Bork fut trompé.

On me fournissait de la chandelle ; on m'apportait des livres, des gazettes. Les journées s'écoulaient ; je lisais, j'écrivais, je m'occupais si bien que je perdais presque de vue ma triste situation. On était pourtant obligé de prendre des précautions, quand l'inspection passait au brutal major Bruckhausen ; mais avec l'autre major, qu'on nommait Z.... & dont je m'étais fait un ami, on pouvait agir librement & en toute sûreté. J'avais gagné celui-ci comme on gagne un avare ;

d'abord en lui promettant d'épouſer ſa fille auſſitôt que je ſerais libre, enſuite en lui ſouſcrivant une cédule de dix mille florins, dans le cas où je mourrais en priſon.

Le lieutenant Sonntag oſa enfin riſquer de me faire faire ſecrètement de nouvelles menottes. Elles étaient ſi larges que j'en dégageais mes mains avec beaucoup de facilité, il y riſquait d'autant moins que les lieutenans ſeuls viſitaient mes chaînes. Les anneaux d'ailleurs étaient parfaitement ſemblables aux premiers, & Bruckhauſen était trop peu clairvoyant pour découvrir une pareille ſupercherie. Il ne m'était point difficile de me débarraſſer de mes autres fers. Lorſque je prenais de l'exercice, j'avais coutume de tenir mes chaînes d'une main & d'entretenir toujours le même bruit, afin d'en impoſer aux ſentinelles.

Le carcan était la ſeule entrave dont je ne pouvais pas me délivrer, il était ſi bien ſoudé qu'en y changeant quelque choſe, on aurait trahi mon ſecret. Je parai enfin à cet inconvénient, en parvenant à couper l'anneau où pendait ma chaîne, de manière que rien ne m'était plus

facile que de défaire & de fermer la partie voisine avec de la mie de pain, préparée comme je l'ai dit plus haut. Je pouvais ainsi me dégager de tous mes fers, & jouir d'un sommeil tranquille. A toutes ces facilités, on ajoutait le soin de me procurer des cervelas & de la viande froide, de sorte que ma situation était devenue très-supportable.

Je commençai alors à travailler à ma mine. Malheureusement, parmi les trois officiers que j'avais mis dans mes intérêts, il ne s'en trouvait aucun qui se sentît le courage de faire pour moi ce que le brave Schell avait fait à Glatz. Les frontières de la Saxe étaient très-voisines du lieu de ma captivité; mais la Saxe était au pouvoir des Prussiens, & la fuite était extrêmement dangereuse. Auprès de gens qui ne voulaient rien risquer, tous les raisonnemens étaient superflus. Gloxin & Sonntag ne manquaient pourtant point de bonne volonté, mais celui-ci avait des scrupules, & celui-là manquait de cœur. Sonntag avait un frère à Berlin, il craignait de lui nuire, & cette idée rendait ses scrupules plus tenaces.

On m'avait donné de doubles sentinelles.

A leurs pieds, il n'était pas possible de percer & de continuer le trou que, depuis deux ans, j'avais fait sous les fondations. Il n'était pas plus possible de franchir, sous les yeux des gardes, des pallissades de douze pieds de hauteur.

Tout cela me fit adopter le projet qu'on va voir. Il exigeait le travail, les forces d'un Hercule; mais il était praticable, & cela me suffisait.

Le lieutenant S.... avait observé que de mon trou jusqu'à la galerie souterraine du principal rempart, il y avait trente-sept pieds à percer. Ma prison y touchait; ainsi je pouvais travailler sous les fondemens du rempart, & mon dessein devenait d'une issue bien plus vraisemblablement heureuse, parce qu'un sable très-fin faisait le fond.

Il ne me fallait que parvenir à entrer dans cette galerie pour être certain de ma liberté. On m'instruisit exactement de ce que j'avais de pas à faire, tant à droite qu'à gauche, pour trouver dans le souterrain la porte qui aboutissait au second rempart. Le jour pris pour ma fuite, l'officier devait secrètement m'ouvrir les autres

portes. Au besoin, je me ferais muni de lumière, d'un pied-de-chèvre & de perçoirs pour surmonter tous les obstacles. Mon argent & la Providence auraient fait le reste.

Je me déterminai donc à changer la direction de mon trou, ou, pour mieux dire, j'en fis un nouveau. Cet ouvrage employa six mois entiers, & même davantage. J'ai déjà fait remarquer ce que je rencontrais de difficultés à prolonger, de l'aide seule de mes mains, le trou dans lequel je descendais : je ne pouvais pourtant employer le secours d'aucun instrument, parce qu'à coup sûr, le bruit aurait éveillé l'attention de mes sentinelles. Quand j'eus démoli les fondemens de ce côté, je vis que ceux du principal rempart avaient tout au plus un pied de profondeur, ce qui, dans un fort de cette importance, est une faute très-capitale. Je ne fus donc pas obligé de creuser si avant, & mes travaux en devinrent moins pénibles.

D'abord, mon ouvrage me réussit parfaitement. En une seule nuit je l'avançai de trois pieds. A mesure que je tirais le sable, je l'enfouissais dans mon premier trou. Mais quand

j'eus creusé dix pieds en avant, de nouvelles difficultés vinrent me traverser. Avant de pouvoir rien faire, j'étais obligé de vuider avec la main le trou par lequel je me glissais. Ce travail exigeait beaucoup de temps. Il fallait ensuite tirer par poignées le sable du canal, afin de me débarrasser & de pouvoir avancer.

Quand j'eus traversé au-delà de vingt pieds, je supputai que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il me fallait ramper sur quinze cents ou deux mille toises, pour retirer le sable & pour le replacer. Après cette longue & fatigante opération, j'étais encore forcé de nettoyer toutes les fentes de mon plancher, parce qu'à la visite, le sable, qui était éclatant comme la neige, m'aurait indubitablement trahi. Je rétablissais ensuite la partie du plancher que j'avais défaite; enfin, je reprenais mes fers. Une journée de ce travail me causait une telle lassitude, que j'avais besoin de trois jours de repos pour retrouver mes forces.

Afin de m'épargner tout l'espace qui pouvait m'être rigoureusement inutile, je rétrécis tellement mon canal, qu'il m'était impossible d'y

ramper qu'en me resserrant beaucoup, & que je ne pouvais pas y porter la main à ma tête. Outre cela, j'étais obligé de travailler nud, car en salissant ma chemise, j'aurais fait naître les soupçons. A quatre pieds de profondeur on rencontrait de l'eau, le gravier commençait ; le sable était mouillé. J'avais remarqué tout cela.

J'avais bien imaginé de faire des sacs à sable ; ce qui m'aurait épargné beaucoup de peine, parce qu'il m'aurait été très-facile de les sortir & de les rentrer. L'embarras n'était point que les officiers me passassent de la toile, ils auraient pu m'en procurer très-aisément ; mais, en cas de malheur, cette toile aurait fait éclat ; elle aurait occasionné des recherches rigoureuses, jusqu'à ce qu'on eût découvert comment elle serait entrée dans ma prison.

Je cherchai dans mon lit une partie des ressources dont j'avais besoin. Je découpai ma paillasse & mes draps pour en faire des sacs ; & quand Bruckhausen venait faire la visite, j'avais l'attention de m'étendre sur ce lit dépouillé, en contrefaisant le malade.

Mais, cet ouvrage si laborieusement, si douloureusement prolongé, je me suis presque décidé à l'abandonner volontairement, quand j'approchai de la sortie. Souvent, exténué de fatigue, brisé, hors d'haleine, je m'asseyeois sur mon tas de sable, avec la crainte de n'avoir pas assez de temps pour tout remettre en place. Quelquefois je me trouvais si fort découragé, qu'il me passait par la tête de laisser faire la visite sans avoir refermé les trous de mon plancher. Il est bien certain que si je voulais tout replacer, il m'était impossible, dans la révolution d'un jour entier, de manger un morceau de pain sans rien faire.

Il ne fallait que quelques minutes de repos pour me remettre; le courage revenait; le souvenir de mes premiers travaux, le succès, l'espérance, me portaient à de nouveaux efforts. Alors, je retournais à l'ouvrage, je creusais, & la visite arrivait souvent cinq minutes après que j'avais fini ma journée.

J'étais enfin arrivé à six ou sept pieds de la sortie après laquelle je soupirais depuis si longtemps, quand un accident imprévu & très-singu-

lier vint encore me traverser & rendre inutile tout ce que, jusqu'alors, j'avais fait avec tant de peine. Quand je voulais travailler sous les fondemens du rempart, à côté du fossé où étaient les sentinelles, je me débarrassais du poids de mes fers, à l'exception du carcan & du crochet qui y était attaché. La sentinelle crut entendre quelque bruit. Lorsque j'étais déjà à quinze pieds environ de mon cachot, elle en avertit l'officier de garde; & tous deux, en y prêtant attention, m'entendirent traîner les sacs. On en fit le rapport le lendemain, & le major, qui avait pour moi de l'amitié, entra avec le major de place, un maréchal & un maçon.

L'effroi me prit; le lieutenant m'instruisit, par signe, qu'on m'avait trahi. La visite fut commencée, mais les officiers refusèrent de la continuer : en conséquence, le maçon & le maréchal ne trouvèrent rien de dérangé. Ils n'examinèrent pas même mon lit, auquel il manquait des draps & plus de la moitié de la paillasse.

Le major de place, qui ne passait pas pour un homme d'esprit, traita de sottise le rapport de la sentinelle : « Nigaud que tu es, lui dit-il en

» ſortant, c'eſt une taupe, & non pas Trenck,
» que tu as entendu remuer ſous terre. Comment
» veux-tu qu'il puiſſe aller ſi loin de ſa priſon » ?
Alors chacun ſe retira

Ainſi, le temps devenait précieux, car, ſi l'on ſe fût aviſé de faire la viſite le ſoir, une fois ſeulement, on m'aurait trouvé travaillant; mais, par bonheur, l'idée n'en vint à perſonne, pendant l'eſpace de dix ans que je demeurai en priſon. Le commandant, le major de place, & Bruckhauſen, qui n'étaient pas de grands génies, ne portaient pas leurs vues bien loin; quant aux autres, qui me voulaient du bien, ils ne cherchaient pas à y voir.

J'aurais pu aiſément, trois jours après cet accident, ſortir par mon ſouterrain; mais, au moment de m'échapper, le jour même de l'inſpection de Bruckhauſen, à qui je réſervais l'embarras de ma fuite, ſon bonheur voulut qu'il tombât malade pour quelques jours, & que K....n fît ſon ſervice.

Il ſe montra enfin à la viſite. A peine eut-on fermé les portes, que je me remis à travailler

avec d'autant plus de courage, qu'aux trois derniers pieds, je pouvais me dispenser de sortir du sable, & que je n'avais plus qu'à le jetter derrière moi.

On ne saurait se figurer avec quelle ardeur je m'en allais creusant, lorsque, pour mon malheur, le même soldat qui m'avait, quelques jours auparavant, entendu remuer sous terre, se trouva encore de garde. Son amour-propre était piqué, il était presque certain de son fait; il se coucha donc à plat-ventre, & m'entendit encore une fois travailler sous terre. Il appella aussi-tôt ses camarades qui allèrent faire leur rapport. Le major fut averti, il se présenta, se porta au-delà des palissades, & m'entendit de même fouiller auprès de la porte qui devait m'ouvrir un passage dans la gallerie. Des soldats, avec des lanternes, entourèrent la porte à l'instant, & l'on m'attendit pour se saisir de moi.

Comme j'étais occupé à débarrasser le sable sous la porte, & que je dégageais la premiere ouverture, j'apperçus de la lumière, & je vis ensuite bien distinctement ceux qui m'attendaient. Quel aspect! un coup de foudre m'aurait moins

effrayé, je crois : je m'en retournai bien vîte, en perçant avec beaucoup de peine tout le fable que j'avais jetté derrière moi, & j'attendis mon fort fort impatiemment. J'eus pourtant affez de préfence d'efprit, pour cacher du mieux que je pus dans les fentes & dans les jambages de la porte, mes piftolets, mon argent, mes inftrumens, ainfi que mon papier & ma chandelle.

J'avais à peine fini que j'entendis ouvrir les portes. On trouva, en effet, la prifon remplie de fable & de facs : mais j'avais eu le temps de remettre mes menottes, & ils crurent bonnement que je n'avais pu les quitter en creufant fous terre. Je profitai depuis de leur erreur. Bruckhaufen qui, comme je l'ai déja dit, n'était rien moins qu'un homme d'efprit, me fit plufieurs queftions. Je me contentai de lui répondre que, s'il n'eût pas été malade, j'aurai percé quelques jours plutôt, & que cette fatalité ne m'arrivait que pour avoir voulu lui jouer un mauvais tour. Ma réponfe lui fit impreffion, & le rendit plus circonfpect par la fuite avec moi. Il commença à me craindre de bonne foi, comme un homme pour qui rien n'était impoffible.

Il faifait nuit, je ne pouvais donc me débar-

raſſer de tout mon ſable : le lieutenant & les ſentinelles demeurèrent près de moi. J'eus beaucoup de monde, & le lendemain matin, on employa quantité d'ouvriers à remplir le dernier trou que je venais de faire : enſuite on le fit murer, & l'on remit un nouveau lit de planches ſur tout le plancher. Mon perſécuteur Borck ne ſe montra pas, il était malade ; peut-être, ſans cela, me ſerait-il arrivé pis.

Les forgerons eurent fini l'ouvrage dès le ſoir même. On me chargea de fers plus peſans que les premiers, & les anneaux que j'avais aux pieds furent fermés à vis & ſoudés. Tout le reſte demeura comme il était avant. On travailla au plancher juſqu'au lendemain. Déja le ſommeil recommençait à s'éloigner de moi ; épuiſé de fatigue, accablé de chagrin, les forces m'abandonnaient, je ſuccombais malgré moi. Mais ce qui me fit le plus de peine, ce fut de perdre encore mon lit que j'avais découpé pour en faire des ſacs à ſable. Avant de ſe retirer, Bruckhauſen & le major de place me firent mettre à nud pour me viſiter. Ils m'interrogèrent pluſieurs fois pour ſavoir d'où venaient tous mes outils : « Meſſieurs, leur » répondis-je, comme je l'avais toujours fait, j'ai le

» diable pour ami, c'eſt lui qui me fait paſſer tout » ce dont je puis avoir beſoin ; nous jouons toutes » les nuits au piquet enſemble, & il fournit la » lumière ; ainſi faites comme vous l'entendrez » pour me garder ; il ſaura toujours bien, malgré vous, me tirer d'ici ».

Bruckhauſen & le major de place reſtèrent ſtupéfaits ; les autres ſe mirent à rire. Enfin, après qu'ils eurent bien tout examiné, viſité, & qu'ils eurent fermé les portes : « Arrêtez, Meſſieurs, leur criai-je, revenez, vous avez oublié » quelque choſe de bien important ». Ils rentrèrent ; auſſi-tôt je leur préſentai une des limes que j'avais cachées, & je leur dis : « Eh bien ! douterez-vous encore que le diable ne me ſerve à » ſouhait ; tenez, voyez » ? Nouvelle viſite, nouvel examen. Ils ſe retirèrent. Les quatre ſerrures étaient à peine fermées, que je les rappellai encore une fois. Ils revinrent ſur leurs pas en murmurant & en jurant après moi. Alors je leur montrai un couteau & dix louis d'or, que j'avais ſortis à deſſein. On ne ſaurait ſe peindre leur embarras. Quant à moi, tout cela me faiſait rire ; &, quoique ſuccombant, pour ainſi dire, ſous le poids de l'infortune, je ne m'en moquais

pas

pas moins de l'ineptie de mes gardes. Grace à leur pusillanimité, bientôt le bruit se répandit dans la ville, & sur-tout parmi la populace, que j'étais un sorcier, un magicien en relation avec le diable.

Un major, nommé Holzkammer, homme avare, voulut profiter de cette circonstance. Un bourgeois, aussi imbécille que curieux, fort aise, disait-il, de voir un sorcier, lui avait promis cinquante écus, s'il pouvait obtenir la permission de me regarder seulement par la porte. Holzkammer m'en prévint, & nous voilà d'accord pour nous amuser de la stupidité du bourgeois. Notre plan une fois concerté, il me fit passer un masque hideux, avec un nez énorme.

Aussi-tôt que j'entendis ouvrir les serrures, je me cachai le visage de mon masque, & je me présentai comme un nain. Le bourgeois se retira avec effroi : « Patience, lui dit Holzkammer, » si vous m'en croyez, nous reviendrons sous » un petit quart-d'heure, peut-être aura-t-il une » autre forme ». En effet, je me montrai la seconde fois en chemise, ayant les yeux baissés, & le visage barbouillé de blanc, sous la figure d'un

revenant. Le bourgeois s'éloigna de nouveau, & revint une troiſième fois. J'avais alors mes cheveux noués par-deſſous le nez, & je tenais un plat d'étain ſur la poitrine. Dès que la porte s'ouvrit, je pris un air menaçant, &, d'une voix de tonnerre, je criai : « Retirez-vous, coquins, ou je vous » tords le col à tous ». On ne me fit pas répéter ; chacun, ſelon la convention faite, ſe retira bien vîte, & le bourgeois curieux en fut pour ſes cinquante écus.

Il était expreſſément défendu de mener perſonne dans le fort de l'Etoile ; &, quelques inſtances que le major eût faites au bourgeois pour l'engager à taire abſolument cette aventure, cependant, au bout de quelques jours, il ne fut plus queſtion que de ma magie dans toutes les maiſons où l'on donnait à boire. On citait celui qui, dans une heure, m'avait vu ſous trois formes différentes, & au rapport duquel, en exagérant, ſelon l'uſage, on n'avait pas manqué d'ajouter encore. Le gouvernement prit connaiſſance de l'affaire ; le bourgeois fut mandé, queſtionné. Il nomma l'officier qui lui avait procuré ce plaiſir, s'engagea même à confirmer ſa dépoſition par ſerment, & cita des témoins oculaires. Cette plai-

ſanterie, qui fit beaucoup parler de moi, attira quelques déſagrémens au major Holzkammer; il fut mis pour quelques jours aux arrêts : nous en rîmes ſouvent dans la ſuite. Perſonne ne pouvait, ſur-tout, concevoir comment, malgré tous mes ſurveillans, mes gardes, & le poids de mes fers, j'oſais encore, preſque chaque année, tenter de nouvelles entrepriſes, & en faire accroire à ceux qui me viſitaient dans ma priſon.

On peut voir par-là combien il eſt aiſé de tromper les hommes; combien il eſt facile d'en impoſer par des preſtiges, de faire de prétendus miracles, & il n'eſt pas plus difficile d'y reconnaître quelle eſt l'origine de toutes les hiſtoires abſurdes des ſorciers, des revenans, & des vampires.

Le mauvais ſuccès de cette tentative, qui me coûta plus d'un an de travail, & qui m'avait tellement affaibli, que je reſſemblais à un ſquelette vivant, m'aurait, à coup sûr, ôté toutes les facultés de mon ame, ſans un reſte d'eſpoir, que je conſervais encore, de me ſauver par le moyen de mon officier de garde, dont le courage me paraiſſait preſque déterminé.

J'ai dit que je n'avais plus de lit. Je ne fus pas long-temps sans ressentir les effets de sa perte. Une fièvre chaude, très-violente, me saisit, & j'en serais mort certainement, si les majors & les officiers ne m'eussent pas, à l'insu du commandant, donné tous les secours nécessaires. Bruckhausen seul demeura sans pitié, & continua d'exécuter ses ordres avec la plus grande sévérité. Le jour où, par malheur, il était de visite, on observait les formalités les plus sévères, & l'on faisait l'examen de mes fers dans toute la rigueur de l'ordonnance. J'étais si faible, que, même débarrassé de mes chaînes, j'eusse été hors d'état de me porter à cent pas de ma prison. Je fus six mois à recouvrer mes forces, & avant de pouvoir exécuter de nouveaux essais.

Enfin, je parvins à empêcher que Bruckhausen ne visitât mes fers, & je fis si bien, qu'il en commit le soin à l'officier de garde. Dès que j'entendais le bruit des premières serrures, je découvrais ma garde-robe, qui était près de moi ; il en sortait des exhalaisons si fétides, qu'elles forçaient Bruckhausen à reculer, & même à s'arrêter sur le seuil de la porte.

Un jour il entra chez moi dans l'inſtant qu'on venait d'apporter la nouvelle d'une bataille gagnée. Plein d'arrogance, & bouffi d'orgueil, il ſe répandit en invectives groſſières contre tous les Autrichiens, & s'en permit même contre la perſonne de ma ſouveraine. Tranſporté de fureur, j'arrachai l'épée du lieutenant qui était à côté de moi ; & , ſi Bruckhauſen n'eût évité prudemment le coup, en s'élançant hors de la priſon, je l'aurais cloué contre la muraille. Depuis ce jour il devint ſi craintif, qu'il n'oſait plus approcher de ma perſonne en faiſant ſa viſite : il ne manquait pas de faire paſſer devant lui deux hommes avec leurs fuſils & bayonnettes croiſés, & il avait grand ſoin de ſe tenir à la porte derrière eux. Cet accident me ſervit, parce que Bruckhauſen était le ſeul dont j'euſſe à redouter les regards.

Puiſque je ſuis ici ſur le chapitre de cet homme, je renvoie mes lecteurs à la ſatyre (1), que j'ai faite contre lui, & dont j'ai parlé ci-deſſus. Mais, pour faire juger de ſa ſtupidité & du mé-

(1) Elle ſe trouve dans le ſecond volume de mes ouvrages littéraires.

pris avec lequel je le traitais, je vais, entre autres traits remarquables, en rapporter un qui peut le peindre tout entier.

Lorſque je travaillais à ma mine, j'avais fait la découverte d'un boulet de canon de vingt-quatre livres, & je le plaçai au milieu de ma priſon. Quand Bruckhauſen vint, à l'ordinaire, faire ſa viſite, & qu'il l'apperçut : « Quel grand diable » eſt-ce là, demanda-t-il d'un air tout étonné ? » C'eſt, lui répondis-je, une partie de la muni- » tion que le diable me fournit. Soyez tranquille, » les canons arriveront ſous peu, alors j'aurai » mon tour, & vous connaîtrez ce qu'eſt Trenck ».

Il demeura tout ſtupéfait, & courut faire ſon rapport. Il était d'un eſprit ſi borné, qu'il ne pouvait pas concevoir comment ce boulet avait pu naturellement entrer dans ma priſon. Je compoſai la ſatyre que je fis contre lui, lorſque j'eus la permiſſion d'écrire, ainſi que je l'expliquerai plus bas; pendant que le feu landgrave de Heſſe-Caſſel était gouverneur de Magdebourg. Le landgrave, qui connaiſſait parfaitement la ſtupidité du perſonnage, ſe la fit lire par lui-même; le ſot fut le premier à en rire. Il n'y comprenait rien,

quoique j'eusse employé ses expressions triviales ; & qu'une partie de son histoire & de son caractère s'y trouvât fidellement rapportée. Le landgrave en parut satisfait. Après ma détention, il m'en a rendu lui-même le manuscrit, tracé avec mon sang, pour le publier dans mes autres écrits.

Parmi les événemens de mon histoire, je ne dois point passer sous silence l'aventure suivante. A l'époque où mon projet de fuite échoua, je fus visité dans ma prison par un certain général de Krusemarck, avec qui j'avais été lié d'intimité pendant que nous étions tous deux cornettes dans les gardes du corps. Lorsque je m'attendais à recevoir de lui quelque témoignage d'estime, d'amitié, même de compassion, cet homme me demanda, d'un ton dur, impérieux, quelles étaient mes occupations, & si je ne m'ennuyais pas. Comme j'ai gardé toujours, & dans toutes les rencontres où je me suis trouvé, la fermeté mâle de mon caractère, ma réponse fut aussi fière que sa demande avait été piquante : « Oui, » lui répondis-je, je sais occuper mon esprit ; » & lorsque je suis las de donner carrière à mes » réflexions, je m'amuse à faire sur la justice de

» ma cauſe des rêves plus agréables peut-être,
» quoique je ſois détenu dans les fers, que ceux qui
» ſe croient autoriſés à me maltraiter injuſtement».
« Si vous euſſiez, dans le temps, ſu corriger votre mauvaiſe tête, me répliqua-t-il, & que vous euſſiez voulu demander grace au plus juſte des rois, vous ne vous trouveriez peut-être pas dans la malheureuſe poſition où vous êtes. Tout coupable qui ne ſait pas s'humilier, & qui oſe tenter encore de ſe ſauver par ſes propres moyens, en ſéduiſant les ſoldats du prince, n'eſt pas digne, en effet, d'un meilleur ſort que le vôtre». J'avoue qu'à ce propos injurieux je ne fus pas maître de ma colère, & que je lui répartis vivement:
« Monſieur, vous êtes général du roi, & moi je
» ne ſuis encore, il eſt vrai, que capitaine de
» cavalerie de l'impératrice Thérèſe: mais j'oſe
» me flatter qu'elle ſaura me défendre, peut-être
» auſſi me ſauver ou du moins me venger. Je
» n'ai rien à me reprocher, & vous-même me
» connaiſſez aſſez pour ſavoir que je n'ai pas
» mérité ma priſon. J'ai été condamné, ſans
» avoir été entendu, ſur le ſeul rapport de la
» calomnie; mais j'attends tout du temps &
» de la bonté de ma cauſe. Apprenez de moi
» ſeulement qu'un homme qui ſait s'armer de

» patience & de courage eſt toujours au-deſſus
» de ſes tyrans ». A ces mots, il ſortit en vomiſ-
ſant contre moi mille invectives, après leſquelles
il me dit avec ironie : « On ſaura forcer l'oiſeau
» à chanter autrement ».

L'effet ſuivit de près la menace. Il vint un
ordre de m'empêcher de dormir, & de me
faire éveiller à chaque quart-d'heure par mes
ſentinelles : ce qui fut mis ſur-le-champ à exé-
cution. Ce tourment me parut inſupportable,
mais je finis par m'y habituer, & je répondais
même aux queſtions qu'on me faiſait, ſans inter-
rompre pour cela mon ſommeil. Ce ſupplice
dura quatre ans. Le généreux landgrave de
Heſſe-Caſſel, alors gouverneur de Magdebourg,
y mit fin un an avant que j'obtinſſe ma liberté,
& me rendit au repos dont j'avais grand
beſoin.

Dans cette fâcheuſe ſituation, je fis une com-
plainte qui ſe trouve également dans le ſecond
volume de mes ouvrages, & dont je ne vais ici
rapporter que quelques ſtrophes traduites en
proſe.

« Gardes, quand le quart-d'heure ſonnera;
» éveillez-moi ; oſez inſulter à mes malheurs,
» ſaiſiſſez juſqu'au moindre bruit que je pourrai
» faire, & ſervez fidèlement la barbarie conſ-
» tante de vos maîtres.

» Eveillez-moi, lâches exécuteurs des ordres
» de vos tyrans ; ce ſont eux qui vous les ont
» donnés ; mais qu'ils tremblent à leur tour.
» Celui qui ſe fait un jeu cruel d'arracher un
» malheureux au repos, verra le ſien troublé
» par ſon propre cœur, & par des fantômes
» terribles qui viendront l'épouvanter.

» Eveillez-moi, vous dis-je, éveillez-moi
» tous les quart-d'heures, appellez-moi à grands
» cris. Venez rouvrir mes anciennes bleſſures;
» & ſi vos cœurs ne frémiſſent pas de cet
» excès de cruauté, qu'ils ſachent que, chaque
» fois que vous me tourmentez ainſi, un Dieu
» juſte vous voit & vous entend.

« A l'infortuné qu'on retient dans les fers,
» on permet au moins le ſommeil. On n'a pas
» encore eu juſqu'ici l'inhumanité de lui envier
» le ſeul bonheur qu'il pût trouver dans des

» rêves menſongers. A moi ſeul tout eſt interdit
» & ravi, & pour moi ſeul on ne veut pas per-
» mettre que le repos vienne adoucir la rigueur
» d'un ſort inflexible.

» Chaque cri retentit à mon oreille, & ſemble
» me dire : Trenck, ſonges à toi ! Ce nouveau
» genre de tourment fait fermenter ton ſang dans
» tes veines, & chaque inſtant rénouvelle tes
» douleurs. C'eſt en vain que le ſommeil ſe
» préſente à toi pour rafraîchir tes membres
» fatigués, l'impitoyable ſentinelle eſt là & va
» te réveiller.

» Epuiſez donc ſur moi toutes vos barbaries.
» Inventez, pour me tourmenter, tout ce que
» votre cruauté ingénieuſe pourra vous ſuggérer.
» Je ſuis dans les fers & ſans appui, il eſt vrai ;
» mais, pour cela, je ne ſuis point abandonné, je
» me reſte encore à moi-même.

» L'homme vraiment grand, ſait toujours maî-
» triſer l'infortune, & tel m'a plongé dans l'abîme
» qui peut-être auſſi ſera mon libérateur. Lorſque
» l'on a Dieu & la vertu pour ſoi, l'on n'a rien
» à craindre même dans l'horreur des plus noirs
» cachots.

» Réveillez-moi, mes amis, & ne craignez pas
» d'obéir, car mon esprit veille toujours. Peut-
» être quelqu'autre que moi saura-t-il forcer
» mon tyran à reconnaître ses injustices : peut-
» être aussi le sommeil de ceux qui sont ainsi
» troubler le mien est-il encore plus agité ?

» Continuez vos cris, j'y consens : éveillez-
» moi du moment que l'aurore se leve jusqu'à
» ce que Dieu ait enfin entendu mes tristes
» plaintes. Lui seul peut, à son gré, briser les
» portes de mon cachot ; & m'ouvrir celles du
» ciel, où mon esprit se porte déja sur les aîles
» de l'espérance ».

Je ne puis me permettre précisément ici de nommer celui duquel émana un ordre aussi cruel, & dont il n'est, sans doute, aucun exemple dans l'histoire. Un major de mes amis, touché de ma malheureuse situation, me conseilla de ne pas répondre lorsqu'on ferait l'appel, d'autant plus qu'on n'avait aucun moyen de m'y forcer. Je suivis son conseil ; & je ne consentis à me laisser réveiller que lorsqu'on m'aurait rendu mon lit. Ma demande produisit son effet, j'obtins un matelas & une couverture.

Peu de temps après, le farouche Borck tomba malade, perdit l'eſprit, fut démis de ſa place, & remplacé par le lieutenant-colonel de Reichmann, homme bien différent du premier, & généreux autant que ſenſible.

Vers le même temps, la cour quitta Berlin: Sa Majeſté la reine, le prince de Pruſſe, la princeſſe Amélie, le margrave Henri fixèrent leur réſidence à Magdebourg. Ce fut alors auſſi que le major ſe montra un peu plus poli envers moi qu'auparavant; probablement parce qu'il avait entendu dire à la cour que je n'étais pas tout-à-fait ſans appui, & que je pourrais bien redevenir libre un jour.

Les tyrans & les ſots ſont aſſez ordinairement auſſi lâches que timides. Peut-être dois-je à la crainte les égards avec leſquels Bruckhauſen me traita par la ſuite, & dont je ne fus pas longtemps à m'appercevoir. Il eſt bien vrai pourtant que Reichmann, ce nouveau commandant, ſi digne de l'être, ne pouvait ni adoucir ma priſon, ni rien changer au malheur de ma poſition; mais il donna ordre, ou plutôt il permit que les Officiers de garde, d'abord de temps en

temps, enſuite tous les jours, m'ouvriſſent les deux portes intérieures pour me faire voir le jour & reſpirer l'air. On finit par les laiſſer ouvertes toute la journée, & on ne les fermait que le ſoir, lorſqu'on rentrait dans la ville.

C'eſt à cette époque qu'avec un clou tiré du plancher, je commençai ſur mon gobelet d'étain à deſſiner, à écrire des ſatyres, & même à graver des ſujets. Mes progrès dans cet art furent ſi rapides, que ces gobelets gravés furent regardés comme des choſes de prix. On les vendait auſſi cher que des chefs-d'œuvres de deſſin & d'invention ſortis de la main des meilleurs maîtres.

Mon premier eſſai fut, à la vérité, très-imparfait; cependant le commandant le montra, le répandit dans la ville, & me fit remettre un ſecond gobelet pour le graver. Celui-ci me réuſſit mieux que l'autre. Alors tous les majors qui me gardaient voulurent avoir un de mes gobelets. Une année, pendant laquelle je me perfectionnai dans ce travail, s'écoula avec la rapidité d'un mois; & cette occupation me valut même à la fin la permiſſion de brûler de la chandelle,

ce qui me fut accordé, fans interruption aucune, jufqu'au moment où je recouvrai ma liberté.

Il était ordonné que tous ces gobelets pafferaient par les mains du gouverneur, afin de prendre connaiffance de ce que j'écrivais deffus ou de ce que j'y traçais par des emblêmes pour inftruire de mon fort. Cet ordre n'eut pas d'exécution, & les officiers qui me gardaient les commercèrent. Il y en eut même de vendus jufqu'à douze ducats, & le prix, après ma délivrance, en monta fi haut, qu'aujourd'hui on en peut trouver encore dans les plus riches cabinets des curieux de l'Europe.

Il y a douze ans que le feu landgrave de Heffe en donna un à ma femme, comme pour l'engager à n'oublier jamais les maux que j'ai foufferts. J'en ai trouvé un autre à Paris, qu'on était parvenu à fe procurer d'une manière affez fingulière. On le tenait de la feue reine. Je les ai copiés tous deux fidèlement avec les fymboles & les infcriptions qui s'y trouvent.

Comme dans plufieurs endroits de ce livre il eft queftion de mes gobelets gravés en étain,

je crois qu'il eſt convenable de donner ici la deſcription exacte d'un de ces mêmes gobelets. Je l'ai eu l'année paſſée entre les mains, il a été gravé pour Sa Majeſté la reine de Pruſſe, actuellement douairière. J'ai obtenu la permiſſion de prendre la copie des inſcriptions qu'il contient. Elles donneront une idée de cette eſpèce d'amuſement que j'avais ſu me procurer, & qui, au moyen de la liberté que j'ai priſe de graver ſur l'étain, ce qu'il m'était interdit d'expliquer de bouche ou par écrit, a, par une ſuite aſſez longue de combinaiſons, contribué beaucoup à ma délivrance. Les détails que je vais donner ſur celui-ci mettront les lecteurs à même de juger de ce que j'ai pu dire hiéroglyphiquement ſur un grand nombre d'autres, qui ſont aujourd'hui diſperſés dans pluſieurs cabinets de l'Allemagne. Je donne ici mes inſcriptions, comme je les ai compoſées dans un temps où j'étais moins familier que je ne le ſuis avec la langue françaiſe; d'ailleurs, en les corrigeant, je ne ſerais pas exact hiſtorien.



INSCRIPTION

INSCRIPTION

Sur le cercle du bouton au couvercle.

Mon lecteur généreux, voyez ce gobelet.
Connaissez-vous le cœur de celui qui l'a fait?
Quel moment pour mon cœur! quels heureux avantages!
Si je me vois connu dans le cercle des sages.
Percez ce voile obscur, voyez, & pesez bien :
Trouverez-vous portrait plus touchant que le mien?

Ier. EMBLÊME.

Un oiseau enfermé dans une cage, & un moineau qui vole dans les airs en pleine liberté, avec cette inscription.

Ce n'est pas un moineau
Qu'on garde en cette cage :
Hélas! c'est un oiseau
Qui chante dans l'orage.
Brisez fers & *verroux*,
Ouvrez, amis des sages,
Ses chants, dans vos bocages,
Retentiront pour vous.

IIe. INSCRIPTION.

Le rossignol chante dans sa prison.
Son talent, de son sort est la seule raison.
Regardez le moineau qui fait tant de dommage,
Il jouit de ses jours sans redouter la cage.

Dans ce double portrait
On peut voir en effet
Le bonheur du fripon, & le malheur du sage.

II. Emblême.

Un lion, bridé & garotté, qui porte des sacs au moulin, & un âne qui regarde par la fenêtre d'un beau palais.

INSCRIPTION.

Dans mon malheur extrême,
Je suis toujours le même;
Je ne change jamais:
Je suis encor lion sous le poids de ma chaîne.
Et l'on trouve sans peine
Des ânes aux palais.

N°. III.

Un chien qui arrête un chat que les souris insultent.

Le chien est là; souris! courage,
Le chat dissimule sa rage
En regardant ses ennemis.
Profitez des momens, souris!
Vous, malheureux de notre terre,
Voyez ce que le temps peut faire!
Il est de certains embarras
Où l'on peut triompher des chats.

N°. I V.

Un chat qui badine avec une fouris, & un tigre qui déchire un cheval.

La nature a formé le tigre pour l'horreur;
Avec moins de pouvoir le chat a même cœur.
Le traître, habile par faibleffe,
Au lieu de force ufe d'adreffe;
Mais le ciel connaît les cris
Et les larmes des fouris.

N°. V.

Un faucon qui déchire un pigeon.

Faible & malheureux pigeon,
Sous les griffes du faucon,
Quel avis t'eft néceffaire?
Pourquoi te parler raifon?
Il vaut encor mieux fe taire.
Dans le fein de l'oppreffion
Eloignons du paffé la trifte fouvenance.
La plus difcrette prévoyance
Sert auffi mal que l'imprudence
Celui que le fort fit pigeon.

Autre infcription fur le pigeon, compofée dans l'original, fur la mufique de la Réveille Pruffienne au tambour.

Quel crime, pigeon,
De fuir un faucon!

Confulte les prêtres,
Ils te répondront :
Aux griffes des maîtres
Il faut te foumettre
Dans tout ce qu'ils font.
C'eſt Dieu qui fit naître
Les droits du faucon :
Sa grace ou colère
Doit toujours te plaire ;
Voilà ta leçon.

Nº. V I.

Une cigogne qui quitte ſon nid.

QUAND des lieux qu'elle habite elle n'eſt point contente ;
La cigogne en d'autres climats
Va chercher le repos qu'elle ne trouvait pas.
Soumis aux préjugés, dans une vaine attente,
L'homme, cette image des Dieux,
Dont l'œil hardi fut meſurer les cieux,
Cherche dans ſon pays la fortune inconſtante.
Ainſi que les oiſeaux il pourrait être heureux,
Si, comme eux,
Il n'avait ni maîtres
Ni prêtres.

Nº. V I I.

Une vigne très-belle où le vigneron travaille.

MA vigne fleuriſſait par mes ſoins & travaux ;
J'eſpérais de beaux fruits pour le prix de mes maux ;
Mais, malheur pour Naboth, Jéſabel l'a chérie,
Et, pour boire mon vin, me fait perdre la vie.

Cette application eſt priſe de l'Hiſtoire du roi Achab & de Naboth. La reine Jéſabel eut envie de la vigne de Naboth, & le roi fit tuer celui-ci, pour donner ſatisfaction à la reine.

J'avais gravé un pareil emblême ſur un gobelet que la princeſſe Amélie donna au prince Lobkowitz, lorſqu'il était priſonnier de guerre à Magdebourg. Il le fit voir à Vienne à Marie-Thérèſe. Ma ſouveraine fut émue de cette application, & elle donna ſur-le-champ ordre à ſon miniſtre de travailler à mon élargiſſement, à quelque prix que ce fût.

N°. VIII.

Une alouette qui s'élève dans les airs & qui chante au ſein d'un orage.

Soyons grands en courage,
Bravons toujours le ſort;
Même au ſein de l'orage,
Chanter n'eſt pas un tort.
Le mal n'eſt redoutable
Qu'alors qu'il nous accable.

N°. IX.

Une galère avec des galériens.

Travaillez, malheureux, & ramez ſans relâche;
Le ſort jamais ne doit ſervir un lâche.

Pour vaincre le malheur,
Il ne faut qu'un grand cœur.

N°. X.

Un vaiſſeau en pleine mer, battu par la tempête.

CONTRE un vaiſſeau, guidé par un pilote habile,
L'ouragan ne peut rien, ſa rage eſt inutile.
Au ſein de la tempête il pourſuit ſon chemin.
Ainſi que ce pilote, aſſailli par l'orage,
Sachons agir du cœur & de la main.
Un homme juſte & courageux & ſage
Arrive par le mal à la fin de ſes maux,
Et quand un ſot, conduit au port par la fortune,
N'y ſait pas profiter des faveurs de Neptune,
Il y recueille en paix le fruit de ſes travaux.

N°. X I.

Un homme qui porte du bagage, & un âne marchant ſur deux pieds qui le fait marcher avec un fouet.

ON dit que dans la lune un âne eſt gouverneur,
Un homme eſclave, un mulet grand ſeigneur.
Il ſe peut que les aſtronomes,
En nous parlant du pays étoilé,
Nous offrent le tableau voilé
De ce que l'on voit chez les hommes.
Hélas! il n'eſt que trop de mulets ici-bas
Qui vexent l'homme, & même les états.

N°. XII.

Un renard en fuite, emportant un coq qu'il a attrappé ; un payſan le pourſuit.

MÉCHANT renard ! coquin ! brigand !
Rends mon coq, dit le payſan.
Brigand ! dit celui-ci... Tais-toi ;
Ton coq eſt aſſez gras pour moi.
Tu manges tes poulets ſans crainte,
Pour te les enlever j'ai recours à la feinte :
Un conquérant connoît-il quelque loi ?
Quand les héros, par les droits de la guerre,
Impunément font ravager la terre,
L'inſtinct qui guide l'animal
M'inſtruit à me nourrir en faiſant moins de mal.
De l'homme à moi connais la différence :
C'eſt par beſoin que je deviens cruel ;
Et c'eſt la vanité, l'orgueil de la puiſſance,
Qui rendent ſon cœur criminel.

N°. XIII.

Un homme qui pêche à l'hameçon.

PAR le ſecours des hameçons
On trompe aiſément les poiſſons.
Si l'on en prend quelqu'un, on dit : Son imprudence
Vient de le mettre en ma puiſſance.
Ainſi raiſonne un ſot au moment du bonheur :
Mais, à l'inſtant qu'il vante ſa ſageſſe,
On tend un piége au prétendu docteur ;
Et c'eſt en y tombant qu'il connaît ſa faibleſſe.

N°. X I V.

Un chien d'arrêt à la chaîne.

Brise mes fers, chasseur, pour te servir de moi;
Dans l'état où je suis, je ne puis rien pour toi.

Autre Inscription.

Que je te plains, pauvre limier !
Ce n'est pas dans les fers que l'on prend le gibier.

N°. X V.

Un homme qui grimpe sur le sommet d'une montagne.

Des montagnes, des rochers
Qui peut atteindre la cîme,
Et sur le bord de l'abîme
Braver les plus grands dangers?
Heureux celui qui, pour guide,
A la fierté d'un grand cœur,
Qui voit, d'un œil intrépide,
Les périls & le malheur !

N°. X V I.

Une chèvre entre des rochers.

Je saute, je bondis, au gré de mes caprices,
Sans redouter les précipices.
Par le courage on mène tout à bien ;
Le lâche tremble & ne fait jamais rien.

N°. X V I I.

Un homme qui nage ; un oiseau qui fuit de sa cage ; un vaisseau qui vogue vers le port, & un lièvre que poursuit un chien.

Avant de se noyer, on nage vers le bord ;
Quand le pilote, au sein des mers & de l'orage ;
Apperçoit le péril, il vogue vers le port.
Le lièvre fuit le chien, l'oiseau sa triste cage ;
Hélas ! qu'un prisonnier n'a-t-il les mêmes droits !
Où la nature parle, on peut suivre ses loix.

N°. X V I I I.

Un ours qui danse.

Sus ! ours, allons, il faut qu'on danse ;
Le bâton que tu vois sera ta récompense.
De même que le ciel, notre monde a ses dieux :
Il faut, pour leur plaisir, te mouvoir en cadence ;
Ah ! que ton sort est glorieux !

N°. X I X.

Un renard pris dans un piége ; un autre lui crie, en passant : — Patience, mon ami ! — Dans le lointain on vit un homme pendu avec la même inscription : — Patience.

Ah ! quel triste soulagement !
Dois-je conserver l'espérance

De voir la fin de mon tourment,
Lorſque, pour unique aſſiſtance,
On m'invite à la patience ?
C'eſt par la patience, hélas !
Qu'un frippon, digne du trépas,
Arrive enfin à l'infamie.
D'un juſte eſt-ce donc-là le ſort ?
Et les malheurs qui tourmentent ſa vie
N'ont-ils de terme que la mort ?

N°. X X.

Tantale dans les enfers.

Tantale, au ſein de l'abondance,
Eprouve & la ſoif & la faim,
Ainſi que lui, fort inhumain !
Je ſuis privé de tout, malgré mon opulence.

N°. X X I.

Ixion ſur la roue, aux bords du Styx.

N. B. Le duc était alors gouverneur de Magdebourg ; c'eſt à lui que parle cet emblême.

Au Styx de Magdebourg un nouvel Ixion,
Du plus cruel deſtin malheureuſe victime,
Implore, ô portier magnanime !
Votre auguſte protection :
Vous ſeul, de mon juge inflexible,
Vous pouvez adoucir le cœur.
Dites-lui : Trenck, d'un châtiment terrible,
A trop long-temps ſupporté la rigueur.
Il eſt temps de le rendre au ſéjour de l'honneur.

N°. X X I I.

Un nègre que le ſoleil brûle.

SOUS les feux du midi le ſoleil noircit l'homme,
Dit-on; & moi, que ſuis-je dans le nord ?
Pour un Egyptien par-tout on me renomme.
Captif, des médiſans puis-je braver l'effort ?
Sur l'homme, hélas ! pendant ſa vie,
On prononce toujours d'après la calomnie.

N°. X X I I I.

Un chat qui tient une ſouris entre ſes pattes.

POURQUOI te faire un jeu de mon funeſte ſort ?
Barbare chat ! achève & donne-moi la mort.
Le chien viendra, ſouris ! arme-toi de conſtance.
Le lâche ne ſait que ſouffrir ;
Mais, pour un brave ſans défenſe,
C'eſt encore une jouiſſance
Que d'eſpérer à l'inſtant de mourir.

N°. X X I V.

Une cigogne qui mange un ſerpent.

QUAND ſur nous elle eſt acharnée,
Evitons du ſerpent la dent empoiſonnée,
Dit l'homme faible. -- Et moi -- Je veux braver ſa dent,
Armer contre lui mon courage,
Rire de ſes poiſons, de ſes cris, de ſa rage,
Imiter la cigogne, & manger le ſerpent.

N°. X X V.

Un cheval bridé, en fuite.

Puisque le sort t'a fait cheval,
Tu dois vivre dans l'esclavage,
Prendre la fuite, hélas! c'est aggraver ton mal.
D'être libre jamais tu n'auras l'avantage,
Et quand tu parviendrais aux plus lointains climats;
Ta bride suivrait tous tes pas.

N°. X X V I.

Un ours qui fuit les chiens.

Chasseurs! je connais votre haine:
Je pourrais parmi vous répandre la terreur;
J'aime mieux fuir votre injuste fureur,
Que me venger pour augmenter ma peine.

N°. X X V I I.

Un loup qui poursuit une brebis dans une bergerie dont la porte est fermée. C'est la brebis qui parle.

Je cherchais mon salut dans ce funeste asyle,
Affreux destin! j'y rencontre la mort!
Contre le loup, armé des raisons du plus fort,
Aujourd'hui tout espoir me devient inutile;
Et demain, politique aussi cruel qu'habile,
Un roi saura disposer de ton sort.

N°. X X V I I I.

Un ours qui danse.

INJUSTE & barbare nature !
Ne m'as-tu donc fait ours que pour me faire injure ?
Avec la force d'un lion,
De l'intrépidité pourquoi m'avoir fait don ?
Tout-à-la-fois je suis *ours* pour la danse,
Je suis *lièvre* pour ma défense,
Fort pour affronter les malheurs,
Et *faible* pour fléchir les cœurs.

N°. X X I X.

Un bœuf que le boucher tue.

J'ATTENDS le coup
Qui doit briser mon joug.

N°. X X X.

Un homme à côté d'un arbre, la hache à la main.

IL ne suffit pas de vouloir,
Le courage seul fait pouvoir.

N°. X X X I.

Une vache qui allaite son veau.

LA vache, en nourrissant son veau,
Ne redoute pour lui ni boucher, ni couteau.
Le mal qu'on appréhende affaiblit le courage.

Chercher à tout prévoir, ce n'eſt pas être ſage.
Pour l'avenir les vœux ſont ſuperflus,
Le paſſé du préſent n'eſt qu'une vaine image,
Et le mal d'aujourd'hui demain ne ſera plus.

N°. XXXII.

Pluſieurs ordres expoſés ſur une table.

Ce n'eſt pas la toiſon, ni l'aigle blanc ou noir,
Souvent mal appliqués, qui font l'honneur des hommes;
Et nous, qui gémiſſons ſous l'abus du pouvoir,
Nous ſommes dans nos fers plus grands que ces fantômes.
C'eſt ſeulement dans la vertu
Que le ſage a placé le prix de l'exiſtence;
Le vrai mérite enfin, pour être reconnu,
N'a pas beſoin du titre d'excellence.

N°. XXXIII.

Moi-même, dans mes fers.

Au mépris expoſé, déſarmé, ſans défenſe,
Jouet d'une perfide & lâche violence,
Des hommes éclairés j'attends tout déſormais.
Mon tourment peut flétrir mon juge; moi, jamais.
La canaille m'inſulte, & je brave ſa rage:
Que puis-je deſirer? J'ai l'eſtime du ſage.

N°. XXXIV.

Un renard en priſon, gardé par des poules.

Dans quelles chaînes je languis!
Ah! mes douleurs ſont trop cruelles!

Sous des verroux, quand je gémis,
Des poules font mes sentinelles !

N°. XXXV.

Un chasseur devant le trou d'un renard qui s'enfuit par un autre.

Je suis renard ; ainsi, mon cher chasseur,
J'ai plus d'un trou pour ma retraite ;
Tes chiens se trompent pour l'odeur.
De sa confiance indiscrette
Si l'homme pouvait se guérir,
Il aurait du renard la sage prévoyance.
Contre ses ennemis, habile à se munir,
Il braverait ainsi la haine & la vengeance.
Par tout où le soleil éclaire dans son cours,
Il trouverait une patrie,
Et n'immolerait pas ses jours,
Pour appuyer la tyrannie.

N°. XXXVI.

Un esclave dans les fers.

En te donnant un roi tu t'es donné des fers ;
Souffre, ta lâcheté te devait ce revers.

N. B. Les Emblêmes suivans regardent directement sa majesté la reine.

N°. XXXVII.

Jupiter qui enlève Europe. Allusion à son départ de Magdebourg pour Berlin.

Divine Europe, adieu! Vous fuyez Magdebourg;
Le Jupiter de Prusse enlève notre amour!
Vous qui connaissez trop, par votre expérience,
Que toujours la vertu n'a pas sa récompense,
Veillez sur notre sort, aimez, protégez-nous.
Jusques à Mon-bijou, (1) mon ame gémissante,
Porte ses vœux à vos genoux :
Soyez notre Dieu, quoiqu'absente.

N°. XXXVIII.

Un papillon.

De notre reine Élisabeth
Un ver à soie est le portrait.
Tous ses travaux sont pour notre avantage.
Ainsi qu'un papillon, s'élançant vers les cieux,
Son ame, abandonnant le terrestre esclavage,
Ira trouver la gloire au sein des dieux,
Pour le prix des vertus qui firent son partage.

(1) Son palais d'été.

N°. XXXIX.

N°. XXXIX.

L'Emblême essentiel de ce gobelet représente à gauche la porte du paradis fermée ; Saint-Pierre & l'Ange, avec une épée flamboyante, en gardent l'entrée. A droite, on voit Apollon & les Muses dans leur éclat. Au pied de la montagne j'avance, chargé de tous mes fers, conduit par Minerve, représentant la reine, & par Mercure, représentant le duc Ferdinand, gouverneur de Magdebourg.

SAINT-PIERRE & le Gardien m'attendent à la porte,
Eh bien ! il me faut faire un coup de partisan ;
Je tromperai leur haine, & par Saint-Ferdinand,
La reine Elisabeth & sa puissante escorte ;
Je toucherai le cœur de Frédéric-le-Grand.

Autre Inscription.

SOCRATE! pour toi quel recours ?
Puisque l'on te croit hérétique,
A tes douleurs, à ta supplique
Saint-Pierre, Dieu, les Anges seront sourds.
O sage infortuné que l'infortune accable !
Où peux-tu rencontrer le repos désormais ?
Sur l'Olimpe, peut-être, où se trouve la paix.
Marche vers ce séjour aimable ;
L'adroit Mercure & la docte Pallas,
Vers Apollon sauront guider tes pas.
Et le maître des dieux fera plus, pour ton sort,
Pour effacer tes maux, pour te rendre à la vie,

Que l'Ange, que Saint-Pierre & la sainte Amélie
Au séjour de la mort.

N°. X L.

Dédicace au fond du gobelet. Moi-même dans tous mes fers, aux pieds de la justice.

C'EST vous seule, Thémis, c'est vous
Qui, de mon sort pouvez calmer l'orage.
Trenck est tout près de son naufrage,
Il vient embrasser vos genoux.
Des assauts de la calomnie,
Ah! défendez un malheureux!
Conservez-lui ses droits, sa vie,
Et fléchissez le cœur des dieux.
Jupiter, des rois le père,
Vous estime & vous révère,
Arrachez-lui son tonnerre.
Mars répand encor l'effroi;
Mais est-il le plus grand roi? (1)
Par sa suprême puissance,
Jupiter lui fait la loi.
Lorsqu'il lui dira : « Silence »,
Grande Thémis, sauvez-moi;
Et veillez pour ma défense.

---

(1) La reine m'avait fait assurer qu'elle agirait pour moi après la guerre.

Il paroîtra incroyable que j'aie pu graver tout cela ſur un gobelet d'étain de huit pouces de hauteur ſur trois de diamêtre; mais comme j'en ai gravé pluſieurs qui ſont actuellement diſperſés dans différens pays, je réclame le témoignage de ceux qui en poſsèdent. J'en ai un que le landgrave de Heſſe-Caſſel, mon bienfaiteur, a donné à ma femme. Chacun de ces gobelets contenoit au moins trente emblêmes ſemblables en différentes langues. Je n'avais jamais appris à graver, il eſt donc certain que les premiers que j'ai faits ne ſont pas comparables à celui que j'ai copié fidèlement. Je n'avais d'ailleurs qu'un clou tiré d'une planche. Quand j'eus obtenu ma liberté, j'achetai les inſtrumens néceſſaires pour en graver un pareil, en mémoire de ceux que j'avais faits en priſon; mais peine inutile! je ne pouvais graver qu'avec mon clou, & il eſt reſté dans mon cachot. Celui-ci eſt le dernier auquel j'aie travaillé, c'eſt par conſéquent le plus parfait en deſſins, le plus beau & le plus intéreſſant.

L'hiſtoire de mes gobelets eſt certainement faite pour exciter l'admiration. Sous peine de mort, il était expreſſément défendu de me parler, de me donner ni plume, ni encre, & cepen-

F 2

dant, tout ce qu'il m'était intéreffant de faire connaître, je furpris, fans qu'on s'en apperçut, la permiffion de le graver fur l'étain. Par ce moyen, & par celui des mauvais vers qui accompagnaient mes emblêmes, j'infpirai cet intérêt qui réfulte toujours du malheur quand il eft une fuite de l'oppreffion. Par mes gobelets j'acquis des amis & de l'eftime ; & c'eft à cette invention que je dois, en grande partie, ma liberté.

Je dois faire une obfervation encore ; elle ne peut qu'ajouter au prix de mon travail. Je gravais à la lumière fur un étain éblouiffant ; à force d'exercice, je trouvai l'art de diftinguer le clair & les ombres dans mes petits tableaux. Je divifai fi bien les cadres de trente-deux deffins, qu'on aurait cru que ma divifion était faite au compas. Mes légendes étaient écrites d'un caractère fi fin, qu'on ne les pouvait lire qu'avec le fecours d'un microfcope.

Comme il fallait que je travaillaffe avec les deux mains attachées à une barre, & que je ne pouvais me fervir que d'une à-la-fois, je m'habituai à tenir mon gobelet avec les deux genoux. Le feul inftrument que j'euffe, était, comme je

l'ai dit, un petit clou aiguifé, ce qui ne m'empêcha pas de faire quelquefois de doubles lignes d'écriture fur le bord.

Si j'avais continué ce travail, il aurait fini par me rendre fou ou aveugle. Cependant, pour fatisfaire la curiofité & les defirs de plufieurs perfonnes, je travaillais régulièrement dix-huit heures par jour. L'invention des deffins me donnait des difficultés incroyables, parce que je n'avais jamais appris que le deffin relatif à l'architecture civile & militaire. La réflexion de la lumière me caufait fouvent auffi une fatigue infupportable.

Je ne parlerai pas davantage de ces gobelets qui me firent fouvent oublier ma douleur, & qui me devinrent d'une grande utilité.

Le carcan & les lourdes chaînes qui y étaient attachées me preffaient les nerfs du cou, & me gênaient horriblement. Une indigeftion occafionnée par un cervelas de Brunfwik qu'un ami m'avait paffé fecrètement, & par la néceffité de refter affis trop long-temps, me jetta dans une troifième maladie, dont je penfai mourir,

Une fièvre putride en résulta, &, malgré les médicamens & les alimens chauds que me donna l'officier, je devins, en moins de deux mois, maigre comme un squelette.

Cependant tous ces malheurs accumulés ne faisaient qu'exciter en moi le desir de hasarder de nouveaux moyens pour recouvrer ma liberté, mais il ne me restoit plus que quarante louis d'or de la somme que j'avais cachée dans le plancher.

Une maladie pulmonaire, dont le vieux lieutenant Sonntag était attaqué, le contraignit à demander son congé. Je voulus profiter de cette occasion, & me le rendre utile. Je l'engageai à faire le voyage de Vienne; il y consentit. Je lui donnai de l'argent pour sa route & des ordres pour toucher quatre cens florins de rente jusqu'à ce que j'eusse obtenu ma liberté, ou bien tant qu'il vivrait. Je le chargeai de solliciter une audience de ma souveraine & d'implorer pour moi sa compassion. Outre cela, je lui donnai un mandat de quatre mille florins qu'il devait toucher pour moi, en le priant de les faire passer par Hambourg au capitaine Knoblauch, qui

ensuite me les ferait parvenir secrètement. Je le recommandai au conseiller aulique de Kempf, qui, pendant ma captivité, avait l'administration de mes biens, avec le conseiller aulique de Huttner.

Mais, hélas! personne, à Vienne, ne souhaitait mon retour. On ne voulait plus me rendre compte de mon bien, & on commençait déja à le partager. Le bon lieutenant Sonntag fut donc arrêté comme un espion, & mis en prison pendant quelques semaines. Quand on l'eut dépouillé, on lui donna cent misérables florins, & on le fit transporter au-delà de la frontière.

C'est ainsi que cet honnête homme fut la victime de sa fidélité. Sans avoir pu parler à la souveraine, il revint à pied à Berlin. Il y resta chez son frère, où il mourut au bout d'un an.

Il fit part de son sort à l'honnête Knoblauch qui m'en informa; je lui envoyai encore de ma prison cent ducats par la même voie, ayant reçu depuis de nouvel argent (1).

---

(1) A l'occasion du lieutenant Sonntag, je dois rapporter un trait de grandeur d'ame du roi de Prusse actuel,

Qu'on juge de l'impreſſion que firent ſur moi ces nouvelles de Vienne. Heureuſement, à cette époque, un de mes amis, que je ne dois point

---

Frédéric-Guillaume. Je le publie comme un hommage que je dois rendre à la nobleſſe de ſes ſentimens.

Quand j'arrivai à Berlin, en 1787, Sonntag était mort. Sa ſœur, qui s'était mariée à Kœpenick, n'avait qu'un fils grand de ſix pieds, par conſéquent ſoldat au premier bataillon des gardes, habile garçon d'ailleurs, & fait pour parvenir à la fortune, par ſon mérite perſonnel, hors de l'état militaire; mais, déſeſpéré de ſon ſort, il avait déſerté en 1783; & le fiſc avait arrêté la ſucceſſion du père, dont la fortune était aſſez conſidérable.

Sa famille s'adreſſa à moi, en me priant de tâcher d'obtenir ſon pardon & ſon congé. J'employai tous mes efforts auprès du roi, du conſeil de guerre, du régiment; le tout en vain. On m'offrait bien le pardon, mais à la condition de rejoindre ſous les drapeaux qu'il avait abandonnés. L'intérêt du fiſc, du régiment, du capitaine, arrêta l'effet de mes démarches, par des obſtacles inſurmontables, & je quittai Berlin ſans avoir réuſſi.

Lorſque j'y retournai, en 1788, cette malheureuſe famille eut encore recours à moi. J'imaginai une reſſource que je crus efficace, & j'écrivis directement au roi la lettre ſuivante.

nommer, obtint du lieutenant de garde la permiſſion de venir me voir. Il ranima un peu mon courage abattu, me remit ſix cens ducats,

SIRE,

JE connais l'ame de votre majeſté, & ſon inclination naturelle pour les actions généreuſes.

L'année dernière j'ai oſé ſolliciter le pardon & le congé du nommé Gerold, qui a déſerté de vos gardes, en 1783. C'eſt le fils d'un de vos bons bourgeois de Kœpenick; & la ſituation de ſes parens, dont il eſt l'unique héritier, eſt, depuis qu'ils l'ont perdu, véritablement déplorable.

Il eſt neveu du lieutenant Sonntag, qui, pendant le cours de mes infortunes à Magdebourg, m'a donné les preuves du plus vif intérêt. Il n'eſt plus, & il ne peut recevoir perſonnellement les témoignages de ma reconnaiſſance.

Peignez-vous, ſire, la ſatisfaction dont jouirait mon cœur. Jugez de quelle joie feraient pénétrés un père & une mère, ſi je pouvais leur rendre un fils, ſeul appui de leur vieil âge. Repréſentez-vous les douces émotions de Trenck, celles du vieux Gerold, quand je remettrais dans ſes bras le fils qu'il a perdu.

Faites-leur, ſire, éprouver ces doux tranſports, que votre cœur royal eſt fait pour ſentir auſſi-bien que ceux qui jouiront de l'effet de votre généroſité.

TRENCK.

Trois jours après, je reçus du conſeil de guerre le pardon & le congé que j'avais ſollicités. On me les adreſſa

& depuis, en 1763, il a encore payé pour moi quatre mille florins au baron de Riedt, ambassadeur de l'Empire, à Berlin, pour obtenir mon élargissement. Me voilà donc encore une fois en argent.

Vers le même temps, l'armée françaife avança jusqu'à cinq lieues de Magdebourg. Ce fort important, alors le boulevard de la Prusse qui demandait au moins seize mille hommes de garnison, n'en avait pas quinze cens. Ainsi les

---

chez moi, en me faisant dire qu'à ma considération le roi voulait bien faire grace entière à Gerold.

Que le lecteur se représente la scène dont je fus témoin; à quelques jours de là, lorsque le jeune homme se retrouva auprès du cœur de ses parens. Ce fut pour moi une journée délicieuse; & tous ceux qui étaient présens bénirent la bonté d'un roi, qui, pour la gloire de l'humanité, a si bien mérité de l'être.

M. le colonel de Bischofswerder a beaucoup contribué à l'accomplissement de cette action généreuse. Je lui dois cet aveu public, c'est une justice que je lui rends & que j'aimerais à rendre à ceux qui, dans de semblables occasions, feraient un usage aussi noble de leur crédit.

Je donne encore ici un démenti formel à tout ce qui a été avancé contre Bichofswerder, dans la prétendue correspondance de M. le comte de M....., & j'atteste qu'il n'existe pas un plus honnête homme que lui.

Français auraient pu y entrer ſans aucune oppoſition & mettre fin à la guerre. Leur approche accrut mes eſpérances, car les officiers me rapportaient toutes les nouvelles. Mais quelle fut ma ſurpriſe lorſqu'un major me raconta que, dans la nuit, il était entré trois voitures dans la ville, qu'on les avait renvoyées chargées d'argent; & que les ennemis s'étaient retirés auſſitôt de Magdebourg. Ce fait eſt atteſté.

Le major qui me le raconta en fut lui-même témoin oculaire; & quoique l'on ait fait courir le bruit que cet argent avait été envoyé à l'armée du roi, chacun en a cependant pu deviner la deſtination, puiſqu'on a vu les voitures ſortir ſans eſcorte par la porte même dont les Français n'étaient pas éloignés. On ſait à Paris qui a reçu & partagé cet argent; & c'eſt ainſi que Marie-Thérèſe fut deſſervie alors par ſes fidèles alliés.

Je me vis encore une fois trompé dans mes eſpérances. Pour accroître la ſomme de mes malheurs, on vint m'apprendre la diſgrace de mon amie la chancelière de Ruſſie. Ses intelligences, avec la cour de Berlin, ayant été décou-

vertes, elle fut envoyée en Sibérie avec son époux. Il ne me restait plus de ressource que dans mon imagination. Je formai un nouveau projet qui était réellement terrible.

Toute la garnison de Magdebourg consistait alors en neuf cens soldats de milice, qui étaient tous mécontens. J'avais, de mon côté, deux majors & deux lieutenans ; la garde du fort de l'Etoile n'était composée que de quinze hommes qui, pour la plupart, étaient aussi prêts à me suivre.

Douze hommes & un bas-officier gardaient la porte de la ville qui conduit au fort, & près de-là était la casemate où étaient renfermés sept mille Croates prisonniers de guerre.

Le capitaine baron K...., aussi prisonnier de guerre, était dans notre intelligence. Il devait rassembler des amis, & se trouver avec eux à une heure marquée dans une certaine maison voisine de la porte, & seconder mon entreprise.

Un autre ami devait, sous un faux prétexte, tenir prêts pour sa compagnie, des fusils & des

cartouches ; en un mot , toutes nos mesures étaient si bien prises, que je pouvais compter sur quatre cens fusils.

Ensuite l'officier de garde devait entrer chez moi, mettre à mon poste les deux seuls hommes qui nous étaient suspects, & leur commander de sortir mon lit. Pendant ce temps je serais sorti moi-même, & j'aurais enfermé ces deux sentinelles. On aurait eu soin de préparer & de porter dans ma prison des habits & des armes.

Nous devions après cela nous emparer des portes de la ville ; j'aurais couru à la casemate, &, sous mon nom de Trenck, j'aurais crié aux Croates de prendre les armes ; mes autres amis seraient sortis, en accourant à mon secours. En un mot, tout le projet était conçu, de manière à ne pouvoir manquer d'avoir une fin heureuse. Magdebourg, le magasin de l'armée, le trésor du roi, l'arsenal, tout tombait en mon pouvoir ; & seize mille hommes, qui y étaient alors prisonniers de guerre, étaient suffisans pour m'en assurer la possession.

Je dois taire ici les moyens qui devaient le

plus ſûrement contribuer à l'exécution de cette entrepriſe, mais je puis aſſurer que j'avais pris les plus grandes précautions. Je dois auſſi ajouter que ſi la garniſon était ſi faible, cela provenait de ce que les payſans, manquant d'ouvriers, payaient aux capitaines pour chaque ſoldat, qui voulait travailler, un florin par jour, outre la ſolde à l'ouvrier, & que le commandant voulait bien fermer les yeux là-deſſus.

Un certain lieutenant, G....., demanda un congé, ſous prétexte d'aller voir ſes parens dans le duché de Brunſwick; je lui donnai de l'argent pour ſon voyage, il ſe hâta d'aller à Vienne.

Je l'avais adreſſé aux conſeillers de Kempf & Huttner, avec une lettre dans laquelle je demandais deux mille ducats de ma caiſſe, avec aſſurance que je ſerais bientôt en liberté, & que je m'emparerais de la citadelle de Magdebourg. Le porteur était chargé de tous les autres détails.

G.... arrive heureuſement à Vienne; on lui fait mille queſtions, & ſur-tout on cherche à ſavoir ſon nom, mais il a aſſez d'eſprit pour

en donner un autre ; enfin, on lui conſeille de ne pas ſe mêler d'une entrepriſe auſſi dangereuſe ; on ajoute qu'il y a dans ma caiſſe beaucoup moins d'argent que je ne penſe, & on le congédie avec mille florins, au lieu de lui donner les deux mille ducats que je demandais. Il revient, mais en chemin il a vent de quelque choſe, & reprend prudemment le parti de ne plus reparaître à Magdebourg.

Il y avait à peine trois ou quatre ſemaines qu'il était parti, lorſque le gouverneur prince héréditaire de Caſſel, qui, depuis peu, eſt mort landgrave, entra dans ma priſon, me montra, en original, la lettre & le projet que j'avais envoyés à Vienne, demanda comment ſe nommait celui qui s'en était chargé, & quels étaient ceux qui voulaient trahir Magdebourg pour opérer ma délivrance ?

Il me fut impoſſible de ſavoir ſi on avait envoyé directement ma lettre au roi, ou ſi tout ſimplement elle avait été remiſe au gouverneur ; ce qu'il y eut de certain, c'eſt que non-ſeulement on me trahiſſait à Vienne, mais encore que j'y étais vendu. Les perſonnes à qui l'on avait

confié l'adminiſtration de mes biens, en uſaient comme ſi j'euſſe déja ceſſé d'exiſter. Ils préférèrent donc de garder les deux mille ducats, au ſervice de me les faire parvenir pour m'aider à retrouver ma liberté. La manière, dont je ſerais devenu libre, aurait forcé la cour à m'accorder des récompenſes, à me reſtituer mes biens, & à forcer mes dépoſitaires à m'en rendre des comptes exacts. C'était-là ce qu'ils craignaient tous, & ce qui me rendit la victime de la perfidie de ceux que j'avais la ſottiſe de croire mes amis. Ce ſoupçon ſera confirmé par le récit que je ferai plus bas de ce qui m'arriva à Vienne après mon élargiſſement. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la corde qui a donné à ces fripons la fin qu'ils méritaient, mais ils ſont déja morts preſque tous, & moi je vis encore dans la pauvreté & dans l'oppreſſion à la vérité, mais avec la dignité d'un homme d'honneur. L'hiſtoire de ma vie, en prenant une grande publicité, couvrira pour jamais d'ignominie ceux qui m'ont ravi ma fortune; elle éterniſera leur honte comme celle de leurs héritiers qui, ſous les yeux des loix, devorent aujourd'hui la ſubſiſtance de ma famille.

On

On peut ſe peindre mon étonnement lorſque le gouverneur me préſenta ma lettre. Je conſervai néanmoins ma préſence d'eſprit. Je jouai la ſurpriſe, & je niai mon écriture. Le landgrave, qui voulait me convaincre, me raconta ce que le lieutenant Kemnitz devait avoir dit à Vienne, afin de faciliter l'invaſion de Magdebourg. Ces détails me convainquaient que j'étais trahi : mais, comme dans la garniſon, il n'y avait point de lieutenant qui s'appellât Kemnitz, & qu'heureuſement mon ami avait diſſimulé ſon vrai nom, il fut impoſſible d'approfondir cette aventure. En effet, il n'était pas vraiſemblable qu'un priſonnier, tel que moi, pût ſoulever ou réduire toute une garniſon.

Le prince était ſenſible ; il ne ſavait pas voir le malheur ſans en être touché ; content de mes réponſes, au moins en apparence, il ſe retira. Le lendemain, je vis entrer des commiſſaires dans ma priſon : ils étaient précédés par M. Reichmann, commandant ; on apporta une table, & ils ſe placèrent autour. On m'accuſa d'avoir voulu trahir mon pays ; j'avais commencé à nier ; je continuai. Je n'avais à craindre ni témoins ni preuves, & je répondis, comme on va voir, à l'accuſation.

principale de trahiſon. « Je ne ſuis point un per-
» fide, je ſuis un ſujet fidèle qui, ſans avoir été
» entendu, ſans conſeil de guerre, ſans procé-
» dure légale, me vois chargé de fers ſur le
» rapport de la calomnie. En 1746, le roi m'a
» caſſé, il s'eſt emparé de mon patrimoine; en
» conſéquence, la loi naturelle m'a autoriſé à
» chercher hors de mon pays des reſſources &
» de la gloire. En Autriche, j'ai rencontré ce
» que je cherchais; j'y ſuis encore capitaine de
» cavalerie, & je garde à ma ſouveraine la
» fidélité que je lui ai jurée. Surpris à Dantzick
» par une infâme trahiſon, ſans m'être rendu
» coupable d'aucun crime envers le roi, on m'a
» englouti dans les cachots de Magdebourg.
» Puiſqu'on m'y fait éprouver les tourmens dus
» à un criminel, je dois imaginer & employer
» tous les moyens propres à me rendre ma
» liberté. Quand, pour y parvenir, je renver-
» ferais Magdebourg; quand, par impoſſible,
» je ſacrifierais mille hommes, s'il s'en trouvait
» autant qui vouluſſent s'oppoſer à ma liberté,
» on n'aurait pas encore le droit de m'accuſer
» de trahiſon. Voici enfin mon argument prin-
» cipal. Si, à Glatz, on m'a juſtement con-
» damné, je ſuis un ſcélérat qui cherche à

» brifer fes fers : fi, au contraire, j'ai été con-
» damné, quoiqu'innocent ; fi on n'a pas, je
» ne dis point un crime, mais une feule faute à
» me reprocher, tout alors me juftifie dans les
» efforts que je multiplie pour brifer mes chaînes.
» Le roi de Pruffe m'a opprimé, il continue de
» me traiter en coupable : fans m'avoir entendu,
» il m'a ravi l'honneur, l'exiftence, ma patrie,
» ma liberté ; il ne peut pas exiger de moi
» d'hommage ni de fidélité ».

Ainfi finit l'interrogatoire : on ne put rien prouver, & tout refta comme il étoit. On m'a affuré, après ma délivrance, que le roi avait tout ignoré. Le généreux Landgrave avait exigé que rien ne tranfpirât. Sa bonté naturelle & l'intercellion de quelques dames qui fe trouvaient alors à Magdebourg, l'avaient déterminé à prendre ce parti. Si Frédéric avait eu la moindre connaiffance de cette entreprife, j'aurais, je n'en doute point, péri avec bien d'autres, par la main d'un bourreau. C'eft ce que defiraient mes amis de Vienne, afin de s'affurer que leur odieufe trahifon ne ferait jamais découverte. Que le lecteur juge d'après cela fi je dois me louer de ce pays.

On soupçonna pourtant les officiers d'être avec moi d'intelligence. On changea les trois qui m'avaient gardé jusqu'alors, & l'on m'ôta ainsi deux de mes meilleurs amis. Mon argent me gagna bientôt deux des trois autres qu'on leur substitua. Comme on ne choisissait pour la milice que des officiers pauvres ou mécontens, cette ressource ne pouvait jamais me manquer. Ainsi, ce fut en vain que le gouverneur voulut s'entourer de précautions, & dans le fond de leur ame tous ceux qui m'approchaient faisaient des vœux pour que je parvinsse à me tirer d'esclavage.

L'indulgence & la générosité dont l'estimable Landgrave usa avec moi dans cette circonstance ne sortiront jamais de ma mémoire. Quelques années après, je l'en ai remercié à Cassel en personne. C'est-là que j'ai su, par lui-même, bien des choses qui ont confirmé mes soupçons sur les perfides qui me trahissaient à Vienne. Il m'a toujours honoré de beaucoup de bontés, de confiance & d'estime : j'ai voué à ses cendres respect & attachement, & les soins bienfaisans qu'il m'a constamment accordés dans l'infortune me font desirer que son nom & ses vertus puissent s'éterniser avec mon histoire.

Je tombai férieufement malade peu de jours après cette aventure. Le Landgrave m'envoya fon médecin & des mets de fa table. Il défendit qu'on troublât mon fommeil pendant deux mois; enfin il me fit ôter mon carcan. Il m'a certifié que toutes ces bontés lui avaient valu les reproches les plus amers de la part du monarque.

Je ne donnerai pas des détails très-étendus fur deux autres entreprifes très-importantes que je commençai pour parvenir à quitter ma prifon. Le récit réitéré d'objets, à-peu-près femblables, finirait par fatiguer mes lecteurs. J'ai d'ailleurs à raconter des évènemens plus remarquables. Il me fuffira donc de ne dire qu'un mot fur l'un & fur l'autre.

Dès que j'eus gagné un officier de garde, je formai le projet de percer par le même trou qui, peu auparavant, m'avait fi mal fervi.

J'avais tous les outils néceffaires, en conféquence les fers & le plancher furent bientôt coupés de nouveau, & je fus fi bien prendre mes mefures, que je n'avais aucune vifite à craindre.

Je retrouvai là l'argent que j'avais caché, mes piſtolets & tout ce dont j'avais beſoin ; mais il était de toute impoſſibilité d'aller plus avant, ſans avoir retiré quelques centaines de livres peſans de ſable ; & voici pour cela comment je m'y pris.

Je m'aviſai de faire, dans le plancher, une ſeconde ouverture ; l'une était l'attaque fauſſe, l'autre la réelle.

Enſuite j'amaſſai un grand tas de ſable dans ma priſon, & je refermai le véritable trou avec précaution.

Je me mis après à travailler à l'autre avec tant de bruit & ſi peu de ménagement, qu'il fallait néceſſairement qu'on m'entendît du dehors.

A minuit, on ouvrit tout-à-coup toutes les portes, &, comme je l'avais prévu, l'on me trouva occupé au travail dans lequel je deſirais effectivement qu'on me ſurprît. Il ne vint à l'eſprit de perſonne de deviner pourquoi je voulais percer ſous la porte où l'on avait placé

une triple garde. La ſentinelle reſta avec moi dans la priſon ; & l'on fit le matin venir quelques priſonniers pour ſortir & tranſporter les décombres dans des brouettes. Le trou ſut bientôt remuré, & le plancher parqueté de nouveau. Mes fers furent ſoudés à neuf : on traita de folie mon entrepriſe, parce qu'on la regardait comme impraticable ; &, pour me punir, on me priva de mon lit & de ma chandelle, que le gouverneur, par bonté, me fit rendre quinze jours après.

Du reſte, perſonne n'apperçut le bon trou d'où j'avais tiré la plus grande partie du ſable ; & comme le major & le lieutenant avaient de l'amitié pour moi, l'on ne fit pas attention qu'on ôtait trois fois plus de ſable que l'ouverture connue n'en pouvait contenir ; on crut que, dégoûté d'une entrepriſe auſſi ridicule qu'impoſſible en apparence, je ne voudrais plus en tenter de nouvelles, & c'eſt ce qui engagea Bruckhauſen même à mettre par la ſuite plus de négligence dans ſes viſites. Au bout de quelques ſemaines, le gouverneur entra chez moi ſuivi du commandant : mais, au lieu de ſe répandre en menaces, en injures, comme l'inflexible

Borck, le Landgrave me traita avec bonté, m'assura de sa protection, lorsque la paix serait conclue, me dit aussi que j'avais plus d'amis que je ne comptais, & que la cour de Vienne ne m'avait point abandonné.

Mes discours & les détails que je lui donnai le toucherent si vivement, qu'il chercha vainement à me cacher ses larmes : je ne fus plus le maître de ma joie, je tombai à ses pieds : le sentiment me rendit éloquent, & je trouvai dans ce prince autant de noblesse que de sensibilité. Il me promit de faire son possible pour adoucir ma situation ; de mon côté, je lui engageai ma parole d'honneur de ne plus faire aucune tentative pour essayer de me sauver, tant & si long-temps qu'il serait gouverneur à Magdebourg.

Je fus assez heureux pour le persuader : en conséquence, il ordonna qu'on m'ôtât sur-le-champ l'énorme carcan que j'avais au col, & que l'on fît rouvrir la fenêtre qui avait été murée. Ce fut par ses soins que tous les jours on tint ouvertes pendant deux heures les portes de mon cachot, dans lequel il me fit aussi apporter

un petit fourneau de fer, où je pouvais faire du feu moi-même. Il me fit donner de meilleures chemises, & qui ne m'écorchaient pas comme les autres ; il ordonna qu'on me donnât encore une main de papier blanc sur lequel, pour me distraire, je pouvais écrire mes pensées & quelques vers. Le major de place avait grand soin de me compter les feuilles, afin que je n'en pusse faire aucun abus ; ensuite il m'en redonnait d'autres.

Seulement on me refusa de l'encre. Pour y suppléer, je me faisais une piquure au doigt ; j'en recueillais le sang, & lorsqu'il venait à se cailler, je le chauffais dans ma main, puis j'en faisais écouler la partie liquide, & je jettais le reste. C'est ainsi que je parvins à me faire de bonne encre, bien coulante, avec laquelle je pouvais écrire, & qui me servait en même-temps de couleur, quand il me prenait envie de peindre.

Mon unique occupation, jour & nuit, était de graver sur mes gobelets, ou de composer quelques satyres. J'avais enfin la facilité d'écrire tout ce qu'il me plaisait, de faire connaître mes

talens, & de pouvoir ſur-tout réveiller en ma faveur l'intérêt & la pitié. J'étais inſtruit qu'à la cour on avait lu mes penſées, mes allégories & mes poéſies, & que Son Alteſſe Royale la princeſſe Amélie auſſi bien que la Reine elle-même avaient témoigné tout le plaiſir qu'elles leur avaient fait.

Je me fis bientôt de la réputation par mes poéſies : on m'envoyait de tous côtés divers ſujets à exécuter ; & ce même homme, qu'un monarque irrité avait voulu faire, pour ainſi dire, enterrer tout vivant, dont perſonne ne devait même prononcer le nom, n'avait jamais autant exiſté, jamais autant fait parler de lui, que depuis qu'il gémiſſait dans le fond d'un cachot. Bref, je parvins à donner de moi une meilleure idée : on me plaignit, on fut touché de mes écrits ; & c'eſt à eux, en effet, que je ſuis redevable de ma liberté.

Ah! que ne dois-je point encore à ces ſciences, qui m'avaient coûté tant de peines à acquérir, & à cette préſence d'eſprit inaltérable qui ne m'a jamais abandonné dans le danger! Graces à tous ces avantages, j'ai briſé, à la fin, mes fers, quoique Frédéric ait long-temps répondu

à ceux qui lui parlaient en ma faveur : « C'eſt » un homme dangereux ; tant que j'exiſterai, il » ne doit point s'attendre à voir jamais le jour ». Je l'ai revu cependant. J'ai vécu encore vingt-deux ans ſous le règne glorieux de ce prince, dont je n'ai cherché à me venger qu'à force de vertus, & par l'oubli de ſes injures. Il ne me maltraita, j'oſe le croire, que parce qu'il eut l'orgueil de ne vouloir point revenir ſur ſes pas, & qu'un retour favorable vers moi aurait pu convaincre qu'il s'était trompé. Auſſi, dans tous les écrits que j'ai publiés, n'ai-je cherché qu'à l'appaiſer, à le convaincre & à le juſtifier, toutefois ſans me compromettre, & ſeulement autant que le ſouffrait mon honneur.

Il eſt mort, intimément perſuadé de mon intégrité, mais ſans m'avoir jamais récompenſé, peut-être parce qu'il ne croyait pas pouvoir le faire d'une manière qui fût proportionnée aux torts dont j'avais à me plaindre. Quoi qu'il en ſoit, que ſes cendres repoſent en paix ! Sans lui je n'aurais pas acquis cette connaiſſance approfondie du cœur humain, ni cette réputation honorable & généralement établie, qui m'accompagne par-tout. L'infortune forme l'homme, &

la vertu qui a été éprouvée, a bien plus d'énergie que celle qui n'a été exercée que dans le cours des évènemens ordinaires de la vie.

J'avouerai de plus que je dois aux ſciences de m'être élevé au-deſſus des préjugés, & que ſi je fuſſe parvenu à un âge avancé, ſans avoir paſſé par l'école du malheur, mon nom peut-être eût été moins connu de la poſtérité, & peu de mes ouvrages feraient arrivés juſqu'à elle. C'eſt ſans aucun regret que je vois quelques-uns de mes anciens camarades aujourd'hui Feld-maréchaux & titrés d'excellences. J'ai appris à me paſſer de ces vains titres, & mon génie & ma plume ſuffiſent, je l'eſpère, pour me faire connaître. Au reſte, ſi, pour parvenir à quelques dignités, il n'était beſoin que d'expérience & de pénétration, je pourrais peut-être avoir quelque droit à y prétendre. Lorſque dans un cercle je viens à paraître, chacun s'étonne & ſe demande : « Pourquoi donc Trenck n'eſt-il ni général ni » miniſtre d'état ? » O toi qui m'as appris à me contenter du peu dont je ſçais jouir aujourd'hui ſans faſte & ſans bruit, vertu, qu'on nomme modération, c'eſt à toi que je dois cette égalité d'ame, qui m'a fait trouver le prix & le bon-

heur dans le port où ma barque eſt enfin arrivée après tant d'orages. Si mes écrits peuvent verſer quelque conſolation dans l'eſprit du malheureux ; s'ils ſont lus avec plaiſir des cœurs droits & honnêtes ; ſi le jeune homme peut y puiſer des leçons, pour mettre un frein à ſes paſſions ; ſi le citoyen enfin, qui cherche à s'inſtruire, peut en recueillir quelque fruit, mon but eſt rempli, & mes vœux ſont ſatisfaits.

Il eſt temps de rentrer dans mon cachot, où, depuis ma dernière converſation avec le Landgrave, j'attendais, avec un calme incroyable, le changement de mon ſort, m'occupant toujours à écrire & à graver, avec cette tranquillité d'ame, que peu de princes conſervent, même au milieu de leurs palais. Chaque jour ajoutait à mes eſpérances, & comme on me laiſſait la liberté de lire la gazette, j'enviſageais une paix prochaine, comme l'époque heureuſe où le vœu le plus cher à mon cœur allait être comblé. C'eſt ainſi que j'ai paſſé près de dix-huit mois, ſans faire aucune tentative pour chercher à me ſauver.

J'eus enfin le chagrin d'apprendre que le Land-

grave régnant était mort à Caſſel, & Magdebourg perdit trop tôt ſon généreux gouverneur. Par bonheur pour moi le commandant de Reichmann n'était pas moins que ce prince, ami de l'humanité, & il continua de me traiter avec douceur.

Heureuſement encore je ne manquais pas de livres : ainſi je pouvais employer tous mes momens, &, ſans que je m'en apperçuſſe, le tems s'écoulait. Il eſt au reſte certain & prouvé que l'on ſe fait à tout, car je commençais à m'accoutumer à mes fers & à ma priſon : la liberté que je voyais en perſpective embelliſſait pour moi l'avenir, & mon imagination exaltée ſe plaiſait à me la retracer à tout moment.

Ce fut dans ces diſpoſitions que j'écrivis :

Le Héros Macédonien, poëme.

Le Songe & la Réalité.

On peut les voir au nombre des ouvrages que j'ai publiés : ce fut alors auſſi que je compoſai les fables contenues dans le premier vo-

lume de mes œuvres, & qui ſont preſque toutes alluſion à ma ſituation & à ma ſingulière deſtinée. Les plus intéreſſantes, ſont :

LeChien malheureux.

Le Serin.

Le Payſan & le Roſſignol.

Le Serin malheureux.

La Mouche vindicative.

L'Ane & le Cerf.

On en pourra diſtinguer quelques autres encore. J'y renvoie le lecteur, parce qu'elles peuvent, en quelque ſorte, ſervir à l'hiſtoire de ma vie.

La plupart des pièces que j'écrivais en ce temps-là, & peut-être les meilleures, ſe ſont perdues. L'homme qui écrit paiſiblement, en liberté, dans ſon cabinet, a bien moins de génie & d'enthouſiaſme que celui qui travaille dans

l'horreur d'un cachot ; les expreſſions que ce dernier emploie doivent, à coup sûr, avoir une toute autre énergie. Peut-être retrouverai-je un jour à Berlin quelques-unes de ces mêmes pièces ; ſi cela eſt, je pourrai les ſoumettre au jugement du public éclairé. Je n'en ai pu conſerver que ce que ma mémoire m'en a rappellé après que j'ai eu recouvré ma liberté. Lorſque j'eus la première fois l'honneur d'aller faire ma cour au Landgrave de Heſſe-Caſſel, il me remit un volume que j'avais écrit avec mon ſang ; mais je dois en avoir écrit au moins huit de la même manière, & il eſt probable que je ne les retrouverai jamais.

Ce fut vers cette époque que la grande révolution de Ruſſie arriva, après la mort d'Eliſabeth. Le Czar, Pierre, changea tout le ſyſtême politique. Après lui Catherine monta ſur le trône, & dicta les conditions de la paix.

Lorſque j'appris cette grande nouvelle, je crus qu'il étoit de la prudence de me tenir prêt à tout événement ; au moyen de l'honnête capitaine K. . . . . j'entretenais une correſpondance ouverte à Vienne. On me promettait d'agir pour moi ;

moi ; & l'on me faisait entendre en même-temps que ceux qui avaient la jouissance de mes biens, ainsi que mes administrateurs, travaillaient en sens contraires. J'essayai de nouveau d'engager un officier à s'enfuir avec moi ; mais, dans toute ma vie, je n'ai trouvé qu'un Schell. Ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à l'officier ; mais, au moment de l'exécution, son courage l'abandonna. Il fallut donc en revenir à mon ancien trou. Je m'étais déjà procuré un peu d'espace, & je me debarrassais, à l'aide de mes amis, d'autant de sable qu'il m'était possible. Insensiblement mon argent diminuait ; mais aussi je me trouvais muni de tous les instrumens dont j'avais besoin, de poudre fraîche & d'une bonne épée. J'avais caché le tout avec soin sous le plancher, que l'on ne visitait plus depuis que je me montrais si tranquille. Voici quel était mon projet.

Je voulais attendre l'événement de la paix ; & au cas qu'elle n'amenât pas ma délivrance, mon allée souterraine devait être poussée jusqu'à la galerie du rempart, afin qu'il ne me restât plus qu'à pratiquer l'ouverture nécessaire pour pouvoir m'évader. Afin d'obvier à tout,

un vieux lieutenant de milice avait acheté de mes deniers, dans le fauxbourg, une petite maison, où, au pis aller, je pouvais toujours me réfugier.

Un ami, à qui l'on avait donné le mot, devait me tenir prêts deux bons chevaux à Gummern, en Saxe, à une lieue de Magdebourg; &; pour plus grande sûreté, il devait m'y attendre une année entière. Nous étions convenus, qu'immédiatement après la conclusion de la paix, tous les premiers & tous les quinzièmes jours de chaque mois, cet ami se trouverait à cheval sur les glacis de Klosterbergen, & qu'à certain signal il me joindrait en diligence.

Je n'avais donc plus qu'à me faire jour par une de mes galeries souterraines. Pour y parvenir, je disposai toutes les choses comme j'avais déjà fait précédemment, & me remis à creuser presque avec autant d'ardeur que lors de mes premières tentatives. Mes bons amis me firent passer une provision de toile, qui me servit, comme par le passé.

Pendant tout ce travail, qui avait entièrement

épuifé mes forces, la paix vint enfin à fe conclure. Alors je me vis tout-à-coup privé de mes amis, qui furent remplacés par de vieux régimens de campagne. Mais avant d'aller plus loin, je ne puis taire un accident qui m'arriva, & auquel je ne puis penfer fans en frémir encore. Toutes les fois même que je me fuis avife de le raconter, il m'a fait faire, la nuit, les fonges les plus fâcheux.

Tandis que je travaillais deffous les fondemens du rempart, mon pied heurta une groffe pierre, qui fe détacha derrière moi, & m'enferma dans mon trou. Quel fut mon effroi, quand je me vis ainfi enterré tout vivant! Après avoir réfléchi aux moyens de me retourner, & fondé ce qui était derrière moi, je me déterminai à tenter d'élargir le tombeau où je me voyais englouti, & à pouffer le fable devant moi. J'avais encore, par bonheur, quelques pieds de vuide, je remplis cet efpace du fable que je tirais des côtés; mais le devant était déjà rempli, & je ne pouvais encore me débarraffer. Ce fut alors que l'air commença à me manquer, jufqu'à m'ôter la refpiration. Je me fouhai-

tai mille fois la mort, & j'eſſayai de m'étouffer, en me ſerrant la gorge.

Il me fut abſolument impoſſible de pourſuivre mon opération : une ſoif exceſſive me privait de toutes mes facultés ; pour me rafraîchir & pour prendre un peu d'air, j'étais contraint de mordre dans le ſable. Non, je ne crois pas qu'on puiſſe ſe faire une idée de l'extrême détreſſe que j'éprouvai alors. D'après mon calcul, je ſuis perſuadé que je paſſai huit heures, au moins, dans cette triſte ſituation. Quelle mort plus cruelle ! Quelle plus horrible & plus déſeſpérante nuit ! Je tombai ſans connaiſſance. Lorſque je fus revenu à moi, je recommençai à travailler. L'eſpace que j'avais devant moi ſe trouvait déjà ſi rempli de ſable, que j'en avais juſqu'au nez.

Enfin m'étant ramaſſé comme dans un peloton, je parvins à élargir mon trou juſqu'à pouvoir m'y retourner, & j'arrivai à cette malheureuſe pierre, qui me cauſait tant de peine. Je me procurai un peu d'air, parce que du côté de mon cachot la mine était ouverte. Afin de pouvoir

paſſer, je remuai le ſable de deſſous cette pierre; je le jettai derrière moi. Par ce moyen, je trouvai aſſez de place pour me gliſſer au-deſſus, & je rentrai heureuſement dans ma priſon.

Je puis dire avec vérité que, pour cette fois, je regardai comme un vrai bonheur d'être revenu dans mon cachot, dans cette retraite de l'eſclavage, où je me donnais tant de mal pour tâcher de m'en affranchir. A combien de réflexions un ſi biſarre événement pourrait donner matière! Aurais-je jamais pu croire qu'il viendrait un moment où je me trouverais, avec raiſon, encore plus malheureux que dans ma priſon? Cependant, à l'inſtant où je ſortis de cette terre, que je regardais déjà comme un tombeau, j'éprouvai une ſorte de plaiſir. Je laiſſe au lecteur pénétrant à juger dans laquelle de ces deux poſitions je pouvais m'eſtimer le moins infortuné, & je m'éloigne de cette ſcène d'horreur.

Il faiſait déjà grand jour; mais j'étais tellement épuiſé de fatigues, que je fus obligé de me coucher, & que je me crus hors d'état de pouvoir refermer mon trou. Cependant, je n'eus pas plutôt pris une demi-heure de ſommeil, que je

sentis revenir mes forces & mon courage. Je me mis vigoureusement à l'ouvrage, & j'en vins heureusement à bout. A peine eus-je fini, que j'entendis le bruit des portes & des serrures; c'était l'heure de la visite.

On me trouva pâle comme un déterré. Je me plaignis de maux de tête, &, pendant quelques jours, je souffris tant & de la lassitude & d'une toux qui m'oppressait, que je ne doutai point que je n'eusse les poulmons attaqués. Je recouvrai pourtant la santé avec mes forces; mais, certainement, je mettrai toujours cette terrible nuit au nombre des plus cruelles que j'aie jamais passées. J'ai rêvé souvent, & pendant long-temps, que j'étais enterré tout vif; actuellement encore, quoique depuis vingt-cinq ans je jouisse de ma liberté, des songes effrayans viennent bouleverser quelquefois mon ame, en me retraçant le souvenir de cette épouvantable nuit.

Depuis cette aventure, je ne suis jamais retourné à mon travail, ni entré dans mon souterrain, sans avoir eu la précaution auparavant de m'attacher un couteau à la ceinture, afin de pouvoir me tirer d'embarras, s'il m'arrivait une

feconde fois un femblable accident. D'ailleurs, j'avais remarqué que, près de l'endroit où la pierre s'était détachée, il y en avait encore plufieurs autres qui vacillaient, entre lefquelles j'étais cependant obligé de me gliffer. Cette confidération ne m'arrêtait pourtant point, &, depuis, j'y fuis rentré plufieurs milliers de fois, car le defir de retrouver ma liberté me faifait trouver tout facile.

Lorfque je vis qu'au moyen de mon canal fouterrain, j'étais parvenu jufqu'à l'endroit où l'ouverture devait fe faire, quand je fus inftruit que la paix était bien certainement conclue, j'écrivis à mes amis de Vienne les lettres les plus preffantes; & j'adreffai, entre autres, à l'impératrice, un mémoire conçu dans les termes que je crus les plus propres à la toucher. Je pris congé des gardes qui m'avaient furveillé jufqu'à ce moment : ils me fournirent, avant de nous féparer, tout ce dont je pouvais encore avoir befoin. Je leur fis les adieux les plus tendres. En effet, on les fit bientôt relever par les régimens de campagne qui compofent d'ordinaire la garnifon de Magdebourg, & qui rentrèrent dans cette ville après la conclufion de la paix. Ce-

H 4

pendant, ce changement n'eut lieu qu'au bout de quelques semaines, & je sus que le général Riedt avait été nommé ambassadeur de la cour de Vienne à Berlin.

Instruit par une longue expérience à connaître les hommes, je n'ignorais pas que ce général Riedt avait toujours besoin d'argent. En conséquence, je lui écrivis une lettre bien pathétique, par laquelle je le suppliais de ne me pas abandonner, & de faire plus pour moi que peut-être il ne lui avait été prescrit par la cour de Vienne. Je joignis à ma lettre une traite de six mille florins, dont il pouvait se faire payer à Vienne, sans compter quatre mille florins qu'il reçut encore d'un de mes parens, que je m'interdis de nommer ici.

C'est à ces dix mille florins que je dois, à proprement parler, ma liberté : car je puis prouver, par les comptes que j'ai actuellement sous les yeux, que mes administrateurs, dès le mois d'avril 1763, avaient déjà fait compter à Vienne six mille florins, par ordre de la cour, entre les mains du prince de Kaunitz, pour le général Riedt.

Pour les autres quatre mille florins, aussi-tôt

après ma délivrance je les ai rendus avec gratitude à l'ami qui me les avait avancés.

Avant la retraite de la garnison, j'appris encore qu'il n'avait rien été stipulé en ma faveur dans le traité de Hubertsbourg. Lorsque tous les articles eurent été ratifiés, le plénipotentiaire de la cour de Vienne parla simplement de moi, d'une manière très-indifférente, au ministre de Berlin, actuellement comte de Hertzberg : mais cela ne fit jamais l'objet d'une négociation sérieuse. Je reçus de Berlin l'assurance positive qu'on allait réellement s'employer pour moi auprès du roi. Je faisais bien plus de fonds sur cette promesse, que sur toute la protection que j'aurais eu le droit d'attendre de la cour de Vienne, qui, pendant dix années consécutives, m'avait abandonné à mon malheureux sort. Je patientai donc encore trois mois, pour voir la tournure qu'allaient prendre mes affaires, avant de chercher à m'échapper de mon cachot.

Le changement de garnison s'effectua, & je me trouvai encore environné de nouveaux êtres. Les officiers de la garde étaient tous gentilshommes, par conséquent plus difficiles à gagner

que de ſimples officiers de milice ; & les majors exécutaient leurs ordres ſtrictement & à la lettre. Je n'avais plus beſoin d'eux, il eſt vrai, pour l'exécution de mes projets ; mais je n'en regrettais pas moins les amis que je venais de perdre, & auxquels je m'étais déjà accoutumé. Il fallut reprendre mon ancien régime, & m'en tenir à mon pain de munition.

L'ennui commençait à s'emparer de moi ; car, quoique dans la viſite exacte qu'on fit dans mon cachot, au renouvellement de la garniſon, on n'eut rien encore découvert ; cependant, j'avais toujours lieu de craindre que des recherches plus ſévères ne vinſſent renverſer tous mes projets. Un accident que je vais rapporter faillit de me replonger dans de nouveaux chagrins.

Depuis deux ans j'avais ſu tellement apprivoiſer une ſouris, qu'elle jouait tout le jour avec moi, & qu'elle venait manger juſques dans ma bouche. Je ne ſaurais tracer ici toutes les réflexions que fit naître en moi l'étonnante intelligence de ce petit animal. Les théologiens vont ſans doute s'élever contre moi, me taxer d'être hérétique ; les philoſophes, qui n'attribuent qu'à l'homme

une ame, & qui n'accordent aux animaux qu'un instinct purement méchanique, vont m'appeller un conteur de fables, ou m'expulser du monde philosophique : mais, si Dieu me donne encore quelques années, je me propose de publier sur ce sujet une dissertation, dans laquelle ma souris & une araignée joueront un grand rôle.

Cette fidelle compagne manqua cependant de causer mon malheur ; une nuit elle fit tant de sauts & de cabrioles dans ma chambre sur une assiette de bois, & elle avait tellement rongé à ma porte que les sentinelles l'entendirent, & furent avertir l'officier de garde. Celui-ci, après s'être assuré du fait par lui-même, alla rapporter qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans ma prison. A peine faisait-il jour, que les portes s'en ouvrirent avec fracas, & que je vis entrer le major de place avec des serruriers & des maçons. On visita exactement le plancher, les murs, mes chaînes & jusques à mon corps. Rien ne se trouvant dérangé, on me demanda la cause du bruit qu'on avait entendu la nuit précédente. J'avais bien aussi entendu la souris, & j'avouai franchement que c'était elle. On donna sur-le-champ des ordres pour la mettre

à la raiſon ; je ſifflai, & auſſi-tôt elle vint ſur mon épaule. Alors je demandai grace pour elle ; mais l'officier de garde s'en empara, avec la promeſſe ſolemnelle de la donner à une dame qui en aurait le plus grand ſoin.

Il l'emporta, à cet effet, dans la chambre où il montait la garde & la cacha : mais la ſouris, qui n'était apprivoiſée que pour moi, ſe ſauva, & fut ſe cacher dans mon antichambre. Le jour ſuivant, les ſentinelles rapporterent que, pendant toute la nuit, elle avait rongé mes portes, de manière que les marques en étaient viſibles.

Lorſque l'on vint, à midi, faire la viſite ordinaire, je ne fus pas peu ſurpris de ſentir ma ſouris qui me grimpait le long des jambes. Elle vint ſe replacer ſur mon épaule, & tâchait de m'exprimer ſa joie par mille petits bonds, ſans être effarouchée en rien par la vue des hommes qui étaient autour de moi. Le jour précédent, on l'avait portée dans un mouchoir à la chambre du corps de garde, qui était à environ cent pieds de mon cachot. Comment avait-elle pu en retrouver le chemin ? Qui lui indiqua l'heure où l'on devait ouvrir mes

portes ? . . . . Ce que j'écris ici eſt pourtant de la plus exacte vérité.

Tout le monde fut étonné, & chacun voulait s'approprier cet intéreſſant animal. Pour terminer toute conteſtation, le major s'en empara, l'emporta & la donna à ſa femme, qui lui fit faire une jolie cage : mais la ſouris refuſa conſtamment de manger, & quelques jours après on la trouva morte.

Je regrettai aſſez long-temps la perte de ma fidelle petite compagne : j'avouerai cependant auſſi que, dans tous les cas, ce ſacrifice pour ma ſûreté était indiſpenſable ; car je m'apperçus qu'aux endroits du plancher, dont j'avais bouché les jointures avec du pain & de la pouſſière, elle avait fait un tel dégât de mon maſtique que tôt ou tard mes gardiens auraient infailliblement découvert les coupures. Convaincus, que je n'avais pas cherché à me ſauver, & que même je n'oſerais faire aucune tentative, ils s'en retournèrent tranquillement. Cela me donna l'idée de preſſer l'exécution de mes projets.

On doit ſe rappeller que tout était arrangé,

& que tous les premiers & les quinzièmes jours du mois, comme je l'ai dit plus haut, il y avait des chevaux qui m'attendaient à une petite distance de la forteresse. Je laissai pourtant passer le premier août, parce que je ne voulus point faire le malheur du brave major de Pfuhl, qui m'avait traité avec plus d'humanité que les autres, & qui se trouvait alors chargé de l'inspection du fort de l'Etoile. Je fixai le jour de mon évasion irrévocablement au 15 du même mois.

Ce jour-là même, il arriva un incendie dans la ville, & l'on battit l'alarme. Le major de garde, qui ne manquait jamais de venir lui-même ouvrir les portes de ma prison, fut rappellé tout-à-coup pour porter des secours ; & pour faire la visite à sa place, il remit les clefs au lieutenant.

Celui-ci entre, & me regardant avec attendrissement : « Quoi, mon cher Trenck, me » dit-il, n'avez-vous donc pu depuis sept ans » trouver parmi les officiers de milice un homme » qui ait voulu vous rendre le même service » que Schell vous rendit à Glatz » ? — On trouve difficilement, lui répartis-je, des amis tels que

celui-là. Ceux à qui je me fuis adreffé depuis pour une entreprife femblable ne manquaient pas de bonne volonté ; ils favaient tous qu'en m'obligeant leur fortune était faite, mais ils ont manqué de courage au moment de l'exécution. Je n'en ai obtenu que de faibles fecours, quoique je n'aie pas épargné l'argent. — « Eh ! » d'où tirez-vous cet argent » ? De Vienne, mon cher, au moyen d'une correfpondance fecrète dont ils étaient les agens. — « Si mes » fervices vous étaient agréables, je vous les » offrirais de bon cœur, & même avec un défin- » téreffement abfolu ». A ces mots, je tirai d'un trou que j'avais pratiqué dans la folive, qui formait le feuil de ma porte, cinquante ducats, & je les lui donnai. Il refufa d'abord, & finit par les accepter d'un air timide. Enfuite il fortit, en me promettant de revenir fur-le-champ, & après avoir, feulement pour la forme, mis les cadenats aux portes.

A fon retour, il m'avoua franchement, qu'indépendamment du fervice qu'il était difpofé à me rendre, il fe voyait également forcé de déferter à caufe de fes dettes, & qu'il y avait déja long-temps qu'il en avait formé la réfolu-

tion ; que, d'après cela, s'il pouvait feconder mon évafion, il était prêt à s'échapper avec moi, pourvu que je lui fiffe feulement entrevoir la poffibilité de la réuffite. Nous reftâmes enfemble environ deux heures, au bout defquelles notre plan fe trouva concerté. Il confiftait à faire faire quatre fauffes clefs de mes quatre portes. Quand je lui eus appris que j'avais des chevaux tout prêts qui m'attendaient à Gummern, le projet lui parut infaillible. Pour refferrer encore les nœuds de notre intimité, j'ajoutai cinquante ducats à ceux que je lui avais donnés, & il eft très-probable qu'il ne s'était jamais vu fi riche.

C'était alors qu'au fond de mon cachot je pouvais m'eftimer le plus heureux des hommes. Je me voyais le maître de trois moyens, dont un feul devait infailliblement me procurer ma liberté : d'abord l'interceffion de l'ambaffadeur de la cour de Vienne, enfuite mon canal fouterrain auquel j'avais mis la dernière main, enfin mon lieutenant de la garde.

Tranfporté de joie & du plaifir que me préfentait déja la perfpective du riant avenir que je

je me promettais, la tête me tourna. L'inſtant même où j'aurais dû redoubler de vigilance, d'activité & de prudence, fut celui où je cédai ſi étourdiment aux inſinuations de mon miſérable amour-propre, que je pris la plus folle & la plus téméraire des réſolutions. Lorſque cet événement vient quelquefois ſe repréſenter à ma penſée, je ne l'enviſage que comme un ſonge extravagant. Mais tel fut l'effet de mon inévitable deſtinée ; ou peut-être mes longs tourmens avaient-ils altéré ma raiſon.

Il me prit envie d'eſſayer de mettre à l'épreuve la générosité du grand Frédéric ; me réſervant toujours la reſſource du lieutenant, dans le cas où ma tentative auprès du monarque n'aurait aucun ſuccès.

Ma tête était devenue ſi folle de ce beau projet, qui m'a cauſé depuis des regrets bien amers, que j'attendis avec impatience l'heure où le major ferait ſa viſite. « M. le major, » lui dis-je lorſqu'il entra, je ſais que le gouver- » neur de cette ville, le généreux duc Ferdinand » de Brunſwick eſt actuellement à Magdebourg » (je l'avais appris de mon ami). Faites-moi

» le plaisir d'aller le trouver, & de lui dire que
» je le prie de vouloir bien visiter mon cachot,
» comme aussi de faire doubler mes sentinelles,
» ensuite de me prescrire l'heure où il voudra
» que je me fasse voir en plein jour & en pleine
» liberté sur le glacis de Klosterberg. Si je par-
» viens à effectuer ce que je promets, j'espère
» qu'il voudra bien m'honorer de sa protection,
» & instruire le roi de ma bonne foi, afin que
» ce prince puisse être convaincu de la droiture
» de mes sentimens & de la loyauté de mes
» procédés ».

Le major, tout stupéfait, regarda le lieutenant, & crut réellement que j'extravaguais, tant ce que je lui disais lui paraissait absurde & impraticable. Mais comme il vit que j'insistais sérieusement, il sortit & revint bientôt après, accompagné du commandant M. Reichmann, du major de place Rieding, & de l'autre major chargé de l'inspection.

Le duc Ferdinand me fit répondre que, si je pouvais exécuter ce dont je me flattais, il me promettait sa bienveillance, la grace du roi, & que mes fers me seraient ôtés à l'instant.

Je demandai alors, encore très-férieufement, que l'on me fixât une heure. J'excitai une nouvelle rifée ; mais enfin on me dit qu'il fuffiroit que j'expliquaffe la manière dont je voulais m'y prendre, fans mettre effectivement la chofe à exécution ; que, fi je refufais, on allait fur-le-champ lever le plancher de mon cachot, & qu'on y laifferait jour & nuit des gardes pour me furveiller ; que l'intention du gouverneur était fimplement de s'affurer de la poffibilité de mon projet, mais non pas de fouffrir que je l'effectuaffe.

Je capitulai long-temps, &, après les promeffes les plus pofitives, je jettai à-la-fois tous mes fers à leurs pieds, j'ouvris mon trou, je donnai mes armes, ainfi que mes inftrumens, avec deux clefs pour ouvrir les portes des galeries fouterraines. Je propofai de defcendre dans la galerie de trente-fept pieds qui communiquait aux fouterrains, & de faire, avec des épées, l'ouverture néceffaire pour y pénétrer : ce qui, affurai-je, n'exigeait au plus que quelques minutes. Enfuite je dis, à un pouce près, combien j'avais de pas à faire pour arriver à tel & tel endroit du

Fort. Je leur remis enfin toutes mes clefs, en déclarant que, ſur le glacis de Kloſterberg, j'avais des chevaux qui m'attendaient au premier ſignal, mais dont il n'était pas à propos d'indiquer l'écurie.

On ne peut ſe peindre la ſurpriſe de ces meſſieurs. Ils allaient, examinaient, puis ils rentraient & me faiſaient des queſtions, des objections, auxquelles je répondais, comme ſi j'euſſe été l'ingénieur qui eût bâti le fort de l'Etoile. Ils reſortirent après notre converſation, qui fut longue & ſérieuſe, me ſouhaitèrent toute ſorte de bonheur, & reſtèrent environ une heure dehors. Alors, ils revinrent me dire que le duc était confondu des inſtructions qu'il avait reçues : ils me ſouhaitèrent encore du bonheur, & me conduiſirent ſans chaînes hors de ma priſon, dans la chambre de l'officier de garde.

Sur le ſoir, le major vint nous trouver, nous donna un très-grand ſouper, & me promit que tout irait bien pour moi. Le duc, diſait-il, avait déjà écrit à Berlin; mais toutes ces belles promeſſes ne furent qu'illuſoires. Dès le lendemain la garde fut renforcée. On plaça deux grenadiers

dans la chambre où j'étais. On fit, en un mot, les mêmes diſpoſitions que s'il eût été queſtion de ſe précautionner contre une de ces entrepriſes violentes que j'avais formées au château de Glatz, & les ponts-levis reſtèrent fermés tout le jour.

Il ne me fut pas difficile d'appercevoir qu'un grand nombre d'ouvriers était employé à rétablir mon cachot, & que quatre charrettes y portaient de la pierre de taille. Tous les officiers cependant me témoignaient de l'affection : nous mangions enſemble, & nous faiſions une chère excellente ; mais un bas-officier & les deux ſentinelles venaient conſtamment à côté de nous dans la chambre ; de ſorte que notre converſation était toujours réſervée, & même vague. Cela dura l'eſpace de quatre à cinq jours ; enfin, le lieutenant, en qui j'avais mis toute ma confiance, monta la garde. Quoique nous fuſſions toujours entourés de témoins, il ſut trouver l'inſtant de me dire qu'il était fort étonné de mon indiſcrétion, que le duc ne ſavait abſolument rien, & que, dans toute la garniſon, le bruit courait qu'on avait encore découvert une iſſue, par laquelle il était ſûr que je ſerais parvenu à prendre la fuite.

Ces mots furent pour moi un trait de lumière, qui me dessilla les yeux ; mais, hélas! il vint trop tard pour mon malheur. J'avouai à mon ami que je n'avais commis cette imprudence, que parce que je me reposais absolument sur la parole qu'il m'avait donnée. Il me renouvella ses promesses & ses protestations ; je repris quelque confiance, mais je renfermai dans mon cœur ulcéré la vengeance que je méditais déjà contre l'indigne & lâche conduite du commandant.

La nouvelle construction de ma prison fut achevée en huit jours, & j'y fus reconduit par le major de place, avec le major du jour. On ne me mit qu'une seule chaîne au pied, mais qui pesait, elle seule, autant que toutes les autres ensemble. Tout le cachot était pavé de grosses pierres de taille ; alors il devint véritablement impénétrable. On trouva & l'on m'enleva environ trente louis, que je portais sur mon corps ; il n'y eut que l'argent que j'avais serré dans l'échaffaudage de la porte & dans le canal du poële, qui fut sauvé pour moi.

Tandis qu'on m'enchaînait, je dis au commandant, d'un ton amer : « Est-ce donc-là l'effet

» de la parole du duc ? Eh! qu'ai-je fait pour » mériter d'être ainſi maltraité ? Je ſais déjà » qu'on a fait un faux rapport ; mais la vérité » ne s'en montrera pas moins dans tout ſon » jour, & les lâches qui m'oppriment n'en trou- » veront pas moins le déshonneur qui les attend. » Quoi qu'il en ſoit, vous n'aurez plus long- » temps Trenck en votre puiſſance, & quand » vous lui feriez bâtir une priſon d'acier, vous » ne ſauriez l'y retenir ».

On ſe mit à rire de cette jactance. Mais Reichmann, qui me plaignait peut-être, me parla affectueuſement. Il m'exhorta à reprendre quelque eſpérance, & me dit qu'il ſerait poſſible que j'obtinſſe bientôt ma liberté d'une manière plus honorable. Les ſecours que j'attendais de mon nouvel ami, & ſur leſquels je comptais poſitivement, entretenaient ma fierté; & le ton avec lequel je parlais, annonçait moins un homme anéanti & découragé, qu'une ame audacieuſe & menaçante.

Lorſque j'eus, dans la ſuite, obtenu ma liberté, j'appris du landgrave de Heſſe-Caſſel, lui-même, qu'effectivement le major qu'on m'avait donné

pour surveillant, n'avait pas dit au duc un mot de ce qui s'était passé : mais que, pour éviter qu'on ne lui reprochât la négligence de ses visites, il avait rapporté qu'on m'avait surpris travaillant, & qu'une recherche exacte dans les souterrains avait démontré que, sans la vigilance de mes gardiens, je me serais infailliblement évadé. Mais le duc de Brunswick, prince aussi aimable que généreux, avait été, peu de temps après, instruit de tous les détails de cette aventure ; il en avait parlé au roi, qui, depuis ce temps, chercha sérieusement les occasions de me rendre la liberté.

Hélas! c'est avec ces dispositions malveuillantes, que l'on considère aujourd'hui les plus nobles actions. Il est bien rare qu'on les fasse connaître, dans toute leur intégrité, à celui qui doit prononcer sur leur mérite ; &, dans les rapports prétendus fidèles que l'on fit de mes projets de fuite, je devins la véritable victime d'une vanité absolument déplacée. Les officiers, à la garde desquels j'étais commis, eurent honte d'avoir été si aveugles dans leurs recherches ; &, pour se dérober à un léger reproche, qui, dans le fond, n'eût attiré sur eux aucun mal réel, le pauvre Trenck fut replacé sous le couteau mortel. J'ai toujours éprouvé

ces retours funeftes dans d'autres entreprifes, d'un genre plus élevé ; ceux même que je croyais mes amis, y ont abufé de ma franchife, & fe font fait attribuer, à mon préjudice, la récompenfe qui n'était due qu'à mes travaux.

Me voilà donc de nouveau replongé dans l'horreur de ma prifon. Accablé fous le poids de tant de difgraces, mon cœur fe révoltait moins encore contre l'infenfible monarque, que contre le barbare gouverneur. Tous deux cependant étaient abufés & innocens de la caufe qui me recondamnait à gémir.

Avec une impatience inexprimable, je foupirais le jour & la nuit après le moment où celui que je regardais comme mon fauveur, devait être de garde. Quel fut mon effroi, lorfque je vis entrer un autre lieutenant à fa place! Vainement je me flattais que quelque accident imprévu l'avait écarté pour cette fois. Trois longues femaines s'écoulèrent fans qu'il revînt. Je n'ofais hafarder fur lui aucune queftion. A la fin, j'appris qu'il avait quitté le corps des grenadiers, qu'ainfi il ne devait plus être de garde au fort de l'Etoile. Etait-ce un repentir de fes bonnes difpofitions en

ma faveur, ou manque de courage pour les exécuter ? Les cent ducats que je lui avais donnés lui avaient-ils inſpiré d'autres idées, en avançant ſa fortune ? Voilà ce que j'ignorais, & ce que je veux toujours ignorer. Un autre que moi, qu'il eût laiſſé ainſi dans l'abîme, après tant de promeſſes & de ſermens ſolemnels, après avoir accepté mon argent, aurait peut-être cherché quelque vengeance : mais ſi jamais, dans un état que je lui ſouhaite auſſi heureux qu'honorable, il jette les yeux ſur ce livre ; ſi, en effet, il peut ſe faire le reproche de m'avoir trompé, qu'il y liſe auſſi que mon cœur lui pardonne, & qu'il m'eſtime d'autant plus que le pardon d'une offenſe eſt franc comme mon ame, & n'y laiſſe aucun reſſentiment.

Quoique je veuille me défendre de tout ſoupçon, je conjecture cependant que, lorſqu'il ſe vit en état d'acquitter ſes dettes, il ſe repentit de s'être engagé dans une pareille entrepriſe, & que ce fut par cette raiſon qu'il changea de poſte, & céda la garde du fort. Peut-être encore aura-t-il confié ſon ſecret à un camarade, qui aura ſi bien inſtruit l'Etat-major de notre intelligence, qu'on ne lui aura plus permis de venir

monter la garde auprès de moi. Dans tous les cas, il n'eût pu m'arriver un plus funeste revers, puisqu'il renversa & détruisit toutes mes espérances.

Ce fut alors que je commençai à faire de sérieuses réflexions sur ma fatale destinée, sur mon imprudence, & que je regrettai amèrement d'avoir si ridiculement écouté mon orgueil. Je crus alors que rien ne pouvait surmonter l'ascendant de ma destinée. Avant six mois, tout me promettait que je rencontrerais le moment favorable pour m'évader de ma prison, sans obstacle, sans aucun danger. Toutes les difficultés étaient levées : ma propre faute, mon aveugle confiance dans la générosité des hommes & dans le secours d'un ami, avaient tout anéanti. Ces pensées me plongeaient dans un état de désespoir, dont il ne m'était vraiment plus possible de me délivrer.

Depuis neuf ans, au mépris de toutes les mesures qu'on avait prises pour m'empêcher de franchir ma prison, mon génie, fertile en inventions, me fournissait toujours quelqu'expédient; mais actuellement, je m'étais à moi-même enlevé toutes mes ressources, & je n'envisageais

plus aucune perſpective dans l'avenir. Mes réflexions élevaient contre moi un reproche qui venait déchirer mon ame, d'autant plus profondément affaiſſée, que je me conſidérais comme l'unique auteur des maux que je devais encore attendre.

L'officier major s'apperçut bientôt que je commençais à perdre ma fermeté ordinaire, & cette ſérénité d'ame, que rien, juſques-là, n'avait pu altérer. Je devenais penſif, de mauvaiſe humeur & mélancolique. Mes idées ne m'offraient plus aucun objet de diſtraction, & je ne compoſais que des complaintes ou des ſtances, inſpirées par un ſentiment de découragement, plutôt que de déſeſpoir.

Je ne pouvais guères recevoir d'autre conſolation que celle-ci : « Prends patience, mon cher » Trenck, au moins es-tu sûr qu'il ne ſaurait » rien t'arriver de pis ». Pour me donner quelque autre eſpérance, il fallait s'oublier juſqu'à me dire que le roi ne pouvait pas toujours vivre! Triſte reſſource, pour un homme dans ma poſition! Etais-je malade, on me ſouhaitait le bonheur de voir bientôt la fin de tous mes maux? Retrou-

vais-je la fanté, on me plaignait de ce que je n'étais pas mort, & de ce qu'il me fallait recommencer à fouffrir. Je ne crains point ici d'en faire la demande. Eft-il un homme fur la terre qui, jamais, ait été le jouet d'une deftinée auffi bifarre que la mienne ? Quelle force fupérieure m'a donc foutenu pendant dix années entières de fouffrances ? Eft-ce ma tête, toujours active, toujours occupée ? Sont-ce mes exercices méchaniques, ou ces travaux dignes d'Hercule, par lefquels je me tenais continuellement en haleine ? Ou ferait-ce ce talent que m'a donné la nature, pour gagner à-la-fois les efprits & les cœurs de ceux qui me gardaient, pour braver la rage des tyrans, & pour oppofer la rufe à la force ? Au moins me fera-t-il permis de dire hautement que je ne dois mon falut qu'à mon feul génie, & aux reffources que j'ai fu trouver en moi-même. J'ai été moi feul, en dépit de tous, mon foutien & mon libérateur. Je dirais plus, ce fut précifément dans ces lieux, où perfonne ne pouvait me croire encore vivant, que j'ai réellement le plus exifté. Je m'y fuis fait plus d'amis, plus de connaiffances, & m'y fuis attiré plus d'applaudiffemens que par-tout ailleurs. Enfin, lorfque j'ai reparu fur la fcène du monde, comme un

homme digne de s'y montrer, j'ose le dire, j'ai vu que ce n'avait été qu'à force de courage & de patience que j'avais triomphé du ressentiment d'un monarque plein de vertus, il est vrai, mais dont la haine était affreuse & irréconciliable. Las de me persécuter, il m'a rendu la liberté. C'est par elle que je goûte la satisfaction d'éclairer aujourd'hui mes concitoyens sur l'injustice de mes tourmens, & de paraître à leurs yeux tel que je suis, tel que j'ai toujours été, dans l'abîme même du malheur.

Depuis six mois la paix était faite, & je n'en avais encore ressenti aucun effet. Mais ce fut au moment que je me croyais réellement perdu & sans aucun espoir, que le 24 décembre marqua le jour de ma délivrance, ce jour par moi tant desiré. C'était précisément à l'heure de la parade de garde, que le comte de Schlieben, l'un des lieutenans des gardes du roi, vint, dépêché par sa majesté à Magdebourg, apporter l'ordre que je fusse sur-le-champ élargi de ma prison. Comme tout le monde m'estimait, me plaignait, m'admirait même, la joie fut générale, tant sur la place de la parade, que dans toute la ville.

Le commandant, qui me croyait apparemment plus faible que je n'étais, ne voulut point d'abord m'annoncer cette heureuſe nouvelle, de crainte qu'une joie trop ſubite ne me causât quelque fatale révolution. Mais qu'il était loin de connaître mon caractère! Qu'il avait peu d'idée de cette égalité d'ame que j'avais priſe à l'école de l'infortune, & dans les variations perpétuelles de ma biſarre deſtinée! Je puis dire qu'elle avait porté ma fermeté ſtoïque au plus haut degré, juſques au mépris même de tout ce qui pouvait m'arriver ſur la terre. Non, il n'était plus de coup du ſort ſi affreux, ſi imprévu qu'il pût être, qui fût capable d'ébranler mon courage. Toute louange de ſoi-même eſt faſtidieuſe : mais je puis ici affirmer hardiment qu'on ne m'a jamais vu inſolemment orgueilleux dans la proſpérité, ni abattu dans l'adverſité, encore moins irréſolu dans les grands périls. Et pour témoins, je peux citer tous ceux qui m'ont vu dans toutes les ſituations de ma vie, ou qui m'ont connu, ſoit perſonnellement, ſoit ſur le rapport de la renommée univerſelle.

En ce moment l'on ouvrit tout d'un coup les portes de ma priſon. J'apperçus le commandant,

& je vis entrer aussi-tôt avec lui une troupe d'autres officiers, qui me regardaient d'un air joyeux. J'avoue que je fus surpris. « Mon cher » Trenck, me dit le commandant, j'ai aujour- » d'hui, pour la première fois, le plaisir de vous » apporter une bonne nouvelle : le duc Ferdi- » nand a enfin obtenu du roi qu'on vous ôtât vos » fers ». Et le serrurier se mit à l'instant à travailler sur ma chaîne.

« Vous allez avoir aussi, continua-t-il, une » chambre plus agréable. — Oh! sûrement, lui dis- » je, on me donne en même-temps la liberté. » Mais vous ne voulez pas me causer tant de joie » tout-à-la-fois: parlez-moi avec franchise, & soyez » sûr que je sais me modérer. — « Oui, répondit-il, » vous êtes libre ». Ensuite il s'approcha pour m'embrasser, & tous les autres suivirent. Alors on me demanda quel habit je voulais. « Mon » uniforme », répondis-je; & comme le tailleur se trouvait là tout exprès, il me prit la mesure. « Il faut, monsieur, dit le commandant » Reichmann, que demain du matin cet uni- » forme soit fait ». Le tailleur s'excusa sur l'impossibilité, à cause d'une fête, & de la fête de Noël. Eh bien, reprit Reichmann, si l'habit n'est



Oui, répondit-il, vous êtes libre...

A. Borel del. J.e Demonchy sculp.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

n'eſt pas fait, M. le tailleur, avec ſes garçons, viendra demain au ſoir habiter ce cachot. Le tailleur ne répliqua plus, tout lui devint poſſible, & il promit ſolemnellement de livrer l'uniforme.

Auſſi-tôt que le ſerrurier eut achevé de briſer mes fers, on me conduiſit dans la chambre de l'officier de garde. Là, chacun me félicita, & le major de place me fit jurer les ſermens d'uſage pour tout priſonnier d'état. Savoir :

1°. De ne jamais chercher à me venger de perſonne.

2°. De ne plus mettre le pied ſur les frontières de Saxe ni de Pruſſe.

3°. De ne parler, ni d'écrire rien de ce qui m'était arrivé.

4°. De ne ſervir enfin, tant que le roi vivrait, aucun autre ſouverain, tant dans le militaire que dans le civil, comme auſſi de ne point vivre à Vienne ni dans quelque capitale que ce fût.

Le comte de Schlieben me remit alors une

lettre du général Riedt, ministre de l'empereur à Berlin. Voici à-peu-près ce qu'elle contenait : il y était dit : « Qu'il se félicitait au fond du » cœur d'avoir trouvé l'occasion d'obtenir du » roi ma liberté ; mais qu'à présent je devais » faire, sans répugnance & de bonne grace, » tout ce que le comte de Schlieben pourrait » exiger de moi, & qu'il avait l'ordre précis » de me conduire jusqu'à Prague ». Sachez donc, mon cher Trenck, me dit Schlieben après cette lecture, que ce sont les ordres dont je suis chargé pour vous. Je dois, cette nuit même, dans une voiture couverte, vous conduire par Dresde jusqu'à Prague, & ne pas permettre que vous parliez à personne pendant la route. Pour fournir à toutes les dépenses, le général Riedt m'a remis trois cents ducats : je vais sur-le-champ faire acheter une voiture. Mais, comme aujourd'hui rien ne pourrait être prêt, je suis convenu avec M. le commandant que nous ne partirions que dans la nuit suivante.

Lorsque j'eus promis tout de la meilleure grace du monde, le comte resta avec moi ; les autres, après un court entretien, se retirèrent, & je dînai avec le major du jour & l'officier de

garde, dans la chambre du général Walrabe. Ce vieillard, qui y était entré en 1744, après vingt-huit ans d'une captivité adoucie & rendue très-supportable, y a terminé ses jours; mais il avait mérité son sort.

Me voilà donc libre. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de me promener au milieu de tous les ouvrages du fort, pour m'accoutumer à l'air & à la lumière. Je n'oubliai point d'aller faire une dernière visite à ma prison pour rassembler tout l'argent que j'y tenais caché, & qui montait bien encore à soixante-dix ducats.

Je traitai fort généreusement toute ma garde. Je donnai un ducat à chaque homme, & trois ducats à chacune des sentinelles qui se trouvèrent en fonction auprès de moi, à l'heure où je devins libre. Je donnai aussi aux autres soldats qui étaient relevés de leurs postes, dix ducats à partager entr'eux, & j'envoyai de Prague un présent à l'officier de garde.

Je donnai le reste de mon argent à la veuve de mon brave & honnête grenadier Gefhardt

qui était mort. Pendant qu'il était en campagne, sa femme avait eu l'imprudence de confier à un jeune homme les mille florins qu'elle avait reçus de moi. Le jeune homme s'était conduit fort inconsidérément dans l'emploi qu'il avait fait de cet argent. On l'avait épié, examiné, & il avait trahi la veuve qui, pour cette raison, avait été mise dans une maison de correction, où elle était restée deux ans.

Comme le mari était absent, il ne fut point puni. Si mon pauvre Gefhardt eût laissé des enfans, je prendrais sûrement soin de leur sort aujourd'hui. Je me ressouvins aussi de la veuve de l'homme qui, en 1756, s'était pendu près de ma prison, & je lui fis don de trente ducats que Schlieben me remit avec quelqu'autre argent qui m'appartenait, & dont il était le dépositaire.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, mais mon insomnie était joyeuse : j'en passai la plus grande partie avec mes gardes qui faisaient bonne vie. Le lendemain de la fête de Noël, tous les officiers de l'état major de la garnison vinrent me visiter, mais je n'osai me montrer dans la ville. Sur le

midi, je me trouvai complètement équipé en bottes, en uniforme & en épée ; & je puis dire ici (à mon âge la vanité eſt éteinte,) que je me plaiſais à moi-même dans le miroir ; mais ma tête était ſi abondante en détails, ſi tranſportée de joie, ſi pleine de projets de bonheur, qu'en vérité je ne ſaurais me ſouvenir d'aucune des circonſtances de ces premiers jours.

Que de réflexions j'aurais pu faire ſur tous les changemens que j'eus occaſion de remarquer ? J'étais, je reſtais pourtant le même homme qui, vingt-quatre heures auparavant, languiſſait dans le fond d'une priſon. Qui donc avait pu opérer cette différence étonnante dans la conduite & dans la phyſionomie de tous ceux qui m'avaient veillé & gardé ſi ſévèrement ? Maintenant j'étais honoré, chéri, fêté.... pourquoi ? parce que je n'étais plus dans les fers, & cependant les avais-je mérité ces fers odieux ?

Il ſe faiſait nuit. Le comte de Schlieben arriva avec une voiture attelée de quatre chevaux. Nous y montâmes, &, après que j'eus fait mes adieux d'affection & d'amitié, nous ſortîmes des portes de la ville.

Me ferais-je donc jamais imaginé qu'en quittant Magdebourg je verferais des larmes, comme j'en répandis en effet? Une chofe qui eft encore à remarquer, c'eft que j'ai vécu, comme on l'a vu, dix ans entiers dans cette ville, fans l'avoir pourtant jamais connue.

Mon voyage n'offre aucune particularité digne d'intéreffer mes lecteurs. Ma captivité avait duré neuf ans cinq mois & quelques jours. Si l'on veut y ajouter ma détention pendant dix-fept mois au château de Glatz, il fe trouvera que j'ai paffé miférablement onze années pleines en prifon, par conféquent le meilleur temps de ma vie, temps précieux, qu'aucun fouverain du monde, quelque puiffant qu'il foit, ne faurait jamais me rendre en nature, ni en dédommagement; & cependant, quoique j'aie paffé l'âge de foixante-trois ans, malgré toutes mes fouffrances, dont perfonne ne pourra fe faire une peinture exacte, mon ame & mon corps n'ont rien perdu de leur énergie ni de leur vigueur. Je n'ai reffenti jufqu'à ce moment aucune faibleffe, aucune maladie. Sans trop me fatiguer, je puis encore, auffi leftement qu'un jeune homme, faire mes courfes & fournir jufqu'à dix lieues; bref, je

me sens aussi actif en tout, aussi fort que si je n'avais encore que trente ans. Mon sommeil, il est vrai, est de peu de durée, mais au moins il est paisible. Mes productions littéraires qui m'ont, en Allemagne, acquis la considération qu'on accorde à un auteur distingué, peuvent prouver si mon esprit & ma tête ont en effet dégénéré.

Qui n'imagineroit maintenant que cette époque de ma liberté dût être la fin de mes infortunes? Hé bien, je proteste ici sur mon honneur, que j'aimerais mieux retourner dans mon cachot de Magdebourg pour y passer dix autres années de ma vie, que de supporter encore toutes les contradictions, toutes les difficultés que j'ai rencontrées en Autriche, après avoir obtenu ma liberté, sur-tout pendant les six années, où Krügel & Zetto furent trop malheureusement pour moi mes curateurs & mes référendaires.

Peut-être me verrai-je encore dans une situation & dans des circonstances qui me permettront d'ajouter un autre volume à l'histoire de ma vie; peut-être pourrai-je, sans crainte & sans ménagement, exposer le récit fidèle des nouvelles persécutions qui m'attendaient à Vienne.

Il m'a fallu lutter avec courage contre ce nouveau genre de malheurs pendant vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis que j'ai vu briser mes fers : les six dernières ont été les plus douloureuses.

Je n'ai fait qu'indiquer ici rapidement des choses sur lesquelles je ne puis encore entrer dans aucun détail. J'ai déja, sur tous mes ennemis, à la vérité, remporté de glorieux avantages ; cependant j'ai perdu tout espoir d'obtenir, avant de descendre dans la tombe, des dédommagemens qui me sont dus à de bien justes titres. Eh ! de fait, qu'aurai-je à prétendre dans un monde où le malheureux, qui implore, avec une fierté noble qui ne peut que l'honorer, la récompense dont il est digne, trouve par-tout des cœurs fermés à son approche ? dans un monde où, depuis long-temps, toutes mes prétentions semblent déja proscrites ? Peut-être traitera-t-on encore d'invraisemblables les aventures, dont il me reste à faire succintement le récit dans cet ouvrage, je n'avance cependant rien dont je ne puisse fournir la preuve la plus légale.

Ce n'eſt pas ſans une aſſurance très-poſitive que, dans ma préface, j'ai dit que je permettais au bourreau de ſéparer de mon bras la main qui traçait cette hiſtoire véridique, s'il ſe trouvait un homme au monde qui pût me reprocher, avec des preuves, un ſeul fait contre la vérité. L'original allemand de ces mémoires a paſſé par la cenſure publique ; il a été imprimé avec privilège à Vienne, ainſi qu'à Berlin. Je le répète ſouvent, & j'ai mes raiſons. Je reprends maintenant la ſuite de mes aventures.

Le 2 janvier, j'arrivai ſans nul accident à Prague avec le comte de Schlieben, qui me remit, le même jour, entre les mains du duc des Deux-Ponts, alors gouverneur de cette ville. Il me reçut avec bonté, & nous invita deux jours de ſuite à ſa table. Tout le monde était curieux de voir, de connaître cet homme qui avait eu aſſez de force & de courage pour réſiſter pendant dix ans à tant de ſouffrances multipliées.

Je touchai, à Prague, trois mille florins de mon argent. Je renvoyai au général Riedt les trois cents ducats qu'il avait avancés au comte

de Schlieben pour la dépenſe de mon équipage & de la route. Il me les avait redemandés dans ſa lettre, quoiqu'il eût déja reçu de moi dix mille florins comptant. Je payai encore à Schlieben les frais de ſon retour, je les accompagnai d'un beau préſent, & je me procurai quelques bagatelles qui m'étaient néceſſaires.

Il y avait quelques jours que j'étais à Prague, lorſque j'appris qu'il était arrivé une eſtaffette de Vienne, dont je payai le voyage (ceci eſt à remarquer) quarante florins de ma bourſe, & qui apportait un ordre au gouverneur de me faire partir inceſſamment pour Vienne, ſous eſcorte, & en qualité de priſonnier. On me demanda mon épée. Le capitaine, comte de Wela, accompagné de deux bas-officiers, prit place à côté de moi, dans une chaiſe que j'achetai encore ; & c'eſt ainſi que je fus conduit comme priſonnier dans la capitale de l'Autriche.

Avant de quitter Prague, j'avais touché mille florins pour ſubvenir à tous les frais. Il me fallut même, lorſque je fus arrivé à Vienne, compter cinquante ducats au capitaine, & lui payer ſon retour.

Perſonne ne peut ſe faire une idée de ce que mon cœur reſſentit à cette nouvelle cataſtrophe. Je m'attendais à faire dans Vienne une entrée triomphale, tel qu'un véritable patriote qui a été la victime de ſa fidélité & de ſon dévouement, & qui vole en recevoir la juſte récompenſe. Au lieu de ces honneurs, on m'y introduit avec de nouveaux fers, & je me vois traité comme un criminel. O mon deſtin! tu ne t'es jamais démenti.

On me logea dans les caſernes, où la chambre du lieutenant de Blonket me ſervit de priſon. On lui avait enjoint de ne me laiſſer parler, ni écrire à qui que ce fût, à moins qu'il ne fût produit un billet de permiſſion, ſigné par MM. Kempf & Huttner, conſeillers auliques. Le mot de cette énigme n'eſt plus difficile à deviner. Ils avaient été l'un & l'autre les adminiſtrateurs de mes biens pendant ma longue captivité.

Je vécus dans cette ſituation environ ſix ſemaines. Enfin je parvins à parler au colonel, commandant de Poniatowsky, aujourd'hui comte d'Alton & lieutenant-feld-maréchal. Je lui fis part de mes ſoupçons, & je le mis au fait des véri-

tables motifs, pour lesquels on avait voulu me constituer prisonnier à Vienne. C'est à ce brave homme seul que j'ai obligation de n'avoir pas été renfermé pour le reste de mes jours dans la forteresse de Gratz ; car tel était l'odieux projet de nos ennemis, qui vouloient me faire passer pour fou. Ce fut vainement, qu'après avoir obtenu encore une fois ma liberté, je voulus forcer, par les voies de droit, ces scélérats à me faire réparation : s'ils m'avaient tenu seulement un instant hors de Vienne, à coup sûr j'étais perdu sans ressource, & j'aurais, en effet, terminé ma déplorable carrière aux petites maisons.

On était venu à bout de persuader à la reine que j'étais au moins à demi-fou ; que, dans des accès continuels de rage & de fureur, j'exhalais mon ressentiment contre le roi de Prusse par des menaces épouvantables, & qu'il était à craindre, comme on était à la veille de l'élection du roi des Romains, que, dans mes transports de frénésie & de vengeance, je ne fisse quelqu'insulte à l'ambassadeur de la cour de Prusse : ce qui pourrait amener des suites fâcheuses. On ajoutait que le général Riedt avait promis à Sa Majesté

Pruſſienne que je ne pourrais voir perſonne à Vienne, & que j'y ſerais toujours gardé & ſurveillé exactement. L'ame magnanime de Marie-Thérèſe ne put me refuſer des ſentimens de pitié. Elle demanda s'il n'y avait plus d'eſpérance pour ma raiſon? On lui répondit que j'avais été ſaigné pluſieurs fois, mais que la prudence exigeait qu'on ſe gardât toujours de moi, comme d'un homme extrêmement dangereux.

A les entendre, je n'étais qu'un diſſipateur; puiſqu'en moins de ſix jours je m'étais fait compter quatre mille florins à Prague, & il devenait abſolument indiſpenſable de me nommer des curateurs pour prévenir ma ruine totale. Voilà pourtant comme de lâches & vils intrigans parviennent à élever un nuage épais autour du trône, dont ils cherchent à écarter les hommes de bien, afin de pouvoir moiſſonner impunément dans le champ de l'iniquité.

Le colonel d'Alton eut occaſion de parler de moi & de mes malheurs à la grande-maîtreſſe de la reine, la comteſſe de Paar, dame du caractère le plus noble & le plus reſpectable. Au même inſtant ſa majeſté, l'empereur François,

entra dans l'appartement de la comtesse. Il fut question de moi. Le sensible empereur demanda s'il était décidé que je fusse absolument fou, & que je n'eusse pas au moins quelques momens de raison. « Depuis sept semaines, répondit le » colonel, il est dans ma caserne, & je puis » affirmer ici à votre majesté, que je n'ai jamais » connu d'homme plus raisonnable & aussi tran- » quille. On a dessein de le faire passer pour » fou, on le peint comme tel à la cour; mais » j'ai l'honneur de vous certifier qu'il n'en est » rien; & dans toute cette affaire, je vois sous » jeu, se tramer bien de l'intrigue & bien des » artifices ».

Le lendemain l'empereur envoya le comte de Thurn, grand-maître de l'archiduc Léopold, pour causer avec moi. C'était un de ces hommes comme je les aime, un Allemand de la vieille roche, & un philosophe éclairé. Je lui racontai comment j'avais été trahi deux fois à Vienne, dans le temps que j'étais prisonnier. Je lui prouvai clairement que je ne me voyais la victime du tour perfide que mes administrateurs m'avaient joué, que parce qu'ils avaient voulu me faire enfermer comme un fou, afin de pouvoir me tenir

toute la vie ſous leur curatelle. Nous reſtâmes enſemble deux heures de ſuite à nous entretenir. La prudence me défend de révéler ici notre converſation ; il ſuffira de dire que je gagnai pour jamais ſon amitié & ſa confiance, puiſque, juſqu'au tombeau, il eſt demeuré mon ami. Après m'avoir promis tout ſon appui, il ſortit, revint le jour ſuivant, & m'introduiſit auprès de ſa majeſté l'empereur, dans la ſalle d'audience.

Je parlai d'abondance de cœur & avec franchiſe. Le monarque eut la bonté de m'écouter pendant plus d'une heure, & fut ſi ému, qu'il ſe leva tout-à-coup pour paſſer dans un autre appartement. J'apperçus des larmes couler de ſes yeux; je tombai à ſes genoux & je les embraſſai : l'enthouſiaſme & l'excès de la joie m'avaient mis hors de moi. Il faudrait le pinceau de Rubens ou d'Apelle, pour tracer dignement ce tableau, qui offrirait un monument éternel & de la ſenſibilité de cet auguſte ſouverain, & du profond attendriſſement d'un ſujet malheureux, mais loyal & reconnaiſſant. Ma plume ne peut trouver des termes pour rendre le ſentiment dont mon cœur fut pénétré, ni repréſenter à la poſtérité l'empereur François, tel que je le vis dans ce moment

ſublime. J'étais abſolument muet, mais mes yeux & mes larmes parlaient pour moi. — L'empereur s'arracha de mes bras, & je ſortis abîmé dans cette ivreſſe du ſentiment.

O ciel! exaucez-moi, & que l'ame de ce bon prince habite à jamais le ſéjour des bienheureux! Combien François, dans cette ſcène, me parut au-deſſus de Céſar & de Frédéric! Si je n'avais pas eu le malheur de le perdre au moment où il commençait à me juger digne de ſes bontés, il y a long-temps que je ſerais rentré en poſſeſſion de mes terres en Hongrie.

Plein du délire de la joie, je retournai dans ma caſerne, & dès le lendemain mes arrêts furent levés. Je me rendis, accompagné du comte d'Alton, chez la comteſſe de Paar, qui avait deſiré de me voir. Ce fut par l'entremiſe de cette généreuſe dame que je fus admis, pour la première fois, à l'audience de la reine dans ſon cabinet.

Je reçus de cette grande princeſſe un accueil plein de bonté. Elle ne pouvait ſe laſſer de déplorer mon ſort, & d'exalter ma conſtance & ma fidélité. Sa généreuſe compaſſion me prévenait dans tout ce que je voulais lui dire, &

ne

ne me donna pas le temps de mettre à ſes pieds mes juſtes ſujets de plaintes. « Je ſais tout, me » dit-elle, oui, je ſais que vous avez été inhu- » mainement joué à Vienne : oubliez le paſſé, » pardonnez à vos ennemis ; craignez de vous » donner de nouveaux chagrins, & ne perſiſtez » plus à vouloir faire rendre compte à vos admi- » niſtrateurs ». — Je voulus parler. — Plus de plaintes, reprit-elle, je vous en prie. Je ſais tout ; faites ſeulement ce que je vous demande, & je vous promets que vous n'y perdrez rien.

Que faire ! quel parti prendre ? Je n'en avais qu'un ſeul, celui de ſouſcrire aveuglement à tout ce qu'on exigeait de moi. Je reçus ordre de me rendre avec M. de Piſtrich, chez M. le conſeiller aulique de Ziegler ; &, le lendemain, en préſence de ces deux meſſieurs, je ſignai les articles ſuivans.

1°. Que je reconnaiſſais le teſtament de François Trenck, mon couſin, pour bon & valable.

2°. Que je renonçais à mes terres en Eſclavonie, m'abandonnant entièrement ſur cet objet aux bontés & à l'équité de la reine.

3° Que je donnais une quittance générale à mes adminiſtrateurs, ainſi qu'à mes gens d'affaires.

4°. Enfin que je ne demeurerais pas plus longtemps à Vienne.

Pour éviter de me voir encore accuſé de démence, je conſentis à ſigner tout ce qu'on voulut. Mais voilà de quelle manière j'ai été traité, voilà comme des miſérables trouvèrent les moyens d'empêcher la meilleure des princeſſes de faire éclater envers moi ſa juſtice & ſa générofité.

Je ne répéterai point ici le vœu qu'alors je formai dans mon cœur révolté ; mais je conſervais une aſſez bonne opinion de moi-même pour ne me pas trouver embarraſſé ſur mon ſort. J'étais perſuadé qu'en tout pays je me tirerais toujours honorablement d'affaires. Une tête qui ne manquait jamais d'expédiens, les ſciences que j'avais cultivées, mes vertus & le récit ſeul de mes infortunes m'offraient des reſſources ſuffiſantes. Comme je n'avais point alors d'enfans, tout me devenait parfaitement indifférent : je comptais même pour rien les débris de mes anciennes richeſſes.

Mécontent à juste titre, déjà je disais adieu à l'Autriche pour jamais, dédaignant toujours d'employer les mêmes armes dont mes ennemis s'étoient servis pour me perdre. Ma fierté me paraissait trop bien fondée, & trop légitime, pour chercher à revenir au pied du trône, par des voies détournées. Ce sont pourtant les mêmes ennemis, auxquels j'ai laissé le champ de bataille, qui ont trouvé le secret de me faire passer à la cour, & dans divers tribunaux, pour un homme remuant & dangereux. Au reste, que me fait la cour, puisqu'il n'y a rien à faire pour des hommes qui ont un caractère comme le mien ?

Je ne saurais cependant le dissimuler. Le souvenir douloureux de ce qui venait de m'arriver à Vienne, affligea long-temps mon ame sensible. Je n'avais tout souffert que pour avoir été fidèle à mes sermens & à l'honneur! Et quand l'Allemagne entière semblait attentive aux dons, aux dédommagemens qui devaient m'être accordés par la souveraine, arrive un ordre de me mettre aux arrêts à Vienne ; on me fait passer pour un insensé, on m'abandonne à la curatelle de ceux-là mêmes qui avaient déja pillé & dévoré mon bien. . . . .

Au moment de partir je tombai dangereusement malade, je vis la mort de près, & le tombeau déja s'ouvrait devant moi. La reine apprit mon état, en fut touchée, m'envoya ses médecins, & même un frere de la Miséricorde qui me servit de garde-malade. Eh bien! après ma convalescence, il m'a fallu payer encore tous ces messieurs-là de mes propres deniers. Certainement, le médecin que j'aurais mandé moi-même m'eût rétabli à moins de frais. Voilà pourtant à quoi se réduisent toutes les graces & les faveurs que j'ai reçues. O protection des grands! à quoi sers-tu?

Ce fut alors, sans que je le demandasse, que le conseil de la guerre m'accorda la patente de major, pour laquelle il me fallut payer aussi des droits; mais ce n'était qu'un grade sans fonctions. Je me souciais fort peu d'un titre qui m'avait été offert pour d'autres services, plus de dix ans auparavant. Je vais rapporter la teneur de ma patente de major, elle est assez singulière.

« Sa majesté, en considération de mon zèle ardent, de ma fidélité inviolable, contente des importans services que j'avais rendus, nonobstant ma longue captivité, & voulant reconnaître mes

qualités & mes talens diſtingués, avait jugé à propos de m'accorder très-gracieuſement le grade de major à ſon ſervice ».

Qui ne ſe ferait attendu, après de ſemblables expreſſions, à me voir conférer au moins le titre de général, ou bien à me voir rétabli dans la poſſeſſion de mes terres en Eſclavonie ? Quel fut donc le terme de toutes mes eſpérances, lorſque j'avais déja ſervi quinze ans auparavant, en qualité de capitaine de cavalerie ? Un vain titre de major.

On ne ſaurait certainement m'imputer à faute, d'avoir été lâchement trahi à Dantzick, par Abramſon, le réſident de l'empereur; à Berlin, par Weingarten, ſecrétaire de l'ambaſſadeur de l'empire, & deux fois à Vienne, par des gens autant intéreſſés à ma ruine, qu'à me rendre inutile à l'état. Ainſi, pouvait-on appeller cette patente une grace pour le malheureux Trenck ? On remarquera que c'eſt la ſeule que j'aie obtenue depuis vingt-trois ans, & qu'encore aujourd'hui, je ſuis M. le major, tout ſimplement.

Pouvais-je donc auſſi enviſager ce titre comme

une récompense pour moi, lorsque, moyennant quelques mille florins, plusieurs jeunes officiers ont également obtenu cette patente de major? Si, au lieu de cette prétendue faveur, on avait contraint mes administrateurs à me restituer une trentaine de mille florins de l'argent qu'ils m'avaient extorqué, j'aurais pu en acheter une place de colonel, & j'irais de pair aujourd'hui avec nos grands généraux; mes appointemens de général m'auraient suffi pour élever mes enfans, pour en faire des citoyens honnêtes & utiles à l'état, & je n'aurais pas été tourmenté aussi inhumainement par les Krugel, les Zetto, les Eillenbaum & les D......r, ni relégué parmi les invalides de la monarchie, à laquelle je souhaiterais pourtant encore beaucoup d'invalides de ma trempe; mais l'intérêt de mes ennemis demandait mon inaction.

Depuis trente-huit ans, je suis au service de sa majesté impériale, & je ne me suis fait encore aucun ennemi dans aucun rang, ni dans aucune classe d'hommes, soit parmi ceux que je regarde comme vraiment grands, soit parmi les bons généraux de l'armée, soit enfin dans le petit nombre de ceux qui, dans ce pays, doivent

paſſer pour d'honnêtes gens. J'en excepte cependant le comte Graſſalkowitz, qui, ſans aucun ſujet d'inimitié contre moi, ne m'en a pas moins honnêtement dépouillé de mes biens.

A-t-on jamais trouvé quelque choſe à reprendre dans ma conduite? Je défie qu'il s'élève un ſeul honnête homme qui puiſſe, en parlant de moi, me reprocher jamais une mauvaiſe action. La voix de la nation eſt pour moi, & les ſuffrages en ma faveur ſont unanimes. On dira, on pourra dire : « Oui, Trenk a manqué chez nous le chemin de la fortune, parce que, trop confiant peut-être dans la valeur réelle de ſes droits, & dans ſon mérite perſonnel, il s'eſt permis quelques bravades. C'eſt parce qu'il était vraiment & rigoureuſement un homme d'honneur, qu'il a été en butte aux fureurs des méchans, perſécuté par les prêtres & par les uſurpateurs de ſon patrimoine ». Ces reproches peuvent-ils me chagriner.

Quels étaient donc, & quels ſont encore mes perſécuteurs? Les Jéſuites & leur infernale ſéquelle. Peut-être pourrais-je auſſi nommer certain avocat, tant ſoit peu intéreſſé, qui aurait bien

voulu devenir mon curateur, ou mon homme d'affaire, qui cherchait une protection pour éviter d'être pendu. Peut-être bien faudrait-il placer encore dans ce nombre quelques-uns de ces conseillers-rapporteurs, qui depuis ont été chassés de leurs emplois, ou qui sont morts en prison, après s'être enrichis du bien qu'ils m'avoient volé, ou bien qui sont encore actuellement renfermés dans une maison de force, trop digne salaire de leurs crimes.

J'en connais encore d'autres qui peuvent s'attendre à subir le même sort. Joseph II paraît juste; & sans doute il voudrait démasquer les scélérats hypocrites qui ne redoutaient point d'écarter du trône la vertu patriotique & courageuse, d'en repousser, même avec violence, l'homme vrai & malheureux qui cherchait à s'en approcher. Il est pourtant assez fâcheux pour moi qu'on ait déchiré si tard le voile qui couvrait leurs intrigues odieuses; car les rayons de la vérité commencent à frapper mes yeux, au moment où je n'ai plus ni l'âge, ni la volonté nécessaires pour recouvrer avantageusement les droits que je puis réclamer, & qu'on m'a déniés trop long-temps.

Je souhaite que Dieu engraisse la terre dont ils ont dépouillé ma famille, qu'il leur donne une longue vie, pendant laquelle, un ballai à la main, comme M. de Zetto, ils puissent servir d'exemple à ceux qui voudraient leur ressembler; que leurs successeurs effrayés de leur destinée perdent la volonté d'éloigner des états de l'Autriche des citoyens tels que Trenck, & qu'ils cessent d'abuser de la confiance de leurs honnêtes, mais peu éclairés présidens, pour les conduire à consommer avec eux des manœuvres infâmes. Le ciel remplisse tous ces vœux! Qu'il ne permette pas que le sort d'un honnête homme soit livré à des mains aussi impures! que bientôt notre souverain inquiété par le récit de tant d'horreurs se décide sérieusement; à savoir, pourquoi un conseiller du Saint-Empire M. de Gravenitz, au conseil de guerre, les seigneurs référendaires de Krugel & de Zetto, & en Hongrie M. le comte Grassalkowitz ont été choisis pour être les juges, les référendaires, les curateurs de Trenck & les directeurs de sa fortune. C'est à cette vile espèce d'hommes que je dois toutes les oppressions qui m'ont fait gémir à Vienne: jamais un homme d'honneur n'y fut mon ennemi. Leur inique association est si nom-

breuſe que rien ne peut échapper à tant d'intrigues. Ils ne ceſſent de s'écrier : « Trenck n'eſt » jamais content, ſa tête eſt turbulente & dan» gereuſe, ſa plume ſatyrique eſt redoutable : » il eſt toujours pruſſien dans l'ame, puiſqu'il » oſe ſoutenir qu'avec nos ſeuls hou'ans nous » ne pourrions pas nous emparer de la Siléſie, » & même de Berlin ». Cette race de ſerpens & d'imbéciles a fatigué mon ame ; elle eſt cauſe que, dans tous les pays de l'Europe, on ſe demande avec étonnement : Pourquoi Trenck eſt-il ſi peu de choſe à Vienne. En voilà aſſez ſur ce ſujet ; j'y reviendrai.

Je ne tardai point à me rétablir, & je demandai une ſeconde audience, mais je ne l'obtins pas. On me préſenta au prince de Kaunitz. Ce ſeigneur, qui n'a jamais connu ma valeur, me regarda du haut de ſon orgueil, comme on regarde un inſecte qui s'agite dans un tourbillon d'animalcules mépriſables. Je ſortis fièrement, le tête haute & ſans me retourner. A la porte, je rencontrai quelqu'un qui me tendit la main pour me féliciter d'avoir obtenu audience.

Je me rendis chez le feld-maréchal. Il me dit

ces paroles remarquables dont j'ai déja parlé, mais que je suis bien-aise de rapporter encore. » Mon cher Trenck ! vous voudriez en vain » obtenir de l'emploi dans notre armée, sans » faire des sacrifices : vous êtes d'ailleurs dans » un âge trop avancé, & notre exercice est trop » difficile à apprendre ». Je répète encore que j'avais alors trente-sept ans.

Ma réponse fut courte. Votre excellence se trompe. Ce n'est pas pour chercher de l'emploi que je suis venu ici, car je ne suis pas d'humeur à servir en qualité de major. Grace à mes curateurs, il me serait désormais impossible de faire la plus petite acquisition ; mais quand je posséderais des millions, jamais je ne considérerai un titre honorable comme une marchandise qu'on puisse acquérir à prix d'argent. Je haussai les épaules, & je sortis.

Rebuté de toutes ces inepties, je m'adressai à la reine. Je lui présentai un mémoire qui mériterait d'être connu, & que je regrette de ne pouvoir point rapporter ici tout au long (1).

(1) Il n'y était pas question de réclamer mes terres en Esclavonie. J'y insistais seulement sur les articles suivans.

Qu'en eſt-il réſulté ? — Rien. — Jamais aucune des ſuppliques que j'ai préſentées à la cour n'a obtenu la plus petite réponſe.

1°. Que ceux qui en avaient fait ſortir des quintaux d'or & d'argent, ſans jamais en avoir compté avec moi, ni avec perſonne, euſſent à m'en reſtituer au moins une partie.

2°. Qu'on fît reſtituer les trente-ſix mille florins du bien de mes ancêtres dont j'avais été dépouillé, & qu'on les conſacrât à la fondation d'un hôpital à Vienne.

3°. Qu'on me remboursât les quarante mille florins que le comte de Graſſalkowitz avait retenus ſur mes biens, ſous le prétexte de payer une recrue de quatre mille Pandoures tués ou morts au ſervice de la reine. Il était de toute injuſtice qu'on me fît payer les vaſſaux des fermes de Trenck avec mes propres deniers, puiſqu'ils étaient morts glorieuſement en combattant pour la patrie, & à qui ? à ceux-là même qui retenaient ces terres par le ſeul droit de l'uſurpation.

4°. Je demandais qu'on me fît reſtituer les quinze mille florins qu'on avait pris ſur mes capitaux pour le paiement des fortifications de la Bohème. En même-temps, je réclamais quinze mille autres florins que l'on avait mal-à-propos payés à l'ancien propriétaire du régiment de Trenck.

5°. Je ſuppliais qu'on me remboursât 12000 florins qui m'avaient été extorqués lorſqu'on m'avait arrêté à Dantzick, par la trahiſon du réſident impérial, Abramſon. J'exigeais

C'eſt ici le lieu de parler de mes curateurs, & de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de ma captivité.

---

encore une réparation authentique des magiſtrats de Dantzick, qui m'avaient ſi traîtreuſement & ſi lâchement vendu aux Pruſſiens, dans leur propre ville, au mépris de ce que l'on devait de reſpect au titre d'officier au ſervice impérial.

Tels étaient à-peu-près les griefs ſur leſquels je demandais ſatisfaction. J'y étais ſûrement bien fondé, puiſqu'on n'en avait fait aucune mention dans les articles qu'on m'avait contraint à ſigner quelques jours auparavant.

Je réclamais par-deſſus tout cela, des commiſſaires de la chambre de Hongrie, 76000 florins de mes capitaux, avec les intérêts de droit, ſur le pied que chacun d'eux en avait joui. J'évaluais ces intérêts à 20000 florins; parce qu'on ne m'avait alloué que quatre pour cent, au lieu de cinq.

J'inſiſtais particuliérement pour qu'on me payât mes effets volés en Eſclavonie, & qu'on me tînt compte de différentes améliorations que je pouvais prouver, qui provenaient de mon fait, & qui ſe montaient à 80000 florins. Une ſentence, intervenue ſur cet incident, avait déclaré que mes prétentions étaient fondées & légitimes.

Je priais, je ſuppliais qu'on me donnât des juges. Enfin; je faiſais de très-humbles inſtances pour qu'on me ſatisfît ſeulement ſur quelques articles de mes demandes, qui, tous, étaient appuyés ſur la vérité & ſur des faits.

J'avais acheté, en 1750, une maiſon, à Vienne, dans la rue de Teinfalt, entre le Klepperſtall & la maiſon d'Hamilton. Elle m'avait couté ſeize mille florins, ſur leſquels j'en avais payé environ treize mille comptant, & j'en avais ſerré la quittance, avec mes autres papiers. Loſrque je partis pour Dantzick, en 1754, j'avois laiſſé ces papiers à Vienne avec d'autres effets. Le colonel, le quartier-maître, tout, en un mot, était mort de ce qui pouvait me donner des éclairciſſemens dans les régimens où j'étais attaché. Juſqu'à cette heure, je n'ai pu retrouver ces effets. On m'a répondu tout ſimplement qu'on avait envoyé mes papiers à Vienne à mes adminiſtrateurs. Quant à tout le reſte, mes chevaux, & tout mon équipage, perſonne n'en avait entendu parler.

Quand je fus ſorti des priſons de Magdebourg, je cherchai ma maiſon, je n'en avais plus. Il eſt vraiſemblable que celui qui s'était ſaiſi de mes papiers ſe ſera entendu avec mon vendeur pour lui rendre ſa quittance, & que celui-ci aura réclamé juridiquement le paiement entier de la maiſon. Je la trouvai donc en des mains étrangères. Pour comble d'injuſtice, on me demanda

encore fix mille florins de frais & d'intérêts : ainsi argent & maison, je perdis le tout ensemble. A qui pourrai-je m'adresser aujourd'hui pour redresser une telle infamie ?

Voici encore un petit trait du même genre. Pendant deux années j'avais payé, de mes deniers, la subsistance d'un certain lieutenant, appellé Schrœder, qui, à Glatz, avait déserté à cause de moi. J'étais même venu à bout de lui obtenir une place de capitaine dans le régiment des gardes du prince d'Esterhazy à Eisenstadt, & je l'avais équipé à mes frais. Pendant ma captivité de Magdebourg, il s'était mal conduit ; il avait été cassé, & réduit à l'aumône. Je ne fus pas peu surpris, lorsque, dans le compte de mes administrateurs, je trouvai l'article suivant : « Payé seize cents florins au capitaine Schrœder, » tant en capital qu'en intérêts ». Personne ne savait mieux que moi qu'il était impossible qu'on dût un denier à un tel homme ; mais ayant été obligé de donner une quittance générale aux administrateurs de mes biens, je fus ainsi contraint au silence. Quatre ans après, le hasard éclaira pour moi cette aventure. Je passais près de l'Eglise de Saint-Stéphan, j'y reconnus Schrœder

qui demandait l'aumône. Je l'abordai, je le conduisis chez moi, & je lui demandai s'il était vrai qu'il eût touché seize cents florins sur ma caisse. « Oui, me répondit-il, cela est vrai ; » personne n'imaginait que vous reparussiez » dans le monde. Je savais que vous m'aimiez, » que vous me vouliez du bien : dans l'affreuse extrémité où j'étais réduit, je crus » donc que, tout étant perdu pour vous, je pouvais entrer, comme bien d'autres, dans le » partage de vos dépouilles. Je m'adressai au » docteur Berger, & je lui promis la moitié de » la somme, s'il me faisait réussir. Il me donna » les instructions nécessaires pour parvenir à mon » but. J'affirmai, par serment, que vous me » deviez cet argent, & que j'en avais perdu » l'obligation. Berger déclara que vous lui aviez » dit : Il y avait long-temps que vous étiez mon » débiteur. C'est ainsi que j'ai reçu les seize » cents florins, & je les ai partagés avec votre » avocat. C'est M. de Frauenberg, votre administrateur, qui m'a remis la somme, & j'ai » été obligé, pour pot-de-vin, de donner un » baril de tockai à madame d'Huttner ». Fort bien, MM. mes administrateurs, voilà, sans doute, une bien loyable conduite : je ne crois pas que, pour

pour les connoître, mes lecteurs aient présentement besoin d'autres récits du même genre. J'en aurais pourtant encore quelques-uns à faire; mais mon sang s'échauffe au souvenir de ces noirceurs. J'acheverai seulement par un mot le véritable portrait de mes curateurs.

M. de Kempf d'Angret, conseiller au conseil des finances, était administrateur de mes biens, & le conseiller de Huttner était mon rapporteur. M. de Kempf céda son titre à M. de Frauenberg. Celui-ci, qui a su trouver le moyen d'ajouter un article *De* au-devant de son nom, fut employé à Prague comme teneur de livres dans le département militaire, tant que la guerre dura. Pendant ce temps-là, il ne pouvait pas veiller à mes affaires de Vienne; il nomma donc M. de Krebs pour le remplacer: je ne sais pas si celui-ci ne s'est point encore fait remplacer par un autre. Le docteur de Bertacker fut alors nommé mon curateur du fidéi-commis, quoique juridiquement il n'en existât point: outre cela, le docteur Berger fut nommé avocat du fidéi-commis; & aucun d'eux n'a manqué de se bien faire payer sur ma caisse. Mais quelles étaient donc les grandes occupations de tous ces messieurs? J'avais soixante-seize

mille florins en billets de banque : il était facile d'en percevoir chaque année les intérêts & de les appliquer aux capitaux. Au reste, il n'y avait absolument rien à faire, & il n'y a pas de personne bien-née qui ne se fût donné gratuitement & avec plaisir une peine aussi légère. Mais M. de Kempf jugea à propos de gratifier de cette aubaine un vieux postillon de sa maison. Il en avait déja fait son homme de confiance, il en fit un de mes administrateurs. Pendant la guerre, on pouvait s'enrichir aisément par le trafic qui se faisait de l'argent comptant contre des billets de banque. On croira sans peine que mes curateurs, qui aimaient l'argent, tournèrent cette spéculation à leur profit.

Mon emprisonnement a duré dix ans. Si, pendant ce temps-là, la gestion de mes affaires eût été confiée à un honnête homme qui eût su tirer un parti avantageux des intérêts du capital, certainement il m'aurait au moins bonifié soixante mille florins. Au lieu de tout cela, j'ai touché à Prague trois mille florins pour les frais de ma route, & rien de plus. J'ai perdu tout le reste sans retour. J'ai même trouvé, dans la somme principale, un déficit de sept mille florins, qu'à force

d'artifices & d'obscurités on est venu à bout de me voler.

Frauenberg & Berger sont morts riches ; &, comme il était tout naturel que l'administrateur en chef protégeât celui qu'il s'était substitué, il fallait bien me faire enfermer comme un fou pour que le substitué demeurât un honnête homme. Maintenant on devine les raisons pour lesquelles on m'a obligé de signer les articles dont j'ai parlé plus haut. J'ajouterai à cela que madame de Kempf avait été femme-de-chambre à la cour, que par conséquent c'était à elle d'être écoutée, & à moi d'essuyer des refus.

Il est encore essentiel de remarquer qu'après la quittance générale que j'avais donnée à mes honnêtes administrateurs, il ne leur suffit pas de s'être mis à l'abri de toutes recherches par ma déclaration, qu'ils prétendirent encore que je leur devais des récompenses, & qu'ils trouvèrent le secret d'obtenir de sa majesté un ordre qui me condamnait à payer quatre mille florins de gratifications à M. de Frauenberg. Celui-ci obtint sur-le-champ une ordonnance qui mit arrêt sur mes revenus. Je voulus m'y opposer, mais ce

fut en vain, & je fus réduit à manquer de tout. On avait considéré le bien qui me restait comme fidéi-commis, je n'y pouvais point prendre d'avances; je fus donc contraint à quitter Vienne pour aller m'établir à Aix-la-Chapelle.

Ce qui m'a le plus outré dans cette procédure, c'est la récompense de quatre mille florins qu'il m'a fallu donner à un homme dont la mauvaise foi & les rapines m'avaient absolument ruiné (1). On peut voir à présent si les bons

---

(1) Il est vrai que, pendant ma maladie, la reine m'accorda la faveur singulière de me faire compter mes appointemens de capitaine de cavalerie, à dater du moment de ma captivité. Ils montaient à 8000 florins. Elle me fit promettre que ces appointemens me seraient régulièrement payés, à titre de pension viagère.

Je démontrerai invinciblement par la suite, qu'il ne m'est pas resté un sou de cette pension. Les difficultés multipliées dont mes curateurs m'ont entouré; les voyages qu'il m'a fallu faire à Vienne; les avocats, les frais de justice, les gens d'affaires, & toute la tourbe des subalternes de la cour de Thémis, ne m'ont rien laissé. On m'a tout enlevé; &, pour commencer, on me vola, pendant ma maladie, 3000 florins, sur les 8000 que j'avais reçus. Cette maladie m'en a elle-même enlevé

amis que j'avais à la cour de Vienne étaient fondés à dire que j'étais un diſſipateur, un homme inquiet & impoſſible à ſatisfaire.

Ne me devait-on pas rigoureuſement & de plein droit mes appointemens de capitaine de cavalerie, puiſque je n'avais fait le voyage de Dantzick que ſur la permiſſion expreſſe de Sa Majeſté Impériale & du Conſeil de la guerre? Pouvait-on me reprocher tant le peu de reſpect des Dantzickois pour l'uniforme impérial que la trahiſon & le pillage auxquels le réſident de

---

beaucoup, car un médecin de la cour coûte le triple d'un autre. Le reſte de la ſomme a été conſommé par mon équipage, & par divers autres petits frais que mes nouveaux arrangemens exigeaient. Ce n'eſt pas encore tout. Outre ce que l'on a vu, j'avais plus de 8000 florins à payer pour les avances que mes amis m'avaient faites à Magdebourg, au temps de ma captivité, dont le général Riedt avait, lui ſeul, abſorbé la moitié.

J'avais des nièces, que leur généreuſe mère avait entraînées dans mon infortune. Devais-je oublier leur ſituation? Cependant, il ne m'a pas encore été poſſible de les rembourſer des ſommes que ma ſœur m'avait prêtées, dans les momens de mon affreuſe détreſſe. Qu'elles ſont affreuſes, les ſuites de l'oppreſſion!

l'empereur m'avait livré dans cette ville. Dans tous les cas je devais être considéré comme prisonnier de guerre. Au reste, si l'on venait à me demander quels sont les services que j'ai rendus, je répondrais que peu de gens ont fait ou voulu faire autant que moi, même pendant le temps que je languissais au fond d'un cachot. On n'a pas oublié que Trenck se serait rendu maître de Magdebourg, s'il n'avait pas été trahi par de misérables Viennois. Je dirai encore qu'il s'en fallait de beaucoup que mes appointemens de dix années ne montassent à la valeur de ce que j'avais payé comptant aux ministres de l'empereur pour les engager à me donner ma liberté. Néanmoins on affirmait par-tout que c'était l'impératrice qui m'avait fait sortir de Magdebourg. Non, ce ne fut pas elle, très-certainement non. La paix était faite depuis neuf mois, & personne ne s'était occupé sérieusement de mon sort. On s'était contenté de faire une mention très-indifférente de ma personne, & déja le roi avait refusé deux fois de me rendre libre.

Voici la chose comme elle s'est passée, telle qu'elle m'a été racontée & affirmée par S. A. R. le Prince Henri, par le duc Ferdinand de Brunswick,

& notamment par M. le comte de Hertzberg, ministre d'état.

Le général Riedt avait touché depuis six mois dix mille florins sur ma caisse ; peut-être déja ne pensait-il plus à moi, peut-être m'aurait-on laissé ronger mon frein tout à mon aise sans l'heureuse circonstance que je vais raconter.

Le 21 décembre, jour de gala, on remarqua que le roi étoit d'une humeur charmante. La reine, la princesse Amélie & le prince royal dirent tout bas à l'ambassadeur de Vienne, qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de glisser un mot en faveur de Trenck. L'ambassadeur fit une tentative ; elle eut un succès heureux : le roi dit oui. Ce mot causa une joie si générale, dans toute l'assemblée, que le monarque ne put dissimuler le mécontentement qu'il en ressentait. Je passe ici sous silence plusieurs particularités que la discrétion m'ordonne de taire. C'est peut-être en dire assez ; cependant, ce que je supprime, par une suite de cette discrétion, est peut-être ce qu'il y aurait de plus essentiel à dire. J'observerai seulement que, par la manière dont on me reçut à Vienne, à mon retour, j'acquis la preuve

qu'on ne desirait pas beaucoup de m'y revoir. C'est donc à mon savoir faire, à mes amis de Berlin, à mon argent que je dois ma liberté. Je présume encore que le roi de Prusse actuel n'a pas dédaigné d'intervenir dans cet acte de bienfaisance. Il aura engagé certaines personnes à parler au général Riedt; déja il se sera fait un plaisir d'être juste & généreux avec moi. Silence encore! il est d'autres circonstances que le temps dévoilera peut-être.

Qu'on ne trouve pas mauvais que je m'arrête un instant, que j'observe avec quelque attention les premières sensations que j'éprouvai. Pendant les premières semaines qui s'écoulèrent après mon élargissement, j'étais rarement à moi-même, presque toujours j'étais plongé dans des distractions profondes. Je m'étais si fort accoutumé à la méditation pendant une captivité de dix ans, que je considérais, comme autant de fantômes, les objets les plus palpables. Quelquefois je m'arrêtais tout court au milieu de la rue, & je me disais intérieurement: « Est-ce bien toi, Trenck? » Il m'est souvent même arrivé de me mordre le doigt très-vigoureusement pour chercher à me convaincre que je vivais, & que j'étais bien éveillé.

Au temps de ma convalefcence, je me promenais un matin fur le rempart. Le ciel étoit pur & ferein : avec l'air du printemps, mon ame refpirait le doux fentiment de la liberté ; elle éprouvait une joie célefte que j'effayerais vainement de décrire. L'alouette élevait, vers l'aftre du jour, fes chanfons matinales ; plein d'une émotion délicieufe, mon cœur palpitait avec plus de vîteffe : dans cet inftant je fentis que j'étais homme. Ah ! me dis-je à moi-même, que peuvent me faire les caprices & les jeux cruels de la fortune, tant que mes pieds, ma volonté ou mon cœur ne feront point enchaînés ? Si ce foleil, qui m'entoure de fes rayons, éclaire un homme libre ; fi, par l'effor de ma penfée, je puis, comme cette alouette, planer au-deffus d'une terre où l'innocence eft fouvent perfécutée, ne dois-je point regarder, avec le fourire de l'indifférence, ce que l'homme appelle coup du fort, infortune, revers ! mon cœur s'émut à ces réflexions, & je priai, pour élever vers Dieu le fentiment de ma reconnaiffance. Je me déterminai à quitter Vienne, à chercher un coin de terre où, loin des cours & des monarques, à l'abri des attentats de la calomnie, & des fureurs du pouvoir arbitraire, je puffe vivre dans une obfcure tranquillité.

Le grand monde, (1) les fociétés nombreufes m'étaient infupportables. J'étois étourdi du jar-

---

(1) Jamais perfonne, peut-être, n'aura trouvé la vie de la cour auffi ridicule qu'elle m'a paru l'être.

Des milliers d'hommes, légers comme des papillons, & chamarrés de différentes couleurs, vont & viennent avec l'air d'attendre un objet qui, feul, fixe toute leur attention.

La porte s'ouvre. Une matrone refpectable fe préfente; elle fourit, &, dans l'inftant, toute la cohue moutonnière laiffe éclater fur fon vifage des fignes de fatisfaction.

Elle s'avance vers un homme qui porte un bonnet de couleur pourpre; elle lui adreffe, ainfi qu'à un petit homme fans dignité réelle, & qui eft un portrait vivant du bon Efope, quelques mots fur le temps, fur la température de la journée. Tout le monde s'approche, dans l'intention de participer, peut-être, à l'honorable faveur. La matrone fe retire. On ferme la porte de fa chambre. Quelques femmes, d'un âge très-grave, ont feules, avec un prélat, l'avantage de la fuivre; & voilà le moment de la cour paffé. On n'y a pas eu le plus petit égard pour les hommes que leur caractère peut rendre utiles & refpectables, pour des citoyens recommandables, pour des patriotes éclairés: Pourquoi? parce qu'ils ne portent pas la clef de chambellan fur la faillie de la hanche. Les voix s'élèvent, tout le monde crie, le tumulte devient général, & chacun s'en va joyeufement chez foi, où il dit avec fuffifance: « Je viens de faire ma cour ».

gon qu'il m'y fallait entendre, & l'éclat des bougies fatiguait tellement mes yeux, que je retournais chez moi avec des douleurs de tête violentes, dans un état de mélancolie & même de dégoût. Telles étoient mes dispositions, lorsque je rencontrai une occasion favorable à l'exécution de mon projet.

Le feld-maréchal Laudon se préparait à partir pour Aix-la-Chapelle où il voulait prendre les eaux. C'était un homme que j'avais toujours honoré très-particulièrement. J'avais même eu, avec lui, des relations intimes lorsqu'il était capitaine des Pandoures au régiment de mon cousin. Comme il venait prendre congé de la grande maîtresse, comtesse de Paar, j'entrai dans la chambre, & un instant après la reine parut. Sur ce qu'on parla du voyage du maréchal, elle me dit : « Trenck, » je ferais d'avis que vous fissiez le voyage d'Aix- » la-Chapelle, les bains achèveraient de vous » rétablir ». Mes préparatifs furent promptement faits, & le lendemain je partis. Je ne tardai point à atteindre le maréchal qui était parti avant moi. Je l'accompagnai à Aix-la-Chapelle, où nous fîmes un séjour d'environ trois mois. On nous y distinguait comme deux êtres extraordinaires;

lui, à caufe de fes talens & de fon habileté dans l'art militaire; moi, relativement à mes malheurs. Mon ame flétrie & mécontente avait befoin de la converfation de cet homme refpectable. Comme moi, il avait appris à connaître Vienne par fa propre expérience; fa grandeur d'ame & une conftance inébranlable avaient enfin défarmé la haine de fes envieux. C'était à fon feul mérite qu'il devait tout ce qu'il était devenu.

La vie qu'on mène à Aix-la-Chapelle & à Spa fut affez de mon goût. On y voit des hommes de tous les rangs, de tous les pays : on y voit même des princes fouverains, qui, pour ne pas vivre entièrement ifolés, font obligés de fe plier à rechercher la fociété des gens de toutes les conditions. En un feul jour, j'y ai rencontré plus d'égards, plus de plaifirs, plus d'amis que je n'en ai trouvé à Vienne dans tout le cours de ma vie.

J'étais à peine à Aix-la-Chapelle, depuis un mois, lorfque je reçus une lettre de la comteffe de Paar qui, jufqu'au tombeau, a été ma bienfaitrice & mon amie. Elle me mandait que fa

majeſté l'impératrice avait daigné penſer à moi & s'occuper des moyens de me faire un ſort heureux, dès que je reparaîtrais à Vienne. Je tâchai de découvrir, par des informations ſecrettes, quel était ce bonheur que l'on me promettait; je ne pus rien apprendre; mais je crus que je pouvois tout eſpérer d'une ſouveraine à qui ma ſituation était parfaitement connue. L'empereur François mourut à Inſpruck dans ce temps-là. Cet événement preſſa le retour du général Laudon à Vienne. Je le ſuivis peu de temps après. Dès que je fus arrivé à Vienne, je me rendis chez la comteſſe de Paar qui, au bout de quelques jours, me fit avoir une audience.

L'impératrice me reçut avec bonté, & me parla ainſi : « Trenck! je veux vous prouver que » je ſuis fidèle à mes promeſſes. J'ai penſé à vous, » & je ſonge à vous marier. Je veux vous donner » une femme bien riche, bien raiſonnable ». Gracieuſe ſouveraine, lui répondis-je, je n'ai pas encore pu me réſoudre à ſerrer les nœuds du mariage; mais en ſuppoſant que je puiſſe m'y déterminer, j'ai déja fait un choix à Aix-la-Chapelle. — Quoi! ſeriez-vous marié? — Pas encore, gracieuſe ſouveraine. — Êtes-vous promis?

— Je le ſuis; — n'importe; je veux arranger tout cela. Je vous ai deſtiné la riche veuve de M. de N....; elle eſt prête à vous épouſer. C'eſt une femme très-ſenſée, qui a 50,000. flor. de rente. Il ſemble que cette circonſtance arrive pour vous tout exprès; car c'eſt une épouſe comme celle-là qu'il vous faut pour vous forcer à vivre tranquille. « Je reculai d'effroi. On voit au moins que cette excellente princeſſe cherchoit, en dépit des méchans, dont elle étoit entourée, tous les moyens de me procurer des dédommagemens; mais, en cet inſtant, elle était égarée par ſa ſenſibilité. L'aimable perſonne que ſa majeſté voulait bien me propoſer, avait ſoixante-trois ans; elle étoit dévote, querelleuſe, &, pour terminer le portrait, elle était de la plus ſordide avarice. Je répondis en frémiſſant. « Je ne diſſimulerai rien à votre majeſté. Pour tous les tréſors du monde, je ne voudrais point de cette femme-là. Si je me détermine à me marier, ce ſera pour être heureux, & jamais je ne pourrais l'être avec elle. D'ailleurs, j'ai déja fait un choix à Aix-la-Chapelle; j'ai engagé ma parole d'honneur, & un homme délicat n'y manque jamais ». L'impératrice qui n'avait daigné ſe mêler de cette négociation que

dans le desir de m'obliger, me répliqua : « Désormais n'imputez votre infortune qu'à vous-même, à votre opiniâtreté. Faites, suivez l'impulsion de votre tête, je vous souhaite bien du bonheur ». Après ce discours, elle me quitta, & je compris bien qu'elle m'abandonnait sans retour.

Si j'avais été d'un caractère à employer les ressources d'une vieille épouse pour rétablir mes affaires, j'aurais pu me marier en 1750. J'avais trouvé en Hollande un parti pareil, qui m'aurait donné trois millions. Que l'on voye s'il m'était possible d'accepter de semblables propositions. Ce qui, pourtant, rendait la chose absolument impraticable, c'est que j'étais devenu réellement amoureux à Aix-la-Chapelle, & que, dans l'union vers laquelle je penchais, tout semblait me promettre le bonheur : raison adoucie, beauté, talens, graces, & sur-tout un caractère aussi noble que sensible.

Je ne m'étais point encore engagé avec celle dont je voulais faire mon épouse ; mais j'avais déja résolu, dans mon cœur, de retourner à Aix-la-Chapelle. Je voulais apprendre à con-

naître plus particulièrement le caractère de la personne à laquelle je me proposais d'enchaîner ma destinée. Le maréchal Laudon la connaissait, & m'encourageait. Il connaissait tous les sentimens de mon cœur, toutes mes résolutions. Il savait que, dans le fond de l'ame, je conservais quelques secrets desirs de vengeance; & qu'il était facile qu'ils me fissent retomber dans un abîme plus profond encore que celui auquel j'avais échappé. Il me conseilla donc, (& mon ami le professeur Gellert, que je consultai à Leipsick fut du même avis) de tempérer, par les nœuds du mariage, l'ardeur de mes passions, de ne plus m'occuper que du repos, enfin, de fuir le grand monde & les affaires.

Je me rendis aisément à un conseil qui était d'accord avec mes inclinations les plus chères. En 1765, je retournai à Aix-la-Chapelle, & j'y épousai la fille cadète de l'ancien bourguemestre de Broé (1).

---

(1) Il était mort à cette époque, après avoir vécu honorablement à Bruxelles, ville où mon épouse est née, & où elle a reçu son éducation. On l'avait, en quelque façon, contraint à accepter la place de bourguemestre

Ma

Ma femme, qui a couru avec moi plusieurs états de l'Europe, s'est concilié par-tout l'estime & les suffrages les plus flatteurs. Elle était jeune, belle & vertueuse. Elle m'a rendu père de onze enfans, dont huit vivent encore. Elle les a tous nourris elle-même, & leur a donné l'éducation la plus soignée. Fasse le ciel que je puisse les élever, & donner à ces chers enfans l'état dont ils sont dignes & que je leur dois!

à Aix-la-Chapelle, parce qu'il y fut nommé par la confiance & aux acclamations de tous les citoyens.

Il descendait d'une famille noble, anciennement établie au comté d'Artois. Ses ancêtres, qui avaient été propriétaires de biens considérables dans les environs d'Aix, avaient obtenu de la cour de Vienne, je ne sais point à quel titre, un diplôme qui les élevait à la qualité de nobles de l'Empire. La mère de ma femme était sœur du baron Robert, seigneur de Roland, & vice-chancelier à Dusseldorf.

On ignore à Vienne que les loix municipales de la cité ordonnent que l'un des deux bourguemestres régnans soit toujours un ancien gentilhomme. On prend l'autre dans la bourgeoisie. Mon beau-père n'a donc point dérogé à sa qualité de noble, en acceptant, par amour du bien, l'emploi de bourguemestre. Mes enfans n'auront donc point à rougir de leur mère, ni de ses aïeux.

Quelle consolation pour leur tendre mère, si je parvenais à remplir ce vœu! Elle a eu tant à souffrir des persécutions que j'ai essuyées depuis vingt-deux ans qu'elle a uni sa destinée à la mienne!

Pendant mon dernier séjour à Vienne, qui ne fut pas bien long, je me déterminai à une nouvelle démarche. L'empereur, Joseph II, m'accorda une audience dans laquelle je cherchai surtout à lui prouver que j'avais une connaissance approfondie des défauts & des désordres pour lesquels ses états réclamaient de prompts remèdes. Il fit, à mes discours, l'attention d'un souverain qui cherche à s'instruire, & qui veut rendre ses peuples heureux. Il m'ordonna de lui rédiger un mémoire explicatif de mes idées. J'obéis : & mes réflexions remplirent dix-neuf feuilles entières. J'y parlais avec toute la franchise d'un Germain; & tous les objets, tant civils que militaires ou économiques, y étaient présentés sous les couleurs qui leur convenaient. S'il pouvait m'être jamais permis de publier ce mémoire, j'ose avancer qu'il me ferait honneur. On y verrait que le monarque n'a pas dédaigné d'en faire usage, & que quelques-unes des idées qui s'y trouvaient développées

ont été employées dans plusieurs réformes ou ont servi à perfectionner plusieurs projets importans (1) qui ont avortés, parce qu'on est sorti de mes principes.

L'empereur reçut cet écrit avec bonté : je le suppliai de vouloir bien le tenir secret, parce que j'y nommais des personnages qui, dans le desir de se venger, auraient, tôt ou tard, consommé ma ruine. Je lui faisais le tableau de tout ce qui m'était arrivé dans les états soumis à son obéissance, ce que je n'ai pu raconter publiquement qu'avec une extrême réserve. Tout ce que j'avançais était appuyé sur les preuves les plus évidentes, & je ne doutais pas que mes droits, éclairés enfin par ce soleil levant, ne fussent bientôt reconnus, protégés & maintenus. Je l'ai déja dit, mon écrit fut reçu avec distinction. Quant à moi, je ne me suis encore ressenti en rien des heureux effets qu'il aurait dû produire.

Dégoûté de Vienne encore une fois, je re-

(1) On peut ouvrir, en attendant, le cinquième volume de mes Œuvres complettes : on y trouvera une partie des idées dont je veux parler. Elles sont présentées de manière qu'un lecteur intelligent peut deviner tout ce que je ne dois pas encore dire.

partis promptement pour Aix-la-Chapelle où, pendant la première année, il ne m'arriva rien que de fort ordinaire. J'y vivais assez tranquille; & comme ma maison était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction qui venaient prendre les eaux, je commençai à m'y répandre dans le grand monde, & je me fis les amis les plus respectables. J'allai aussi à Leipsick pour y voir le professeur Gellert, à qui je communiquai mes manuscrits, & que je consultai sur la manière dont je devais débuter dans la carrière aussi épineuse qu'ingrate de la littérature. Il adopta, de préférence, mes fables & mes contes; mais il blâma hautement la franchise dangereuse avec laquelle je m'exprimais sur les affaires d'état. Que n'ai-je suivi les conseils de cet homme respectable! je me serais épargné bien des chagrins.

Au mois de décembre 1766, mon épouse me rendit père pour la première fois, ce fut d'un fils. J'écrivis (1), à cette occasion, à notre jeune monarque, dont le règne, aujourd'hui, s'annonçe

---

(1) Cette lettre se trouve en entier dans le huitième volume de mes Œuvres. Elle a pour titre : *Bélisaire à Justinien*. Elle est imprimée aussi dans le tome second de mon *Ami des Hommes*.

avec tant d'éclat. Voici un court extrait de ma lettre :

« Je me ſuis marié à Aix, avec le conſentement de votre majeſté, & mon épouſe m'a, » aujourd'hui, rendu père d'un fils, auquel, » à ſon baptême, j'ai donné le nom de Joſeph.

» Le colonel, baron Rippenda, a repréſenté » votre majeſté dans cette cérémonie : j'eſpère, » très-gracieux ſouverain, que vous voudrez » bien me pardonner, ſi j'ai pris cette liberté, » avant que, préalablement, votre majeſté eût » daigné m'accorder une faveur auſſi précieuſe : » mais j'ai aſſez d'amour-propre pour oſer me » flatter que j'ai quelque droit de l'attendre d'un » monarque qui connaît mon cœur, quels ont été » mes deſtins, & ſous les auſpices duquel je » dois attendre avec confiance un avenir plus » favorable.

» J'éleverai cet enfant pour le ſervice de votre » majeſté ! que le lait qu'il ſucera du ſein de ſa » mère ſe convertiſſe en poiſon, s'il ne ſuce pas » avec lui les mêmes ſentimens dont je me ſuis » honoré juſqu'à préſent. Cependant, très-auguſte » empereur, ce n'eſt pas ſimplement pour me » conformer aux uſages de Vienne que je lui ai

» donné le nom de Joſeph ; auſſi long-temps
» que je vivrai, mon enfant n'aura beſoin de
» rien : mais, ſi je viens à mourir, je veux alors
» qu'il s'appelle Joſeph, afin qu'il puiſſe dire à
» ſon monarque qu'il eſt le fils & l'héritier légi-
» time des deux Trenck, dont les grands biens
» en Eſclavonie ſont, par une injuſtice trop
» manifeſte, tombés dans des mains qui n'au-
» raient jamais dû les poſſéder.

» Très-gracieux ſouverain, que j'aime &
» révère comme le Dieu tutélaire de mes deſti-
» nées, daignez accorder un ſourire de bien-
» veillance à un nouveau petit citoyen du monde,
» & veuillez, en même-temps, me faire con-
» naître s'il me ſera permis de continuer de ſou-
» mettre au coup-d'œil pénétrant de votre majeſté
» mes écrits & mes vues patriotiques. Je m'apper-
» çois tous les jours davantage combien j'ai de
» dangereux ennemis à Vienne, mais j'ai une
» pleine confiance en votre juſtice.

» Je ſuis en tout évènement de votre majeſté
» impériale,

» Le très-humble & très-fidèle ſujet,

TRENCK.

Je reçus la réponse qu'on va lire ; je la publie ici pour des raisons importantes, & parce qu'elle a été écrite de la propre main de Sa Majesté.

« Mon cher major & baron Trenck,

» J'ai appris avec plaisir, quoique vous l'ayez
» fait sans m'avoir consulté auparavant, que
» vous aviez donné à votre fils le nom de
» Joseph, & que vous aviez choisi le colonel
» Rippenda pour me représenter dans la céré-
» monie du baptême. Pour vous donner une
» preuve de mes dispositions favorables à votre
» égard, je vous apprends que dorénavant vous
» ne toucherez plus vos appointemens à Vienne,
» mais à Bruxelles, & que je m'y suis déterminé
» pour de bonnes raisons.

» Vos écrits patriotiques me font beaucoup
» de plaisir ; & comme j'ai toujours cherché à
» connaître la vérité, je vous permets de les
» continuer & de me les envoyer : j'aimerais
» mieux cependant qu'elle me fût présentée dans
» sa figure naturelle, que sous les habits de la
» satyre. Je suis votre, &c.

JOSEPH.

Peu de temps après, je reçus l'ordre d'entrer en correſpondance avec le baron de Roeder, ſecrétaire du cabinet de ſa majeſté. Je dois m'interdire de parler ici des ſujets traités dans cette correſpondance ; je dirai ſeulement qu'avec la meilleure volonté du monde de me rendre utile à l'état, & ſans aucun eſpoir de récompenſe, je m'apperçus bientôt que ma droiture & ma franchiſe trop loyale rendraient encore une fois mes bonnes intentions inutiles (1).

(1) En 1767, je compoſai à Aix-la-Chapelle mon *Héros Macédonien*, ouvrage aujourd'hui auſſi connu en Allemagne, que l'ait jamais été le livre de l'Eſpiégle. Il me fit de la réputation, mais auſſi il m'attira de nouveaux chagrins en des perſécutions nouvelles. Je ne me ſuis pourtant jamais repenti de l'avoir mis au jour. J'ai même eu l'avantage de le préſenter moi-même à cinq monarques, aujourd'hui régnans, & aucun ne l'a fait brûler. Mon malheur voulut que ma ſouveraine en fût ſcandaliſée, les Jéſuites commençoient à me perſécuter ouvertement, parce que j'avais oſé dire au roi David lui-même ſes vérités.

En 1768, il m'arriva une aventure dont je ne rapporterai pas toutes les circonſtances.

J'avais chargé à Bruxelles un de mes amis de percevoir un quartier de mes appointemens. Il me fit ſavoir que

Cependant je faisais de jour en jour de nouvelles connaissances à Aix, &, il le faut avouer,

---

le conseil de guerre avait arrêté mes appointemens à Vienne, & qu'on m'avait condamné à payer à l'agent de change, Bussy, une vieille lettre-de-change de 700 florins, avec les intérêts de dix-sept ans. Or, ce Bussy était un fripon avéré, & je savais bien positivement que je ne devais rien à personne. Je devinai donc sans peine que j'allais être en butte à une fourberie; je pris la poste & je partis pour Vienne, afin de découvrir de quelle espèce elle pouvait être. On refusa de m'entendre. On m'assura que j'arrivais trop tard, qu'on avait jugé l'affaire, & que tout retour serait inutile, parce que le conseil de guerre avait prononcé.

Je m'adressai à l'empereur Joseph. Je le suppliai d'ordonner la revision de ce procès, puisqu'il était certain qu'on ne m'avait jamais donné la plus légère connaissance, le moindre avis de cette lettre-de-change, & que je m'engageais à prouver qu'elle était fausse, de la façon la plus évidente. On m'accorda cette grace, & je comparus devant le tribunal de première instance, *Judicio militari mixto*. J'eus pour agent M. de Weyhrach, honnête homme dans toute l'acception du mot.

A peine avait-il commencé à demander un délai, pour faire examiner la validité de la lettre-de-change, que M. le rapporteur, de Zetto, lui dit en menaçant : « Que s'il » était assez hardi pour vouloir défendre Trenck dans » cette affaire, on le ferait sur-le-champ conduire chez

il n'était guère possible d'être placé plus favorablement pour cela. Aix-la-Chapelle & Spa

» le prévôt ». Il répondit fermement : « Je me suis con-
» vaincu que la cause de Trenck est juste. Voilà pour-
» quoi je me présente à ce tribunal ». On fit faire silence,
& les menaces ne firent aucun effet.

Je fus obligé d'attendre quatre mois entiers à Vienne, avant que l'on produisît la lettre-de-change dont je voulais prouver la fausseté. On se flattait que je n'aurais pas la patience de rester à Vienne aussi long-temps.

On n'eut pas de peine à se convaincre que cette lettre-de-change était évidemment fausse. En trois endroits différens elle était trouée & déchirée, & pour tout dire, en un mot, la friponnerie sautait aux yeux. Chacun fut obligé de convenir que l'effet était nul, de toute nullité, qu'il fallait le supprimer & punir le demandeur. Mais M. de Zetto renvoya les parties, & multiplia tellement les détours, qu'il intervint une sentence qui portait : *Que cette procédure devait être régulièrement instruite, & suivre le cours ordinaire des procès.* Tout ce qu'on desirait, c'était de gagner du temps, afin de préparer contre moi de nouveaux artifices. Quatre années entières se sont écoulées avant qu'on ait prononcé sur un objet dont l'évidence était palpable. Cependant, deux prêtres, tous deux confesseurs de je ne sais plus quels couvens, avaient assuré, par serment, que l'argent m'avait été compté, & qu'ils en avaient été les témoins oculaires. A la fin, je parvins

ſont, pour ainſi dire, le rendez-vous de toutes les nations. Le matin, je m'entretenais chez

---

à démontrer, qu'à l'époque indiquée par la date de la lettre-de-change, j'étais détenu à Magdebourg depuis une année, & que, par conſéquent, il était impoſſible que je fuſſe à Vienne. Il n'y avait pas de doute que M. de Zetto lui-même ne fût, de concert avec Buſſy, le fabricateur de la fauſſe lettre-de-change. Au reſte, je ſuivis cette affaire avec trop de vigilance, & mon agent était trop homme d'honneur pour que je puſſe perdre ce procès. Il me fallut faire, non ſans beaucoup de dépenſes, trois fois le voyage d'Aix à Vienne, pour m'oppoſer à temps aux coups que me préparaient mes adverſaires. Après mille ſubterfuges, il fallut pourtant prononcer. Je gagnai mon procès. On déclara la lettre-de-change fauſſe; mais il me fallut payer les frais, qui montaient à plus de 3500 florins. Comme l'agent Buſſy n'avait rien, on ne lui infligea aucune punition, mais il ſe vit obligé de quitter Vienne honteuſement. Quant à M. de Zetto, il a continué d'être rapporteur; &, en cette qualité, il m'a volé, pendant dix-huit ans, de la manière la plus barbare. Depuis quelques ſemaines, il a été caſſé de ſon emploi de juge, & relégué dans une maiſon de correction.

N. B. *Il ballaye actuellement les rues de Vienne, avec ſon collègue Krügel.*

Il ſerait à ſouhaiter que toutes les circonſtances de ce

moi avec un lord de l'oppofition; & l'après-midi, avec un ami de la cour & un orateur du parle-

procès très-remarquable fuffent confervées dans un traité, imprimé à Vienne pour cet effet, & qu'on le publiât comme un monument effrayant des attentats de l'iniquité contre l'innocence. Tous les actes, tous les titres, font en dépôt chez M. de Weyhrauch; &, pour l'honneur des cours de juftice impériales, j'aime à me perfuader qu'on n'y reverra jamais un pareil fcandale. Peut-être fuis-je le feul homme qui ait gagné un pareil procès contre une cour de juftice. Le defir de confondre un fcélérat m'a fait m'expofer au reffentiment, aux perfécutions de divers tribunaux, qui, par la fuite, m'ont fait durement expier mon courage, & fe font cruellement vengés. Zetto a trouvé la punition qu'il méritait, mais il ne l'a trouvée que beaucoup trop tard pour moi & pour une foule de veuves & d'orphelins, qu'il a plongés dans l'infortune. On ne connaît pas encore toutes les infamies dont s'eft fouillé ce miférable.

J'ai voulu donner une connaiffance rapide & fuffifante de cet incident, parce que le procès a fait, dans le temps, une grande fenfation à Vienne. Il eft vrai qu'il m'a fait honneur, mais il m'a auffi entraîné dans de grandes dépenfes, & il m'a caufé bien des chagrins. A chaque voyage que je faifais à Vienne, je hafardais de nouvelles démarches pour effayer de revenir fur ma grande affaire; ç'a été toujours fans fuccès, à l'exception pourtant qu'on apprit à me connaître mieux, & que j'infpirai plus d'intérêt. Confolation bien ftérile!

ment ; quelquefois auſſi c'était avec un perſonnage du même pays, auſſi modéré qu'impartial. Perſonne n'était donc plus que moi à portée de démêler la vérité.

Inſenſiblement on commença à me regarder comme un homme conſommé dans la politique ; & l'idée même que l'on prit de moi fit que je cherchai à m'éclairer encore davantage. J'entrepris un commerce de vin de Hongrie, dont je faiſais des envois en Angleterre, en France, en Hollande & dans l'Empire. Ce négoce me mit dans le cas de faire tous les ans des voyages conſidérables ; &, comme j'avais tous les jours occaſion de recevoir agréablement, chez moi, les étrangers qui ſe rendaient à Aix & à Spa, je retrouvais auſſi, dans tous les pays où je voyageais, des amis zélés, & qui ne m'étaient pas inutiles dans mes différentes affaires.

Mes revenus de Vienne étaient preſqu'entièrement abſorbés par mes procès, mes curateurs & mes agens. Le reſte s'en allait abſolument dans les voyages que j'étais forcé d'y faire à grands frais, pour obéir aux ordres du conſeil de la guerre, & toujours infructueuſement.

C'était principalement avec les Anglais que j'étais en grandes relations. Comme ils sont grands chasseurs, & qu'ils amènent de Londres des chevaux & des chiens dressés à la chasse des loups & des sangliers, j'allais passer des étés entiers dans leurs terres, en Ecosse & en Irlande. Ces courses ont contribué à me faire connaître à fond cette nation & sa constitution politique.

L'électeur Palatin m'avait accordé tout un district dans le pays de Juliers, où je pouvais chasser librement ; & le comte d'empire de Morode-Westerlos avait entièrement abandonné à ma discrétion son château & tout son équipage de chasse. On voit qu'à cet égard rien ne me manquait. J'ai essuyé depuis de grands désagrémens pour ce droit de chasse que j'ai voulu soutenir. Mais ce qu'il y a d'avantageux dans ce pays-là, c'est que la chasse n'est jamais une occasion de procès, & que c'est le sabre au poing que chacun peut y établir & réclamer ses droits. Cette manière d'agir était assez de mon goût.

Puisque me voilà sur ce chapitre, je veux raconter à mes lecteurs une historiette qui me

fit passer dans tout le pays pour un habile magicien à l'épreuve du fer & du feu, & qui commandait également aux nuées & aux orages.

Il s'éleva entre le président Palatin, baron de Blankart, & moi, un démêlé au sujet d'un certain district sur lequel nous nous contestions le droit de chasse. Sans vouloir ici me prévaloir, le bon droit était de mon côté. Je lui écrivis donc que tel jour, à dix heures du matin, je me rendrais sur le lieu même qui faisait l'objet de notre rixe, & que j'espérais qu'il ne manquerait pas de s'y trouver pour me faire réparation, de la manière outrageante dont il m'avait insulté.

Accompagné de deux chasseurs & de deux de mes amis, je m'y rendis à l'heure indiquée; mais quelle fut ma surprise de trouver la place occupée par plus de deux cents paysans armés! Il fallait prendre un parti. Je leur détachai un de mes chasseurs, qui signifia à l'armée ennemie, que si elle ne se retirait sur-le-champ, j'allais faire feu sur elle. On était au mois d'août, le ciel était clair & serein : tout-à-coup l'air s'obscurcit, & nous fûmes enveloppés d'un brouillard épais. Mon chasseur revint & nous dit que toute la

troupe venait de prendre la fuite, en donnant des signes de la plus grande terreur, parce qu'au moment même où il leur annonçait mes intentions, l'irruption du brouillard s'était manifestée.

Je voulus profiter de mon avantage. En conséquence je marchai en avant, & je ne trouvai plus personne. Je fis faire alors une décharge générale ; après quoi nous arrivâmes sous les murs du château ; &, pour mieux constater mon triomphe, je fis sonner du cor jusques dans la cour de mon adversaire. On commença alors à faire feu sur nous à une certaine distance ; mais, à la faveur du brouillard, nous nous en tirâmes heureusement.

Satisfait de ce qui venait de se passer je rentrai chez moi, où je trouvai ma femme hors d'elle-même, parce qu'on avait déja débité que l'on me ramenait dans la ville avec quantité de blessés, quoi qu'à dire vrai, aucun de nous n'eût été même effleuré.

Depuis cet évènement, il fut arrêté dans tout le pays que j'étais un sorcier, & que je n'étais parvenu à me rendre invisible qu'à la faveur d'un

d'un nuage. Plus de deux cents témoins l'atteſtèrent avec ſerment. Auſſi-tôt tous les moines d'Aix, de Juliers, de Cologne montèrent en chaire, & tonnèrent publiquement contre moi. Ils m'injurièrent, me calomnièrent même dans leur ſainte fureur, & donnèrent charitablement avis au peuple de ſe tenir en garde contre Trenck, maître ſorcier, & qui pis eſt, luthérien. Dans une autre occaſion, que je fis naître moi-même, je ſus mettre à profit cette circonſtance, comme je vais le détailler ici.

Dans les vaſtes forêts du comté de Mont-Joie, j'allai à la chaſſe aux loups, & j'invitai à cette chaſſe les bourgeois & les payſans. Le premier jour, nous ne fîmes que battre les buiſſons. Sur le déclin de la journée, je me retirai avec plus de quarante de ces payſans armés dans la cabane iſolée d'un charbonnier, où nous devions paſſer la nuit, & où le vin, ainſi que l'eau-de-vie, ne nous manquait pas.

Lorſque le ſoir fut arrivé, je leur dis : Ah ça,
» mes enfans, que chacun de vous décharge ſes
» armes, & les recharge de nouveau, afin que
» demain vous ſoyez ſûrs de vos coups, & que

» personne ne puisse prendre pour excuse que » son fusil a manqué ». Quand ils eurent fait ce que je leur avais ordonné, on porta dans une petite chambre à part tous les fusils & toutes les carabines, après quoi on dansa, on but, on mangea, on se divertit. Mes chasseurs saisirent un moment pour se glisser les uns après les autres dans la petite chambre. Ils vuidèrent les canons de leurs fusils, & les rechargèrent sans mettre de balles; ils mirent seulement une charge double à quelques-uns d'entre eux. J'eus, de mon côté, le soin de mettre dans ma poche quelques-unes de ces balles avec du plomb applati & haché.

Le lendemain matin toute la troupe me suivit à la chasse. Pendant le chemin, quelques-uns de ceux qui étaient dans le secret, commencèrent à parler aux paysans de mes maléfices, de ma magie & de mes secrets contre les armes à feu. Je me retourne à leurs discours. — De quoi parlez-vous donc, vous autres? — Ils ne veulent pas croire, M. le baron, me répondit un des chasseurs, que vous puissiez prendre les balles à la volée. — Je souris, & j'engageai l'un d'eux à en faire l'essai, en tirant sur moi; il hésitait. Mon chasseur s'empara de son fusil, & tira. Je pare de la main,

en m'écriant : « Allons, enfans, essayez, tirez, » mais l'un après l'autre ». Ils commencèrent en effet à faire feu, & je reçus tous leurs coups, en faisant des grimaces effroyables. On obser- vera que je ne courrais pas le plus petit danger, parceque mes gens avaient eu l'attention d'em- pêcher, en sortant, que personne ne touchât à la charge de son fusil. Ceux qui avaient des armes à double charge, reçurent des commotions si violentes, que la frayeur les fit tomber par terre. Ils me regardaient tous d'un air d'admi- ration. Je m'avançai vers eux, tout sérieusement, tenant dans la main quelques-unes de leurs balles qu'ils pouvaient reconnaître, avec des morceaux de plomb haché & applati : « Voyez, leur dis-je, » mes amis, que chacun reprenne ce qui lui appar- » tient ». A ces mots, ils restèrent tous la bouche béante, & dans un état d'immobilité. Ils reprirent doucement leurs fusils, & gagnèrent, sans mot dire, leur maison, l'un après l'autre. Je n'en pus retenir qu'un petit nombre qui me servit à ter- miner heureusement ma chasse.

Le dimanche suivant, les moines d'Aix com- mencèrent à fulminer, en chaire, contre moi & contre ma magie. Aujourd'hui encore, tous

ceux qui ont été les témoins de cette aventure, jurent leurs grands Dieux qu'ils ont tiré sur moi, qu'en un tour de main, j'ai escamoté leurs balles, & que je la leur ai rendue. C'est ainsi que l'on en impose à la crédulité du vulgaire imbécille. Dans les environs d'Aix-la Chapelle, de Juliers, de Maëstricht & de Cologne, il n'y a personne qui ne soit intimément persuadé que je suis à l'épreuve des armes à feu, & que, par le secours de mes sortilèges, je puis escamoter le plomb volant. Il est sûr que ce préjugé m'a sauvé la vie, dix fois au moins, dans un pays où les moines avoient mis ma tête à prix, qui est couvert de voleurs sur les grands chemins, où j'ai vu rouer, tirer à quatre chevaux, brûler plus de cent soixante personnes; dans un pays enfin, où, pour un ducat, on peut lestement dépêcher un homme vers l'autre monde.

On ne verra pas sans surprise, d'après tous ces détails, que, pendant une certaine suite d'années, je me sois, comme par miracle, tiré sain & sauf d'une ville où la terre est surchargée de vingt-trois couvens, églises ou chapelles, & où l'on révère un jésuite comme un Dieu.

Mon héros macédonien avoit déjà élevé contre moi la haine de tous ces hypocrites. En 1772, je faisais à Aix une gazette, & *la feuille hebdomadaire* intitulée *l'Ami des hommes*. J'y multipliais les efforts de ma raison, pour arracher à la superstition le masque dont elle se couvre. Certainement, il y avait de la témérité à écrire, comme je le faisais, sous le règne de Marie-Thérèse : cependant qu'on lise mes écrits avec attention, & l'on verra que j'ai toujours respecté la doctrine épurée & sublime du christianisme, ainsi que la morale de l'évangile, que je n'en voulais qu'aux abus, au charlatanisme de ceux qui, à la place d'une foi sincère & éclairée, osent mettre une superstition grossière. Quoi qu'il en soit, la liberté avec laquelle je m'expliquais sur des matières très-délicates, déchaîna tout le clergé contre moi. Le père Zunder, jésuite, me foudroya du plus terrible anathême. On fixa le jour où on devait brûler mes écrits en face de ma maison, raser l'édifice de fond en comble, & exterminer tous ceux qui l'habitaient.

De toutes parts on écrivait à ma femme de prendre la fuite, de se mettre en lieu de sûreté, elle & ses enfans : elle partit, en effet, en proie

à tous les tourmens de la plus extrême inquiétude, & dans un effroi mortel. Quant à moi, je restai avec seulement deux chasseurs; mais j'exposai publiquement, sur la galerie qui était devant ma fenêtre, quatre-vingt-quatre fusils chargés, afin que personne n'ignorât mon intention de me défendre jusqu'à la dernière extrémité. Enfin arriva le jour qu'on avait fixé pour l'attaque. Le père Zunder, accompagné de tous les étudians de la ville, & tenant mes écrits à la main, se préparait à commencer l'irruption. Les autres moines avaient amassé le reste de la ville, & on se disposait à un assaut général; mais quand je me présentai sur la galerie, au milieu de mes quatre-vingt-quatre fusils, personne n'eut le courage de paraître sur la place publique.

Le jour & la nuit suivante s'écoulèrent sans autre aventure. Vers le matin, un incendie accidentel éclata dans la ville. On verra que je n'avais pas beaucoup de frayeur, car j'y volai avec mes deux chasseurs, après avoir eu toutefois la précaution de nous armer. Je formai une haie de gens pour passer les seaux, & tout le monde suivit mes ordres. Le père Zunder

était de l'autre côté qui faiſait la même choſe avec les étudians. Je m'approchai de lui avec l'air de l'indifférence, & je lui appliquai ſur les oreilles, comme par accident, un coup d'une longe de cuir que je tenais à la main. Perſonne n'oſa remuer pour en prendre vengeance. Je paſſai en faiſant bonne contenance parmi la troupe de mes ennemis. Ils m'ôtaient tous leurs chapeaux, en riant & en me diſant : « Bon jour, » M. Trenck » ! Voilà bien le peuple ! Il faut lui prouver qu'on ne le craint pas, pour lui inſpirer de la crainte. A Aix-la-Chapelle, il eſt fanatique, imbécille ; mais il a trop de lâcheté pour oſer attaquer un homme qu'il voit armé. Après cet accident, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

J'allai à Maëſtricht, près d'Heerlen. Comme je paſſais par un chemin creux, une balle vint me ſiffler aux oreilles : qu'on me diſe de qui & d'où venait cette balle ? je ne l'ai jamais ſu.

Un jour, comme j'étais à la chaſſe auprès du cloître de Schwarzenbruck, un dominicain m'apprit que trois de ſes confrères me guettaient derrière une haie. Je me tins ſur mes gardes,

j'approchai tenant à la main un fusil à deux coups; je les apperçus, & je m'écriai d'un ton épouvantable: « Tirez, scélérats, mais tirez juste, car » si vous me manquez, je ne vous manquerai pas ». Tous les trois prirent la fuite à ces mots; l'un d'eux tira & effleura mon chapeau tout près de la tête. Je tirai à mon tour, je le renversai, & ses compagnons l'emportèrent, car je l'avais blessé dangereusement. Il a cependant guéri, &, pendant sa convalescence, il a pris la fuite avec une gardeuse de vaches.

On a fait diverses tentatives pour m'empoisonner, mais elles ont toutes échoué, parce que je ne mangeais jamais hors de chez moi. En 1744, je fus attaqué sur la route de Spa, dans le pays de Limboug, par huit coquins armés de gros bâtons. Il tombait de la pluie, & j'avais mis mon fusil dans son étui; le malheur voulut encore que le cordon, qui entourait la poignée de mon sabre, se trouvât accroché, de sorte que, dans le premier moment, ne pouvant pas le tirer, je fus contraint de me défendre avec le fourreau. Je m'élançai hors de ma chaise, & je renversai tout ce qui se présenta devant moi. Mon brave & fidèle chasseur me

défendit par derrière. Je parvins à les dissiper; je remontai dans ma chaise, & je partis promptement. peu de tems après on pendit un de ces scélérats. Avant d'aller à la potence, il déclara que son confesseur lui avait promis indulgence plénière, s'il réussissait à m'assommer, parce que personne ne pouvait m'atteindre à coups de fusils, le Diable m'ayant donné un charme contre les armes à feu. C'est par une suite de ce préjugé qu'ils ne m'avaient attaqué qu'avec de gros bâtons. On a pu voir que je n'étais pas trop d'humeur à laisser exécuter ce projet. J'ai appris que, sous la pesanteur de mon sabre renfermé dans le fourreau, j'avais écrasé deux de ces coquins que leurs camarades avaient enterrés. J'en fus quitte pour un coup assez rude sur le bras & un autre sur l'épaule. Un coup de pierre avait blessé mon chasseur à la cuisse.

C'est jusqu'à cet excès que la rage monacale éclata contre moi. Je défie pourtant aucun théologien de pouvoir me reprocher, avec justice, d'avoir attaqué les principes fondamentaux de la religion chrétienne. J'avais prouvé que le clergé d'Aix, de Liège & de Cologne, vit dans la plus honteuse ignorance, & se plonge aussi joyeu-

gement dans le crime que le pourceau dans la fange. J'avais rappellé mes concitoyens aux ſeuls & véritables devoirs du Chrétien : voilà les cauſes qui m'ont attiré la haine irréconciliable de quelques hypocrites, véritablement indignes du miniſtère ſacré & reſpectable qu'ils déshonorent ſans pudeur.

Je ne pouvais attendre aucune protection de la part de l'Impératrice, car on m'avait dépeint à ſes yeux comme un hérétique déterminé, comme un perſécuteur de l'égliſe. Outre cela, tout le monde me regardait à Vienne comme l'homme le plus turbulent & le plus dangereux. On ne retrouve plus actuellement cette idée que dans la tête de quelques imbécilles qui n'ont pas oſé déſobéir à leur confeſſeur, en liſant les productions littéraires que j'ai fait imprimer à Vienne, avec la cenſure publique. La conſtance avec laquelle on m'a perſécuté, eſt provenue de ce que, dans tous les tribunaux de cette ville, il exiſte des fanatiques méchans, qui croient rendre gloire à Dieu, en opprimant les hérétiques, & en s'oppoſant à leurs droits. A Vienne, tout homme qui a le courage de démaſquer les fripons, eſt déclaré hérétique : Que l'on juge des couleurs que

l'on m'y prête, à moi, dont la plume foudroyante a dévoilé tant d'infamies.

Tous les efforts de mes ennemis n'ont pourtant pas empêché mes écrits de me rapporter beaucoup & de faire fortune en Allemagne. La gazette d'Aix-la-Chapelle eut un succès si rapide, que, dès la seconde année, le nombre des souscripteurs montoit à quatre mille.

Les maîtres de poste de l'Empire tiraient un profit très-considérable de toutes les gazettes dont ils font les envois & les distributions; ils furent donc bientôt jaloux de la mienne, parce qu'elle faisait tomber toutes les autres, & je ne tardai pas à éprouver, de la part de ces messieurs, de très-vives persécutions. Il faut que je dise d'abord ce qui a donné tant de vogue & de célébrité à ma gazette.

Je connoissais la plupart des cours de l'Europe, &, par une combinaison prise de l'expérience, je devinai souvent les ressorts secrets de la politique; j'avais aussi pour correspondans des personnes qui, par état, pouvaient me mettre au fait de bien des causes particulières. On ne trou-

vera donc pas surprenant; qu'au lieu de m'appesantir tristement sur les évènemens passés ou présens, j'aie quelquefois rapproché l'avenir. J'ajouterai que je savais donner à mes articles une forme agréable, que j'y entretenais à dessein, en m'expliquant sur les affaires politiques, une tournure d'ambiguité, qui, quel que fût l'évènement, me laissait toujours l'air de l'avoir prévu & annoncé d'avance.

Pendant le séjour que fit à Aix & à Spa le prince Charles de Suède, frère du roi, il m'honora de sa plus intime confiance; il me permit même de l'accompagner en Hollande. Lorsque je pris congé de lui à Maëstricht, il me dit: » Trenck, si le roi, mon père, vient à mourir, » mon frère, le prince royal, montera sur le » trône en maître, ou nous périrons tous les » trois ». Le roi mourut: quelque tems après je reçus du prince Charles une lettre qui était terminée par ce *Post-scriptum* : « Vous entendrez » incessamment parler d'un objet que nous avons » traité à Maëstricht; le succès est certain: vous » pouvez venir à Stockolm ».

Dès que j'eus reçu cette lettre, j'imprimai

l'article ſuivant dans la gazette d'Aix-la-Chapelle.

» La Suède vient d'éprouver une révolution » qui aſſure au roi la ſouveraine puiſſance ».

Les autres gazettes traitèrent cet article de ridicule. Sur-le-champ je publiai dans les miennes : » que j'offrais de dépoſer & de gager même » mille ducats contre quiconque voudrait révo» quer en doute la vérité de l'article imprimé » dans ma gazette & daté d'Aix ». Quelque tems après ce petit débat, la nouvelle de la révolution de Suède devint publique. Voilà une des prédictions qui furent juſtifiées par l'évènement, & qui donnèrent une grande vogue à mes feuilles.

J'ai encore annoncé le partage de la Pologne ſix ſemaines avant qu'il en eût été queſtion dans aucun papier politique : il ne m'eſt pas permis de dire ici de quelle manière j'en avais été informé.

Je me fis encore des affaires ſérieuſes pour avoir voulu prendre la défenſe de la reine Ma-

thilde. Il me ferait possible de citer d'autres traits faits pour appuyer les précédens ; mais ils me prendraient trop d'espace. Je n'en citerai que celui-ci. J'écrivis, par ordre du roi de Pologne, la véritable histoire de l'assassinat intenté contre sa personne ; j'y dénonçai ouvertement le nonce qui en avait formé le plan, & promis les indulgences aux assassins. Celui-ci fit sonner le tocsin contre moi. Rome menaça, & ma souveraine me fit donner l'ordre de me rétracter. Je fus inébranlable. On m'envoya de Warsovie ma justification complette, en me faisant parvenir l'extrait certifié des informations. Le nonce de Cologne échoua donc dans son projet de me perdre. Les choses en restèrent là, & les chauve-souris, frappées des rayons d'une vérité que j'avais montrée avec éclat, furent obligées de se cacher promptement dans la nuit de la honte.

J'y ai trouvé de l'honneur & de la confiance, mais j'y ai trouvé aussi un grand nombre d'ennemis, & celui de mes persécuteurs s'en est accru, sans que j'y aie gagné un protecteur. J'ai éprouvé la destinée commune à tous les réformateurs. On commence à les apprécier après leur mort, c'est-à-dire, quand leur cendre froide & insensible

eſt également indifférente à l'éloge & au blâme.

L'impératrice, ma ſouveraine, écrivit au directeur-général des poſtes de l'Empire, & lui ordonna de défendre, dans tous ſes bureaux, l'expédition de la gazette d'Aix-la-Chapelle. On me donna avis de cet ordre, & moi-même, à la fin de l'année, je ſupprimai ma gazette de ma propre autorité. Pour me dédommager en quelque ſorte, j'écrivis, ſur le partage de la Pologne, un petit traité qui eut beaucoup d'approbateurs, mais qui me fit encore de nouveaux ennemis.

Cependant mes perſécuteurs ne reſtaient pas dans l'oiſiveté. La plupart des magiſtrats d'Aix-la-Chapelle étaient des gens de la plus baſſe extraction, & le conſeil des échevins était un compoſé de fripons ou d'ignorans. Je dois pourtant en excepter les barons de Lambert & de Witte. Ce qui eſt auſſi plaiſant que ridicule, c'eſt que tous ces petits Meſſieurs arborent le *de* au-devant de leur nom. Ici, c'eſt M. de Kloz; là, c'eſt M. de Lommeſem & puis des MM. de Moſs, de Farth, de Garzweiler, &c. Le fiſc de Vienne ne ferait-il pas bien de faire contribuer un peu tous ces ſinguliers nobles?

Comme on s'était apperçu que je ne pouvais guère compter sur des protections à Vienne, on crut qu'il ferait possible de m'outrager impunément, & qu'on parviendrait sans peine à m'éloigner de la ville. Malheureusement pour les fripons, j'avais l'œil très-bon & très-actif: aucun des moyens iniques, par lesquels ils pillaient les honnêtes bourgeois, n'échappait à mes regards. Je savais fort bien que MM. les échevins Kloz & Furth avaient, conjointement avec le bailli Geyer, volé dans la caisse qui leur avait été confiée, quarante mille écus dont ils s'étaient fait le partage. On concevra facilement que j'étais pour eux un homme redoutable, un homme qui pouvait faire ouvrir les yeux aux citoyens jusqu'alors abusés, par conséquent un incommode dont il était urgent de se débarrasser. On se détermina donc à me chercher querelle, &, sous je ne sais quel prétexte bizarre, on m'envoya un huissier qui me somma de comparaître à l'hôtel de ville, au tribunal de MM. les échevins.

Personne n'ignore, en Allemagne, qu'aucun magistrat d'une ville impériale n'a le droit de faire assigner un officier de l'état-major au service de

de l'empereur. Si, à Aix-la-Chapelle, je portais l'uniforme impérial, j'y avais été expreſſément autoriſé par le conſeil de la guerre à Vienne. J'obſerverai encore que, ſi je n'euſſe été qu'un ſimple bourgeois, que je n'euſſe eu aucun caractère, il eût encore été défendu à un huiſſier d'entrer chez moi, parce qu'à Aix-la-Chapelle nul homme de cette eſpèce n'a le droit de s'introduire dans la maiſon d'un citoyen; il faut qu'il attende ſur le pas de la porte, & c'eſt là qu'il peut ſignifier ſon exploit.

Ces formalités ne furent point obſervées avec moi. L'huiſſier était venu trois fois à la maiſon ſans me rencontrer. Au lieu de remettre l'exploit à quelqu'un de mes gens, il avait déclaré qu'il devait me parler en perſonne. On l'annonça pour la quatrième fois. Je deſcendis & je le vis s'avancer vers moi le chapeau ſur la tête: inſolence que certainement il n'aurait pas oſé faire au plus mince citadin. Il l'oſa cependant avec moi, quoique je fuſſe revêtu de mon uniforme.

Je le rappellai, avec un coup de poing vigoureux à l'honnêteté qu'il me devait, & d'un coup de pied je le jettai hors de la maiſon. Ma qua-

lité de simple bourgeois m'autorisait à le traiter de la sorte.

Les magistrats dressèrent sur-le-champ une plainte qu'ils brodèrent de toutes les faussetés qu'ils purent imaginer, & ils l'envoyèrent au conseil aulique à Vienne. Voici un court extrait de cette plainte : elle portait, « qu'un certain bourgeois, » nommé Trenck, avait manqué aux magistrats » d'Aix-la-Chapelle de la manière la plus indé- » cente, qu'il se faisait passer pour major au ser- » vice de S. M. I. ; qu'en cette qualité il voulait » décliner leur jurisdiction & qu'il prétendait n'être » justiciable que du conseil de la guerre à Vienne ». La plainte se terminait par la demande de ce qu'il y avait à faire dans une pareille circonstance.

Je tombai, pour mon malheur, entre les mains du conseiller aulique, comte de Gravenitz. On avait eu la précaution de le suborner, en lui faisant un présent de cinq cents florins, & il fit un rapport absolument faux. Il fit entendre que je ne devais pas être regardé comme major autrichien, puisque j'avais effectivement acheté une maison à Aix-la-Chapelle, & qu'il fallait en con-

séquence que je me soumisse, comme tous les autres bourgeois, à la jurisdiction de cette ville. On n'eut aucun égard à mes représentations ; &, à la honte de l'uniforme d'Autriche, le conseil aulique déclara, « que je devais purement » & simplement me soumettre à la jurisdiction » de la ville d'Aix-la-Chapelle ».

Je pris la poste & je partis pour Vienne, après m'être fait donner par les magistrats eux-mêmes une déclaration, par laquelle ils reconnaissaient que je n'avais point de maison à Aix-la-Chapelle, que je n'y avais jamais acheté le droit de bourgeoisie, qu'au contraire, j'y avais vécu constamment sous la qualité de major au service de S. M. I.

Un hasard heureux me fit tomber entre les mains une lettre écrite par le comte de Gravenitz au maître de poste Heinsberg, qui m'avait fait assigner judiciairement pour une affaire aussi injuste que celle dont il est maintenant question. Cette lettre portait, « que j'étais, à la vérité, » fondé dans toutes mes réclamations, que la » justice était entièrement de mon côté, mais » qu'il lui attestait, sur sa parole la plus obliga-

» toire, que jamais justice ne me ferait rendue,
» & qu'à force de renvois & de longueurs, il
» saurait bien venir à bout de fatiguer ma pa-
» tience ».

Je voulus demander l'interposition de la cour, parce que j'avais l'intention de produire la lettre du comte de Gravenitz, pour donner une preuve irrévocable de sa partialité; mais comme je paraissais attaquer tout un tribunal, & qu'il n'était pas décent qu'un rapporteur fût jamais convaincu d'avoir eu tort, on refusa de m'écouter.

Je rencontrai un jour dans les appartemens de la cour, le comte de L..., collègue de mon rapporteur Gravenitz. Il se croyait dans un lieu sacré, & il eut l'audace de me demander avec ironie, si j'étais bien satisfait du *conclusum* de son sacré collège. Je doute qu'il se soit jamais vanté de la réponse que je lui fis à l'oreille. Si jamais je le rencontre hors des limites de Vienne, je lui promets de la lui répéter avec toute l'énergie dont je suis capable. Cependant il a vu, depuis cet évènement, son digne camarade chassé de son emploi avec ignominie, & je puis dire que j'ai

eu une satisfaction complette de ces juges de l'iniquité, quoique leurs procédés criminels m'aient fait perdre plus de vingt mille florins. Je ne les aurais pas perdu si, dans ce tems-là, Gravenitz avait été reconnu, comme il le fut depuis, pour un référendaire corrompu.

A peine mes adversaires d'Aix-la-Chapelle se furent-ils apperçus qu'outre la protection que l'on me refusait à Vienne, leur argent y faisait pour eux des miracles, qu'ils me condamnèrent, comme bourgeois rebelle & réfractaire, à payer une amende de trois cents florins d'or, pour n'avoir pas voulu comparaître devant leur tribunal au premier ordre qu'ils m'en avaient fait donner. On profita de mon absence pour forcer ma femme à payer cette somme, en la menaçant de la faire exécuter.

De retour à Aix-la-Chapelle, & irrité d'un pareil procédé, j'écrivis à Vienne au conseil aulique, & je demandai, puisqu'il était arrêté, par un décret de ce même conseil, qu'un officier impérial de l'état-major devait se soumettre, sans appel, à la volonté des magistrats d'une ville impériale.

« Si, dans le cas où il plaîrait au magistrat de » me faire donner vingt-cinq coups de bâtons, » je devrais aussi les recevoir patiemment sur » l'uniforme impériale ». A quoi l'on répondit : « La demande du suppliant ne peut être admise »; & les choses en resterent encore là (1).

(1) Le sieur Heinsberg, maître de poste à Aix, voulut aussi tirer parti de cette circonstance. Ma gazette nous avait mis en relation d'affaires, & il avait entre les mains un billet, où je reconnaissais qu'il m'avait payé, à compte, une somme de 1000 rixdalers. Il s'en servit pour me faire assigner, tandis qu'il avait à moi dans sa caisse, encore 2300 rixdalers. Néanmoins, sans aucune instruction, sans procédure, sans aucune forme légale, il obtint une sentence, qui me condamna au paiement de ces 1000 rixdalers, & qui l'autorisait, par conséquent, à retenir, à son profit, ce qu'il avait encore entre ses mains. Appel au conseil aulique : mais mon malheur me remit encore une fois entre les mains de Gravenitz. Il avait reçu d'Heinsberg un présent de cent ducats; &, après six années de débats & de chicanes, je fus éconduit de mon appel. Pendant ce temps-là, le maître de poste, enhardi par son premier succès, fit saisir à Cologne, au mépris de toutes les loix de l'Empire, un envoi de vin de Hongrie, qui me coûtait 3800 rixdalers. On n'a point déposé cette prise entre les mains de la justice; on a cru qu'il valait mieux la transporter dans les caves du frère d'Heinsberg; on l'a bu jusqu'à la dernière goutte, & il a été perdu

En l'année 1778, je me rencontrai à Vienne, je ne sais par quel hasard, avec le comte de

---

pour moi. Il avait aussi fait arrêter à Aix un capital de 6000 rixdalers, qui appartenait à ma femme, & qui a dormi huit années entières sans me rapporter aucun intérêt. Quand on considérera de sang-froid un pareil procédé, que l'on pensera qu'il est émané des tribunaux du Saint-Empire Romain, on se convaincra qu'il n'honore guères le caractère d'officier au service de sa majesté impériale. Je reçus dans ce temps-là une réponse du seigneur, qui était président du conseil de la guerre, qui est faite pour être rapportée ici. Je m'étais plaint hautement à lui du tort qu'on me faisait, & je lui demandais protection pour mes droits, comme pour mon honneur. Voici sa réponse.

« Mon cher Trenck, qu'est-ce que l'honneur dans ce » monde ? Il faut le sacrifier à Dieu & à sa divine mère. » Ici bas, c'est plutôt au salut qu'à l'honneur qu'il faut » songer. Si on vous a fait tort, il est vraisemblable que » Dieu en fait la cause. Je ne puis rien faire pour vous : » c'est l'ordre de sa majesté ».

Je déposai entre les mains du magistrat une obligation de 3000 rixdalers, pour servir de caution jusqu'au jugement définitif de l'affaire. Je demandai qu'on levât l'arrêt mis sur le capital de ma femme, que l'on me payât mon vin, qui avait été bu à Cologne, ainsi que je le prouvais juridiquement. On ne m'écouta point, &

Gravenitz qui, jusqu'alors, ne m'avait jamais vu: » Je mérite tout ce que vous avez dit & écrit sur

---

ce ne fut qu'au bout de huit ans qu'on leva les arrêts. Je présentai au conseil aulique quinze griefs, sur lesquels j'appuyais les procédés irréguliers & les partialités notoires dont j'inculpais le tribunal des échevins d'Aix. Tout fut inutile. Gravenitz me fit succomber. J'ai été contraint à payer les 1000 rixdalers comptant, avec les intérêts. J'ai perdu & mon vin & l'argent que Heinsberg avait dans sa caisse. Voici le dispositif du dernier arrêt rendu par le tribunal suprême. « Que ma demande devait être » formée & établie pardevant les tribunaux d'Aix & » de Cologne, & que ce que ces tribunaux auraient pro- » noncé, serait jugé irrévocablement, sans qu'il pût y » avoir lieu à aucun appel ».

Je puis, en vertu de mes actes, donner les plus claires démonstrations que c'est moi qui suis le demandeur, & que les magistrats sont les défendeurs; or, quinze griefs majeurs ont prouvé légalement, & avec une évidence qui ne peut souffrir aucune objection, que ces magistrats avaient violé toutes les loix constitutionnelles de l'Empire; & néanmoins il a été ordonné que ces magistrats seraient juges dans leur propre cause.

A quoi devais-je m'attendre? Quoique ma femme & mes enfans y aient perdu environ dix-huit mille florins; quoiqu'il fallût ajouter à cette perte celle des frais & dépens, au mépris du dommage inappréciable qui en est

» mon compte, me dit-il les yeux mouillés de » pleurs & le cœur tout ému ». « J'ai été trompé; » oubliez le paſſé, & ſoyez mon ami. Je veux » abſolument tâcher de réparer tout le mal que » j'ai fait ».

A mon tour, je me ſentis touché & je l'embraſſai. Il m'a tenu parole en effet : mais, lorſqu'au conſeil il voulut parler en ma faveur,

---

réſulté pour mon commerce de vins; enfin, malgré les outrages & les vexations qu'il m'avait fallu eſſuyer, j'ai mieux aimé renoncer à cet infernal procès, que de m'expoſer, de ſcience certaine, à toutes les horreurs de l'iniquité.

Proficiat! mes chers juges! Vous ne me verrez plus à votre tribunal. Je vous ai fait connaître par-tout. Je n'ai perdu que mon argent; vous avez perdu l'honneur : *Proficiat!*

Le lecteur éclairé verra par ce récit fidèle, que je puis établir, ſur les preuves les plus légales & les plus authentiques, comment un ſeul référendaire malhonnête peut conduire tout un tribunal reſpectable aux plus atroces iniquités. Mon fils pourra un jour reprendre ce procès, & prouver à ſon ſouverain, que s'il a puni le référendaire, il ne m'a pas fait rendre la juſtice qui m'était due. Cet eſpoir eſt le véritable motif qui m'a fait imprimer cette anecdote.

le baron de B***n lui ferma la bouche, en l'accusant de s'être laissé séduire comme il l'avait été dans l'affaire de Palm ; ce qui était trop vrai & trop prouvé. Gravenitz fut alors forcé de se taire, & le fanatique B***n s'applaudit de son triomphe contre l'hérétique Trenck, qui ne put lui dissimuler le profond mépris qu'il lui inspirait.

Ce n'est que depuis deux ans que l'empereur a appris à connaître à fond ce qu'était le comte de Gravenitz. Il n'est plus aujourd'hui conseiller aulique; mais, par malheur pour moi, c'est trop tard qu'il a été cassé. Il vit, actuellement, comme presque tous mes autres ennemis, dans la misère, le mépris & le déshonneur. Ma destinée n'était-elle pas bien extraordinaire, puisque dans tous les tribunaux devant lesquels elle m'a conduit, elle m'a fait rencontrer des rapporteurs d'une égale intégrité ? L'un d'eux a été cassé, deux autres, couverts des livrées d'une maison de correction, ont été employés au nétoyage des rues de Vienne. Si, vingt ans plus tôt on leur avait arraché leur plume de rapporteur pour leur mettre un balai à la main, aurais-je essuyé tous les malheurs dont j'ai été accablé de leur fait ?

Maintenant je vais tirer le voile ſur tous les procès que j'ai ſoutenus à Aix, & devant le conſeil aulique. Je deſire ſincèrement que jamais de ſemblables débats ne viennent troubler le repos d'un honnête homme. J'emporterai au tombeau le chagrin que les miens m'ont cauſé, chagrin d'autant plus cuiſant que c'eſt ma malheureuſe & innocente femme qui a été la victime de toute cette honteuſe procédure; que je me ſuis vu preſque réduit à la misère par des gens à qui je n'avais pas fait le moindre inſulte, & qui m'auraient même eſtimé, j'oſe le dire, s'ils avaient été faits pour me connaître.

Depuis 1774 juſqu'en 1777, tout mon temps fut preſqu'employé à parcourir toutes les provinces de la France & de l'Angleterre. Je m'étais acquis tant de célébrité par mes écrits, qu'à Londres & à Paris, j'aurais pu, je crois, me faire voir pour de l'argent.

Je me liai d'une intime amitié avec M. Franklin, le miniſtre de l'Amérique; le comte de S. Germain, miniſtre de la guerre, & lui me firent les propoſitions les plus avantageuſes pour m'engager à partir pour l'Amérique. J'avais une femme & des

enfans : cette confidération feule m'arrêta. Cependant je fuis bien perfuadé que j'aurais plutôt rencontré le bonhenr dans toute autre partie du monde qu'en Europe.

Le landgrave de Heffe Caffel, qui vient de mourir, & dont j'ai toujours reçu des marques d'une bienveillance particulière; celui-là même, qui, pendant le temps de ma détention, était gouverneur à Magdebourg, me propofa auffi un emploi confidérable dans les troupes qu'il faifait paffer en Amérique. Voici quelle fut ma réponfe :

« SÉRÉNISSIME PRINCE,

» Je répandrais jufqu'à la dernière goutte de
» mon fang pour la caufe de la liberté, mais on
» ne me verra jamais combattre pour celle de la
» tyrannie. Si j'avais l'honneur de commander
» vos braves grenadiers, certainement ce ferait
» contre les oppreffeurs de l'Amérique que je
» voudrais les conduire ».

En 1775, je publiai à Aix la feconde partie de mon écrit hebdomadaire, connu depuis

sous le titre de l'*Ami des Hommes :* la glace à la fin se rompit. Mes citoyens me lisaient & s'éclairaient. Ceux que j'y ridiculisais & que je démasquais me voyaient me présenter publiquement & sans crainte. J'avais déja des partisans ; & l'archiprêtre qui voulut s'aviser de raisonner, fut maltraité par les bourgeois qui lui donnèrent des coups de bâtons.

Je ne puis taire ici une des ruses auxquelles mes ennemis eurent recours pour chercher à me nuire. Un matin, dans la même année, je vis arriver chez moi plusieurs personnes des environs de Cologne, de Bonn, de Duren & de Dusseldorf, qui voulurent me parler en secret; je leur demandai ce qu'ils me voulaient. Ils me répondirent « qu'on leur avait assuré que j'enseignais » une nouvelle doctrine, & qu'au moyen d'un » pacte avec le diable, en vertu duquel on se » donnait à lui, je leur ferais toucher de l'argent » en abondance; que leur intention était de » profiter des avantages que présentait cette religion, d'autant mieux que lorsqu'ils auraient » reçu l'argent, ils trouveraient bien le secret de » se débarrasser du diable ».

Je ſentis le piège : « Mes amis, mes enfans, » leur dis-je, on vous a trompés. Je ſuis bon » chrétien, & honnête homme ; allez, retour- » nez chez vous : les vrais diables, & les pires » de tous, ſont ceux-là même qui vous envoient » ici. Rempliſſez bien tous vos devoirs domeſ- » tiques, &, croyez-moi, vous n'aurez pas » beſoin du diable ni de ſon argent : mais, ſur- » tout, je vous le recommande, méfiez-vous » des tartuffes qui vous ont adreſſé vers moi ». Voilà pourtant à quels excès ſe porta la haine des fanatiques, pour parvenir, s'il était poſſible, à me diſcréditer dans l'eſprit d'un peuple crédule : cependant, loin de rien gagner ſur moi, ils ſe ſont rendus eux-mêmes les objets de la riſée publique.

Encore une remarque à faire. Le chef de l'échevinage d'Aix, mort baron de Geyer, s'était aſſocié avec un Juif & un comte de l'Empire. Tous trois avaient contrefait la ſignature & le ſceau d'un prince Palatin, & eſcroqué 80000 florins à un négociant d'Amſterdam. On attrapa Geyer à Amſterdam même ; mais, à l'aide d'un fidèle domeſtique, il eut le bonheur de s'évader de ſa priſon. De retour à Aix, où il con-

tinua d'exercer ſa noble charge de chef de l'échevinage, la beauté de ſa femme, qui paſſait pour être galante, lui procura des protecteurs; & voilà l'homme honorable, au rapport duquel les tribunaux de Vienne ont accordé toute confiance contre moi. Rougiſſez, juges iniques, en liſant ceci, s'il vous reſte encore le ſentiment de la honte!

Je continuais pourtant mon commerce de vin avec tant de ſuccès, que je me voyais environ, de gain net, 40,000 florins, avec la perſpective de faire, en Angleterre, d'excellentes affaires. J'avais déjà établi des magaſins à Londres, à Paris, à Bruxelles, à la Haye, ainſi qu'à Hambourg. — Un ſeul jour, un jour malheureux, vint anéantir le fruit de tous mes travaux; & la fortune, conſtante à me perſécuter, voulut exercer auſſi ſes rigueurs juſques ſur le négociant.

Je me trouvais à Londres, où un certain fripon, de cette claſſe qu'on nomme en Angleterre *Schwiedlers*, fit paſſer, de ma bourſe dans la ſienne, 1800 guinées, & cela d'une manière dont le récit fera peu d'honneur à la nation

anglaise. Ce fut une imprudence de mon beau-frère qui causa ce malheur. Avant d'avoir touché l'argent du prix convenu, ce jeune homme fit une expédition de vins. En Angleterre, il n'y a point de loi qui sévisse contre de pareilles friponeries. Voici en général la maxime de ce pays-là. « Ne te fies à personne, & tu ne te » plaindras jamais d'avoir été trompé ». Comme je venais de l'être bien complettement, & que je demandais à mes amis ce qu'il était à propos de faire, ils se mirent à rire de moi, tant ils trouvaient plaisant de voir un Allemand la dupe d'un Anglais. Je me dispenserai de détailler ici cet événement dans toutes ses circonstances, parce qu'il me reste des choses plus intéressantes à dire : mais je m'y arrêterai un instant d'autant plus volontiers, qu'il me semble que nous sommes un peu trop engoués de la dignité & des privilèges de la nation britannique.

Piqué de la manière dont on en usait envers moi, je me rendis sur-le-champ au logis du juge de ville, M. John Fielding. J'étais connu de lui; dès qu'il m'apperçut, il me dit « qu'il savait » déjà, par le moyen de ses espions, la fripo- » nerie que les *Schwiedlers* m'avaient faite; dans

» quelle

» quelle maison on avait déposé & distribué mon » vin; que, pour me favoriser plus particuliérement, » il voulait que ses alguasils me prêtassent main- » forte, afin de pouvoir reprendre tout ce que » j'en pourrais retrouver ». J'ignorais qu'il était un de ceux qui s'étaient partagé le gâteau, & qu'au moment même où il me parlait ainsi, il avait déjà dans sa cave 200 bouteilles de mon meilleur vin de Tockai. Tout le reste était un piège qu'il me tendait.

Il me donna, pour m'accompagner, un *constable*, ou officier de police, avec six sergens, & leur enjoignit de faire tout ce que j'exigerais d'eux. Un mal de tête très-violent, qui me survint par bonheur, m'empêcha de les suivre, & je me débarrassai de ce soin sur mon beau-frère qui, aussi bien, parlait anglais mieux que moi.

Il fut conduit par l'officier de police à la maison d'un Juif. « Voici, Monsieur, lui dit-il, » la mai- » son dans laquelle vos vins ont été déposés ». La porte, quoiqu'on fût en plein jour, avait été fermée à clef; c'était le moyen de nous faire tomber plus sûrement dans le piège qu'on nous tendait. « Monsieur, dit alors le *constable* à mon beau-

» frère , enfoncez la porte » , & dans le moment même elle fut enfoncée.

Le Juif accourt avec un trouble & un effroi habilement préparés. Il s'écrie : « Que voulez-» vous , Messieurs ?— Je veux, répondit mon » beau-frère, le vin qui m'a été volé— : Prenez, » Monsieur, répliqua le Juif, tout ce qui vous » appartient ; mais, je vous en conjure, ne me » faites point de violence, car le vin que vous » réclamez, je l'ai acheté— ». Mon beau-frère entre avec les gens de la police, sous une espèce de voûte (les habitans de Londres n'ont point de caves) & y trouve effectivement, en grande partie, le vin qui m'avait été volé. Il écrit aussitôt à sir Fielding, lui marque qu'il a retrouvé mon vin, & lui demande ce qu'il en doit faire ; Fielding répond verbalement (ce qu'il est à propos d'observer) qu'il faut le restituer à qui il appartient. Là-dessus, mon beau-frère fit charger mon vin sur des voitures, & on le transporta chez moi.

L'officier de police le conduisit encore de la même manière chez un autre Juif, où pareille comédie fut répétée avec les mêmes circons-

tances. Fort satisfait, il revint chez moi à midi avec le vin. Le jour suivant, le même *constable* vint dire qu'il avait à parler à mon beau-frère. C'était pour lui signifier qu'il eût à se rendre chez M. Fielding où il voulait, ajouta-t-il, l'accompagner, sous prétexte qu'il y avait affaire aussi. A peine furent-ils tous deux dans la rue, que le *constable* toucha mon beau-frère de son bâton blanc, l'arrêta & le fit mettre en prison comme voleur (1).

Je m'étais mis à ma fenêtre, d'où je vis cette étrange scène. Qu'aurais-je pu faire pour sauver mon beau-frère? rien. Je me rendis donc sur-le-champ chez Fielding, & lui demandai raison d'un si inconcevable procédé.

Cet homme, prenant alors le ton grave & sévère d'un juge, me dit que mon beau-frère avait été accusé criminellement, & qu'il était même déja convaincu de vol & de filouterie,

(1) A Londres, aucun agent de police n'a le droit d'arrêter personne dans sa maison; mais, dès qu'on est dans la rue, il suffit, pour être arrêté, d'être touché de la baguette du *constable*. Si quelqu'un essayait de s'échapper, le peuple entier prêterait main-forte pour l'empêcher de se sauver.

que les Schweidlers & les Juifs avaient tous attesté par serment qu'ils avaient acheté ce vin de moi; que c'était ma faute, continua-t-il, si je ne m'étais pas fait payer; si j'ignorais les loix & les coutumes d'Angleterre. Il ajouta que six Schweidlers avaient prêté serment qu'ils m'avaient payé mon vin très-exactement; qu'il n'avait pas su cela d'abord, sans quoi il ne m'aurait pas accordé la protection de la police; qu'à tous ces torts, mon beau-frère avait ajouté celui de faire sauter la porte, & d'enlever, avec violence, du vin qui ne lui appartenait pas; que tous ces griefs avaient été prouvés légalement, & qu'il n'en fallait pas davantage pour constater un vol accompagné d'effraction.

Ensuite il me conseilla de déposer incessamment mille guinées pour le cautionnement de mon beau-frère, en promettant que sous cette condition, il répondrait pour lui au banc du roi, ou pardevant le tribunal suprême: sans quoi, observait-il, son procès ne tarderait pas à lui être fait, & il serait indubitablement pendu au bout de quelques jours.

On se figurera sans peine tout ce que je dus

éprouver, en me voyant trompé d'une auffi cruelle manière! Ah! quel plaifir j'aurais eu à paffer mon épée au-travers du corps de ce coquin de juge fuprême de la ville de Londres!

J'eus recours à un avocat, de mes amis, qui me tint le même langage, & qui m'exhorta à dépofer promptement une caution. Il m'affura qu'enfuite il viendrait bien à bout d'arranger l'affaire. Je me rendis chez lord Mansfield; ce fut encore la même chofe.

J'avais des amis puiffans parmi les membres du parlement. J'allai chez eux : ils fe mirent à rire de ce que je m'étais laiffé tromper, & de ce que je faifais un commerce à Londres, fans connaître les loix anglaifes. Lord Grofvenor, qui avait pour moi une amitié toute particulière, me dit : « Faites de nouveaux envois de » vins à Londres, nous vous le payerons bien, » & vous aurez bientôt rattrapé ce que vous » avez perdu ». C'était le caractère national qui parlait par fa bouche. Je fuis bien fûr qu'il m'aurait tenu parole, mais je me voyais hors d'état de pouvoir faire les avances néceffaires.

Je pris enfin le parti de me rendre au logis de mes marchands, Stertt, Plaskett & compagnie, chez lesquels j'avais encore pour plus de mille guinées de vin. Ils voulurent bien se porter cautions pour mon beau-frère, & au bout de quatre jours, il fut mis en liberté. Dans cet intervalle, Fielding avait envoyé chez moi un officier de la police, accompagné de deux juifs, pour y faire reprendre le vin & le restituer aux réclamans, comme un bien qui leur avoit été volé.

Les juifs allèrent jusqu'à menacer de me faire arrêter, à mon retour, comme receleur du vin qu'ils prétendaient leur avoir été volé. Je me hâtai de quitter Londres, je passai la mer à Douvres, & de Calais je me rendis à Paris, où e n'eus rien de plus pressé que de vendre à perte toute ma provision. Je fis honneur, par ce moyen, à mes lettres-de-change, & c'est ainsi que finit mon commerce de vins (1).

(1) Au mois de novembre, je renvoyai mon beau-frère à Londres pour y suivre ce procès; mais les Schweidlers n'y étaient plus: d'ailleurs, l'avocat demanda cent guinées d'avance avant de l'entreprendre. Mon beau-

Voilà pourtant les procédés des juges anglais, j'avais pourtant des amis à Londres, & en grand nombre même. Ce ferait une entreprife trop longue que de raconter toute l'hiftoire de mon voyage en cette ville, je me contenterai feulement d'en rapporter encore une petite anecdote.

Un faifeur de violons, allemand, était fur le point de quitter Londres ; il avait fur une table, dans fa chambre, une cafetière d'argent qu'il voulait rapporter à fa femme. On frappe à fa porte : ce font deux juifs qui entrent. L'un d'eux l'amufe en lui parlant de violons qu'il prétendait acheter, tandis que l'autre efcamote la cafetière & fort. L'Allemand, en fe retournant, s'apperçoit que fa cafetière a difparu. « Soyez tranquille, mon ami, lui dit le » premier juif, vous n'avez qu'à me fuivre, & » mon camarade va vous la rendre fur-le-champ : » c'eft un rufé compère, & je gagerais prefque » qu'il a voulu vous faire une petite plaifanterie ».

---

frère fut donc contraint à repaffer la mer les mains vuides, après avoir fait, pour fon voyage, une dépenfe de foixante-dix livres fterlings. Stertt & Plaskett qui s'étaient portés cautions, retinrent tout mon vin, me firent des comptes exorbitans, & je perdis tout fans reffource.

Le bon Allemand, sans défiance, suit le juif qui le conduit dans une chambre où se trouvaient réunis quatre autres Israélites; la cafetière était-là sur une table. L'Allemand aussi-tôt s'en saisit, en disant: « Dieu soit loué, je la retrouve » & je la prends ». Le Juif ne dit mot, & le faiseur de violons sort pour se rendre chez lui avec sa chère cafetière. A peine était-il dehors que les cinq rabbins vont chez le juge, & déposent avec serment qu'un Allemand est entré dans leur chambre, & leur a volé une cafetière d'argent. Accompagnés de la garde, ils se rendent chez l'Allemand. « Voilà ma cafe» tière, s'écrie le Juif en entrant, & les autres, » comme témoins, assurent aussi que c'est elle» même ». On arrête le faiseur de violons comme voleur, parce qu'il ne pouvait produire aucun témoin, &, sur la seule déposition des cinq Israélites, il est condamné à la corde. Je lui ai parlé dans sa prison. C'est de sa propre bouche que je tiens toute cette histoire. Hé bien! cet honnête homme a été pendu, & c'est chez les Anglais, chez un peuple libre, chez cette nation assez vaine pour s'estimer seule au monde capable de penser, que s'est commise une action aussi abominable! Mais tirons le rideau sur cette

ſcène d'horreur, & retournons, pour quelques inſtans, à Aix-la-Chapelle, où, depuis cette époque, il m'eſt encore arrivé quelques aventures remarquables.

En 1776, arrive à Aix le général Suédois Sprengporten. C'était celui-là même qui avait projetté la grande révolution qui s'eſt faite en faveur du roi, & c'eſt à lui encore que le ſuccès en eſt dû pour la plus grande partie. Il croyait avoir des ſujets de mécontentement, en conſéquence il quitta tout-à-coup la Suède, & ſe rendit à Aix, affecté d'une noire mélancolie.

On le regardait comme un homme qui pouvait devenir très-dangereux à la Suède. Après la révolution, il avait eu l'audace de dire, à la tête de ſon régiment des gardes, en s'adreſſant au roi lui-même: « Auſſi long-temps que Spreng- » porten aura une épée à ſon côté, le roi n'aura » rien à lui commander ».

On craignait, avec juſte raiſon, qu'il ne paſſât en Ruſſie. Je fus ſpécialement chargé par le prince Charles, de chercher, au nom du roi, toutes les occaſions de faire ſa connaiſſance &

les moyens propres à le faire retourner en Suède. Cette affaire, délicate en elle-même, présentait une extrême difficulté, d'autant plus que le général Sprengporten était d'une hauteur excessive. Accoutumé à dédaigner tout ce qui n'était pas suédois, son étrange bizarrerie le rendait presque inabordable.

La manière adroite dont je m'y pris pour le gagner pourrait, j'ose le dire, passer pour le chef-d'œuvre d'un politique consommé. Je vins à bout de me concilier sa confiance & son amitié : enfin, je fus assez heureux pour ramener ce général à Stockholm, satisfait & content, & pour le remettre dans les bonnes graces de son souverain.

Dans la même année 1776, le comte de Hertzberg, ministre d'état en Prusse, se rendit à Aix pour y prendre les eaux. J'eus l'honneur de faire sa connaissance, & de jouir tous les jours de sa société pendant trois mois entiers. J'accompagnais par-tout cet homme véritablement grand. Si actuellement il m'est permis de me montrer dans ma patrie avec honneur & avec l'approbation générale, c'est à sa géné-

rosité que je dois cet avantage. Toutes les fois que mes enfans liront ceci, j'aime à croire qu'ils se sentiront, comme moi, pénétrés de respect & du doux sentiment de la reconnaissance; j'espère qu'ils se rappelleront les principes que j'ai toujours cherché moi-même à leur inculquer dès leur plus tendre jeunesse.

Au reste, à Aix, comme à Spa, les momens de loisir que me laissaient mes voyages, je ne les passais point dans l'oisiveté. Comme, dans mes feuilles hebdomadaires, j'attaquais vigoureusement les joueurs & les sociétés de fripons qui, en vertu des permissions de l'évêque & du magistrat, se voyaient autorisés à dépouiller indistinctement, & de la manière la plus révoltante les étrangers & les naturels du pays; comme je ne craignis pas non plus de faire connaître que de très-grands seigneurs ne dédaignaient point de s'associer avec tous ces chevaliers d'industrie, pour partager le butin avec eux, je m'attirai encore de nouveaux embarras, & je me vis exposé à de nouvelles persécutions. Mais à la fin les trames odieuses de tous ces scélérats retombèrent sur eux-mêmes (1).

(1) Je dois dire que malgré le mouvement continuel dans lequel j'étais, & les nombreuses persécutions que l'on me

Je raconterai ici, en abrégé, un évènement fait pour démontrer combien on rencontre d'in-

---

fuscitait, jamais je ne me suis repenti de ce que j'ai fait sur tout cela. Quand je voyais arriver à Spa un jeune homme honnête, que le soin de sa santé y conduisait, je l'avertissais des dangers; je lui peignais les tripots & les joueurs sous leurs véritables couleurs, & je lui faisais connaître tous les chevaliers d'industrie, afin qu'il se mît en garde contre eux. Ce soin nuisit tellement à la société des joueurs, que l'évêque de Liége me fit proposer une pension de trois cents louis, si je voulais quitter Spa, & même trois pour cent de tous les profits, si, à l'exemple du colonel Nugent, je voulais servir d'adjudant & d'enrôleur de dupes pour les tables de jeu. Ceux qui ont une idée juste de mon caractère, devinent quelle fut ma réponse. Il n'est pas hors de propos de dire que l'évêque se faisait payer cher la protection qu'il accordait aux filoux, & qu'il percevait à-peu-près la moitié des récoltes de cette infâme bande.

Comme, pendant seize années consécutives, j'ai passé à Spa, avec ma famille, la plus grande partie des étés, ma maison devint, comme je l'ai dit, le rendez-vous de toutes les personnes de distinction, ou qui se piquaient de probité. J'eus donc en partage là principalement bonne compagnie; mais l'envie s'en déchaîna contre moi avec plus de fureur. En revanche, les agrémens de mon séjour à Spa, s'en augmenterent, & je parvins, ce qui me flatta bien plus, à me faire enfin connaître pour ce que je suis.

trigues dans les cours & auprès des miniſtres, & que jamais l'honnête homme ne doit riſquer de s'égarer dans ce labyrinthe, même quand il ſe propoſe une action noble. J'avais bien aſſez de mes propres affaires, ſans entreprendre encore de remédier à des abus qui ne m'étaient pas perſonnels.

Le bourguemeſtre Kahr s'était emparé du pouvoir abſolu à Aix-la-Chapelle. Il opprimait ceux qui déſapprouvaient ſa conduite, & il avait choiſi les membres de ſon conſeil parmi les êtres les plus mépriſables de la bourgeoiſie.

L'épouſe du grand-mayeur baron Geyer, qui était à la tête du parti oppoſé, était la maîtreſſe du baron Blanzart, beau-frère du miniſtre palatin, comte de Goldſtein. Cette dame eut une diſpute de rang avec la ſœur de Kahr. Blanzart voulut s'en venger, & ſut ſi bien intriguer que Goldſtein, contre toutes les loix de l'Empire, envoya deux mille grenadiers palatins s'établir de force à Aix-la-Chapelle. Il en réſulta au conſeil de l'Empire à Vienne un procès qui a fait beaucoup de bruit. Une commiſſion impé-

riale ruina tout ensemble & les bourgeois & les finances de l'électeur.

Les jeux de hasard avaient été un des articles les plus importans du procès ; mais comme il ne fut terminé qu'au bout de cinq ans, pendant ce temps-là, Goldstein & Geyer, qui s'étaient vigoureusement élevés contre le jeu, s'étaient associés pour ouvrir un pharaon, & ils tenaient eux-mêmes la banque qu'ils interdisaient au magistrat. Le commissaire Knap, envoyé de l'électeur, était leur complice, & conjointement avec les autres il sacrifiait à sa cupidité l'honneur & les avantages de son maître, faisait traîner le procès en longueur, ruinait impunément les citoyens, & accumulait ainsi des richesses. Kahr, de son côté, ne demandait pas mieux que d'éterniser un procès, à l'issue duquel il était certain de perdre une place très-lucrative. Ainsi l'intérêt des deux partis prolongeait la querelle, & les commissaires impériaux qui tiraient, par jour, trente écus de diète, ne se plaignaient point d'une lenteur qui tournait à leur profit.

Mon expérience m'éclairait sur le fond de cette manœuvre ; & mon cœur, ami du bon

ordre, fe révoltait à l'afpect de l'infâme complot qui ruinait tous les citoyens. J'en raifonnai avec les bourguemeftres Vilfe & Richtrich, & je cherchai à favoir à quelles conditions on pourrait defirer un accommodement. Dès que j'eus les lumières fuffifantes, je volai à Manheim, je dreffai un plan par écrit, & je fus demander à l'électeur une audience particulière. On me fixa le lendemain. Je m'y trouvai avant l'heure indiquée ; mais aucun chambellan ne fe montra. Après trois heures d'attente, le prince parut dans fon antichambre, & m'aborda en me difant: « Mon » cher Trenck ! je vous attends depuis deux » heures ». Je lui répondis : » Monfeigneur, » je n'ai trouvé perfonne pour m'annoncer ». Il paraiffait inquiet. Il me remit au jour fuivant. Je revins, même chofe arriva. Comme il fortait pour fe rendre à l'églife, je lui dis : « Votre Alteffe, » il me femble qu'on veut m'empêcher de vous » parler feul ». Il eut encore l'air de l'inquiétude ; mais il m'ordonna de revenir le lundi fuivant, à huit heures du matin, &, fi je ne trouvais pas de chambellans de me faire introduire par le valet-de-chambre.

Quand j'arrivai, je rencontrai, dans l'anti-

chambre, son vieux & rusé ministre Beckers; Il me prit par la main, & m'accompagna chez l'électeur. Il faut prévenir ici mon lecteur que ce ministre protégeait le comte de Goldstein, principal auteur de la querelle, & qu'il cherchait à m'empêcher d'éclairer son maître. Je m'apperçus bientôt de la ruse.

Je reçus un accueil gracieux & distingué. J'exposai le motif de mon voyage, & l'électeur fut tellement satisfait de mes propositions, qu'il me répondit sur-le-champ : « Mon cher Trenck ! je vous connais assez de probité pour m'en rapporter absolument à vous sur l'exécution de cet accommodement ». Beckers répondit en souriant : « Votre Altesse ne veut sûrement pas » offenser toute la commission qu'elle a nommée » pour cette affaire. Ainsi Trenck ne peut agir » que sous le manteau ».

Le ministère de Manheim m'était parfaitement connu. Je fus au fait sur-le-champ, & tirant de ma poche le plan que j'avais rédigé, je le remis à l'électeur, en disant : « Lisez & décidez ». J'accompagnai ces trois mots d'un coup-d'œil fait pour annoncer que le témoin m'était suspect;

après

après quoi je quittai l'audience. L'après-midi, le chancelier Reibeld me fit appeller. C'était l'antagonifte de Beckers. Dès qu'il me vit entrer, il me dit : « Baron Trenck, j'ai ordre de mon » maître de vous affurer de toute fa confiance, » il approuve en entier votre plan, que voici ; » voici encore un plein pouvoir figné pour l'exé» cution ». Après une entrevue de deux heures, le chancelier me congédia, en me donnant l'avis de n'en rien dire au miniftre Beckers. Celui-ci me fit inviter à fouper, mais je pris la pofte & je courus vers Aix.

Beckers cependant m'avait déja prévenu par un courier, & il avait inftruit M. Knapp des moyens de détruire mon plan, en continuant de fervir Goldftein. J'ai appris, peu de temps après, que, quelques heures avant mon arrivée, les parties belligérantes s'étaient raffemblées amicalement, afin de concerter fur ce qui pourrait me faire échouer.

A mon arrivée, j'écrivis au bourguemeftre Kahr de convoquer les magiftrats, & de fixer inceffamment l'heure où je pourrais leur porter des nouvelles intéreffantes pour la ville. Six jours

s'écoulèrent ſans que j'euſſe aucune réponſe. Enfin on me fit appeller à la maiſon de ville. Je m'y rendis ; mais, au lieu d'y trouver le conſeil réuni, je trouvai Kahr ſeul avec ſon ſecrétaire. Sur quoi je lui dis : « Monſieur, je ne puis rien faire » avec vous ſeul. Je plains la bourgeoiſie que » vous trompez. Voici mon plein pouvoir (je le » lui montrai). J'ai voulu ſervir la ville où je » demeure. Je vous vois réuni avec ſes deſtruc- » teurs. Je m'en lave les mains ; mais tout le » monde ſaura qui vous êtes ». Je quittai la ſalle ſans attendre de réponſe.

Pendant ce temps-là, la faction de Kahr répandait que j'avais été à Manheim pour trahir la ville ; les commiſſaires avaient écrit à Vienne que je travaillais contre l'autorité de la commiſſion impériale, & de leur part Goldſtein, Knapp & Geyer avaient mandé à Manheim que j'avais cherché à tromper l'électeur pour favoriſer la cauſe de Kahr. Quelle infâme intrigue !

J'écrivis promptement à Reibeld. Il me répondit qu'on m'avait peint à l'électeur comme un homme qui travaillait contre ſes intérêts. J'écrivis auſſi à Beckers, il me fit la même réponſe ; mais

il ajouta que, pour me donner une marque authentique de sa satisfaction, l'électeur lui avait ordonné de m'expédier une patente de lieutenant pour mon fils Léopold, âgé de deux ans, & qui était filleul de ce prince. Jusques-là on avait refusé cet honneur au fils du premier ministre. Il me consolait en même-temps sur l'inutilité de mon projet, quoique lui-même l'eût fait avorter.

Dans le premier accès de ma colère, je volai chez le baron Geyer, & je lui dis : « Je partirai » aujourd'hui pour Manheim, je découvrirai le » nom de l'infâme qui a trompé le prince en » outrageant mon honneur, & je le ferai mourir » sous le bâton ». A l'instant, voilà le misérable à mes pieds, où il avoue que c'est lui qui a fait ce rapport : « Pardon ! me dit-il, mon cher » Trenck, c'est M. Knapp qui m'a engagé à le » faire, & je ne croyais pas que l'affaire irait » si loin ». Je tairai, par modération, le reste de cette entrevue.

Je pris la poste, & j'allai à Manheim ; j'entre dans le cabinet de Beckers. Embarrassé au premier abord, il me demande enfin si j'ai reçu

la patente de mon fils. — Non. Il appelle ſon ſecrétaire. — Monſieur, n'avez-vous pas expédié la patente de M. le baron, ſuivant les ordres que je vous ai donnés? Le ſecrétaire balbutie, obſerve l'œil de ſon maître, & dit: « Oui, votre excellence, » depuis avant-hier »; & s'adreſſant à moi: Mon- « ſieur, vous la trouverez à Aix ». Sur cela Beckers me prend la main, en me diſant: « Allons à la » cour pour remercier l'électeur ». Je l'accompagne, je remercie; l'électeur m'aſſure de ſa protection pour ma famille en toute circonſtance, & je lui raconte, en abrégé, tout ce qui m'était arrivé à Aix. Le pauvre prince regarda ſon miniſtre & n'oſa parler. Je levai les épaules, en plaignant ſa faibleſſe de tout mon cœur. Il eſt pourtant ſûr que je lui aurais épargné un affront & cinquante mille écus de frais, que j'en aurais encore épargné trois fois autant à la ville, ſi je n'avais pas eu affaire à des fripons pour qui rien n'était ſacré, hors leur intérêt perſonnel. Il ſuffiſait que j'euſſe dévoilé leur intrigue pour être éconduit, car, dans ce temps-là, les miniſtres avaient grand ſoin d'éloigner de la cour tous les honnêtes gens.

Je retournai à Aix où je ne trouvai point la

patente de mon fils, & je ne l'ai jamais reçue. Ce trait peint tout entier le miniſtre Beckers. Je lui en écrivis à la Trenck, ainſi qu'à l'électeur, mais je n'eus point de réponſe. Je demandai qu'au moins on me bonifiât mes dépenſes ; même ſilence. Depuis j'ai fait des démarches auprès du miniſtre de l'électeur à Vienne, encore ſans effet. On me pardonnera, je l'eſpère, cette petite anecdote particulière pour ma ſatisfaction. Elle n'empêchera pas M. Knapp de jouir tranquillement des houllières de Badenberg, dont il s'eſt emparé pendant le procès d'Aix en ruinant pluſieurs familles.

Au reſte, je prie mes lecteurs d'obſerver comment, avec les meilleures & les plus nobles intentions, j'ai été également maltraité des deux parties, & que de toutes parts j'ai éprouvé la plus noire ingratitude. On peut lire au ſecond tome de mes œuvres littéraires, page 94, la fable intitulée : *La morale du Berger*. Elle eſt faite pour la cour de Manheim.

Mon exemple peut convaincre qu'il y a plus que de l'indiſcrétion à vouloir briſer les intrigues miniſtérielles.

Las à la fin de l'agitation perpétuelle dans laquelle je vivais, je quittai une ville où mes bons offices étaient si mal récompensés, & je partis pour Vienne, dans l'intention d'acheter en Autriche une seigneurie, où je pusse, loin du tracas & de toutes les affaires du monde, goûter le repos du sage, cette tranquillité si desirée & si nécessaire après tant de souffrances & de persécutions. Je me proposais de m'y livrer entièrement à l'agriculture & à l'économie rurale.

Ce fut à cette époque que les affaires de Bavière commencèrent à fixer l'attention générale (1). Je crus alors qu'il ne me convenait pas,

---

(1) Je connaissais, mieux que personne, tout ce qui pouvait y avoir rapport. Je me rendis *à Paris*, j'y parlai au ministre, & il ne me fallut pas de longs discours pour comprendre que M. de Ritter, alors ministre de l'électeur palatin à Vienne, jouoit un grand rôle dans cette affaire. Nous étions liés depuis trente ans, cependant je ne le vis point. En bon patriote, comme sujet fidèle de l'Autriche, je ne pouvais pas le rechercher dans la situation où il se trouvait. J'ai même appris qu'il avait reçu, du ministre Beckers, l'ordre de m'éviter. Celui-ci savait, à n'en pouvoir douter, que je n'étais que trop bien instruit.

Le grand duc de Florence se rendit à Vienne; j'allai l'y trouver pour raisonner avec lui d'un objet dont seul, à

en temps de guerre, de vivre hors du pays dont je porte l'uniforme. C'eſt pourquoi j'achetai, dans le diſtrict de Molk en Autriche, les terres de Zwerbach & de Grabeneck, avec le bailliage de Knoking, pour le prix de cinquante-un mille florins; ce qui, joint aux frais de l'inveſtiture & des autres droits, faiſait une ſomme de ſoixante mille florins. Comme ces terres étaient abſolument ruinées, mon deſſein était de les remettre en valeur par mes ſoins & par mon induſtrie.

Avant de parvenir à conclure ce marché, je fus obligé de ſolliciter, à Vienne, pendant onze grands mois. M. de Zetto, le même dont j'ai déja parlé, qui était alors rapporteur, nomma un de ſes bons amis pour être mon curateur fidéi-commis, & pour cette ſeule raiſon, il fallut

Vienne, j'étais peut-être inſtruit. Il partit pour rejoindre l'armée en Bohême. Je lui écrivis, ſuivant nos conventions, les détails de tout ce dont nous avions parlé. Je lui ai envoyé une lettre à l'armée par une eſtafette que j'ai bien payée; il l'a montrée à l'empereur, ſans qu'il en ſoit rien réſulté pour moi. Dans toutes les occaſions j'ai fait au-delà de mon devoir, & le juge intérieur, dont perſonne ne peut éviter le tribunal, me promet pour ma vieilleſſe, ſinon des récompenſes, au moins la paix & le repos de l'ame.

bien, qu'au mépris de tous mes droits, ma terre fût & demeurât un fidéi-commis, afin que M. le rapporteur & M. le curateur puſſent m'avoir ſous la main pour me mettre à contribution. En effet, ils firent ſi bien qu'en moins d'une année ils firent paſſer environ ſix mille florins de ma bourſe dans la leur ; & ſi je n'avais point eu de curateur, j'aurais pu ſauver cette ſomme à mes enfans.

Ma belle-mère mourut au mois de juillet 1780. Vers la fin de ſeptembre, je me rendis à Vienne avec ma famille. Ma femme fit une viſite à la grande maîtreſſe de S. M. I. Sur-le-champ elle obtint une audience de l'impératrice-reine à qui elle eut le bonheur de plaire, & qui la reçut avec tous les témoignages de la plus grande bonté. Si je rapportais ici tout ce que cette princeſſe lui dit d'obligeant, & toutes les aſſurances qu'elle lui donna de ſa protection, on aurait peut-être quelque peine à le croire. Elle daigna en parler elle-même aux archiducheſſes, comme d'une femme accomplie, & elle enjoignit à la grande maîtreſſe de la préſenter par-tout : « Vous ne » vouliez donc pas, ajouta la reine, ſuivre votre » mari dans mes états ? Eh bien ! moi, je veux

» vous prouver qu'on peut vivre ici encore plus
» agréablement qu'à Aix ».

Le lendemain, l'impératrice envoya chez moi M. de Pistrich avec le brevet d'une pension de quatre cents florins, que S. M. assignait à ma femme, en lui faisant dire qu'elle ne s'en tiendrait pas là.

Ma femme l'avait suppliée de m'accorder une audience, &, à la faveur de son intercession, je l'obtins sur-le-champ.

« Trois fois, me dit cette auguste princesse,
» j'ai voulu vous mettre la fortune entre les
» mains, & toujours vous l'avez repoussée ».
Cette audience fut longue ; elle me parla de mes enfans avec le cœur d'une mère, elle desira de les voir, en ajoutant que les enfans d'une aussi bonne mère ne pouvaient que lui ressembler. Ensuite elle me parla de mes écrits : « Combien, me
» dit-elle, vous auriez pu vous rendre utile à
» mes états, si vous aviez voulu consacrer votre
» plume à la religion » !

Tout semblait dès lors me promettre l'avenir

le plus heureux. Je fis à Vienne un aſſez long ſéjour, pendant lequel ma femme fut traitée avec des égards & une conſidération qui n'avaient peut-être encore jamais été accordés à aucune étrangère.

Nous ne tardâmes pas à nous rendre à la terre de Zwerbach, que j'avais achetée, & nous y goûtâmes pendant quelque tems le repos & la tranquillité. Mais au moment que nous nous apprêtions à repartir pour Vienne, pour y profiter de la faveur que l'impératrice ſemblait nous annoncer, & ſolliciter quelques indemnités pour les terres qui m'avaient été injuſtement ravies, nous apprîmes la mort de Marie-Thérèſe ; ce malheur anéantit encore une fois toutes nos eſpérances. J'ai oublié de dire, en ſon lieu, qu'immédiatement après l'audience favorable que j'avais eu le bonheur d'obtenir, ſon alteſſe royale l'archiducheſſe Marie-Anne m'avait chargé, de la part de l'impératrice, de traduire, du fançais en allemand, les œuvres ſpirituelles de l'abbé Beaudrand. Je répondis qu'à la vérité une traduction n'était pas trop mon fait, & que j'aurais mieux aimé travailler d'original, mais que cependant j'obéirais avec plaiſir aux ordres de ſa majeſté.

Je ne perdis point de tems pour me mettre à ce travail. Je pris bien, à la vérité, quelque chose de Beaudrand, mais la majeure partie de l'ouvrage était de moi. Comme je le donnai sous le titre de traduction, la censure me traita avec plus de ménagement.

Le premier volume parut au bout de six semaines, & sa majesté en fut satisfaite. La seconde partie ne tarda point à être imprimée. J'eus l'honneur de la remettre moi-même à l'impératrice, qui me demanda si je croyais que ce second volume valût le premier? Je lui répondis que j'espérais qu'il lui plairait encore davantage : » Je » n'ai jamais rien lu, reprit-elle, d'aussi bien » fait, & je m'étonne qu'il soit possible d'écrire » tout ensemble, aussi vîte & aussi bien ». Je lui promis tous les mois un volume. Mais, avant que le troisième fût fini, Marie-Thérèse mourut, & avec elle, comme je l'ai dit, toutes nos espérances.

Cette princesse, étant au lit de la mort, demandait encore à chaque instant qu'on lui lût les ouvrages de Trenck. C'eût été là, je pense, le moment favorable de lui parler pour moi; son

confesseur me l'avait promis. Il était parfaitement instruit de toutes les pertes que j'avais si injustement essuyées : un mot seul de sa part eût été décisif en ma faveur ; mais quoiqu'il m'eût donné sa parole, de la manière la plus sacrée, de se souvenir de moi dans l'occasion, il ne manqua pas de m'oublier.

Après la mort de l'impératrice, la censure me permit, & son altesse royale l'archiduchesse elle-même m'ordonna de publier ce fait qui est généralement connu à Vienne, & que j'ai imprimé dans la préface de mon troisième volume. Voilà la seule récompense que j'aie retirée de mon travail.

Ne conviendra-t-on pas qu'il y a en effet une fatalité des plus marquées dans ma destinée ? Pendant trente-un ans, toutes mes démarches à la cour sont infructueuses, parce que des hommes pervers & intéressés avaient indisposé ma souveraine contre moi, en me faisant passer dans son esprit, pour le plus dangereux des hérétiques. Au bout de ce tems-là, ma femme a le bonheur de parvenir à la désabuser : cette bonne princesse allait réparer les injustices que

j'avais essuyées, elle allait faire sans doute la félicité de mes enfans, & voilà qu'elle meurt: je la perds, sans qu'elle ait le tems de rien exécuter!

C'est ainsi, ô fortune, que tu te joues des projets des faibles mortels! Peu s'en faudrait que je ne crusse à la destinée. Mais que dis-je, non, c'est moi seul qu'il faut accuser de mon infortune; oui, c'est moi qui n'ai pas su plier mon caractère aux moyens qui m'auraient pu faire rendre justice à la cour. Je ne voulais la regarder comme une grace, qu'après que je l'aurais obtenue, &, dans le moment que je reconnus mes torts, il n'était plus tems de revenir sur mes pas pour parvenir à remettre mes droits en vigueur.

Le tems m'a enfin éclairé sur toutes les vanités mondaines. C'est l'expérience seule qui m'a convaincu que l'orgueil des souverains leur permet d'accorder plutôt des graces que des récompenses; mais comme mon cœur ne me reprocha jamais rien d'indigne de moi, & qu'il n'était pas dans mon caractère de descendre au rôle d'un coupable réduit à implorer grace; c'est toujours

par mes actions que j'ai cherché à la mériter. Il ne faut point aller plus loin pour trouver d'autre source de toutes mes persécutions. Guidé par ma vertu & par cette assurance intérieure que donne la conviction d'une chose juste, je me suis conduit peut-être avec quelqu'imprudence : mes ennemis veillaient, &, pour me nuire, je ne leur donnai malheureusement que trop de facilités.

Depuis un demi-siècle environ, ils sont tranquilles possesseurs de mon patrimoine; il serait donc trop tard aujourd'hui de les revendiquer. D'ailleurs, j'ai moi-même aussi besoin de repos, &, quelqu'occasion qui se présentât de revenir contre cette usurpation, mon dessein n'est plus de faire aucune démarche à cet effet.

C'est pour mes enfans que j'écris ces mémoires, peut-être encore dans un style propre à me susciter de nouveaux chagrins; mais j'ai du moins le consolant espoir qu'ils pourront en recueillir quelqu'avantage. On a usé de violence pour s'emparer de mes papiers, c'est ce qui m'a fait recourir à la voie de l'impression, afin qu'on ne puisse pas me reprocher, après ma mort,

d'avoir négligé les devoirs d'un père. Ah! j'en ſuis bien sûr, & je l'annonce moi-même avec plaiſir à mes enfans : tous les bons cœurs qui liront cet ouvrage, deviendront leurs amis. Au reſte, ils auront appris de moi à ſe contenter de peu, à ſe procurer le néceſſaire par des moyens honnêtes, & à ſavoir ſe paſſer du ſuperflu. Voilà, au défaut de nos terres d'Eſclavonie, quel ſera leur héritage.

J'ai auſſi démontré dans le cours de cette hiſtoire qu'aucun de leurs ancêtres ne ſe rendit jamais coupable de trahiſon envers l'Autriche, ni envers la Pruſſe. Je me repoſe de tout le reſte ſur l'Etre ſuprême, & ſur la réputation irréprochable que je me ſuis acquiſe.

Après la mort de Marie-Thérèſe, époque aſſez malheureuſe pour moi, & digne, à tous égards, des plus juſtes regrets ; je compoſai, ſur cette mort trop fatale, une ode & une oraiſon funèbre. Mon cœur ſeul guidait ma plume & me dictait ces ouvrages : auſſi furent-ils bien accueillis du public. Ces mémoires font foi que, malgré toutes les perſécutions, toutes les injuſtices que j'ai eſſuyées, j'ai, dans tous les tems, ſervi cette

princeſſe avec zèle & avec fidélité. Ce n'eſt pas ma faute ſi, avec les meilleures intentions du monde, je ſuis demeuré dans l'inaction, & ſi je n'ai jamais pu faire pour elle ce que j'aurais voulu. Un autre, à ma place, aurait moins fait que moi, & peut-être ſerait-il devenu miniſtre ou général en chef.

Que les cendres de cette auguſte reine répoſent en paix dans ſon tombeau! La paix repoſe déjà dans mon cœur; déjà il a oublié ſes bleſſures, déjà je ne ſonge plus à mes poſſeſſions de Hongrie, & mes ſouvenirs ne ſe porteront ſur Marie-Thérèſe que pour chérir & honorer ſa mémoire.

Ma femme n'a joui que neuf mois de la penſion que l'impératrice lui avait accordée en conſidération de toutes nos infortunes & de notre nombreuſe famille. Elle lui fut ôtée à ſa mort. On la confondit apparemment avec d'autres penſions données trop légèrement, & qui ſont à charge à l'état. Il ſe peut auſſi que le jeune monarque n'en ait point eu connaiſſance. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai fait aucune ſollicitation à ce ſujet; j'avouerai cependant que je ne fus point du tout inſenſible

insensible à cette disgrace; mais peut-être qu'en lisant un jour ce long récit de mes malheurs, le cœur paternel de Joseph II sera touché, & sentira la légitimité de mes plaintes. Il ne me restait plus qu'à retourner m'ensevelir dans ma terre de Zwerbach, & à m'y livrer entièrement à l'agriculture, comme à mon unique ressource.

Afin qu'on ne pût pas me reprocher d'avoir rien négligé, je voulus auparavant hasarder encore une démarche, & savoir ce que je pouvais attendre, pour l'avenir, du monarque qui occupe aujourd'hui le trône impérial. Ce fut donc dans cette vue que je lui adressai le mémoire suivant:

« Très-gracieux Empereur,

„ Voici ce que j'écrivais dans le second vo-
» lume des œuvres que j'ai publiées à Aix en 1772,
» & dont j'avais déjà soumis les principales idées
» au jugement éclairé de votre majesté, dans
» le manuscrit que j'eus l'honneur de lui présenter
» en 1765.

» On doit sans doute permettre un libre accès
» au trône, à chaque sujet qui gémit sous le poids

» de l'oppreſſion; mais s'il exiſtait après cela » un homme aſſez oſé pour en impoſer au » monarque, pour ſe plaindre ſans raiſon, ou » pour chercher à dérober des faveurs qu'il » n'aurait pas méritées, il faudrait lui couper le » nez & les oreilles, & l'expoſer au pilori.

» Très-auguſte ſouverain, je veux être le pre- » mier qui ſoit ſoumis à ce châtiment, & j'aurai » prononcé moi-même ma condamnation, ſi je » ne parviens pas à démontrer, d'une manière » inconteſtable, que j'ai eſſuyé des injuſtices » criantes ſous le règne de Marie-Thérèſe, & » que, par des procédures illégales, par des » coups d'autorité repréhenſibles, l'on m'a ravi » de grands biens qui m'appartenaient légitime- » ment.

» Je demande en conſéquence très-humblement, » qu'il me ſoit nommé un juge, devant lequel » je puiſſe faire conſtater mes preuves.

» Je ſuis avec la plus reſpectueuſe recon- » naiſſance,

» De votre majeſté impériale,

Le très-ſoumis & très-fidèle ſujet,

TRENCK.

Eh bien, ce mémoire, pour des raiſons que je dois ignorer, ne produiſit point l'effet que j'avais oſé m'en promettre.

Peu de tems après, l'empereur ſupprima toutes les fondations d'hôpitaux à Vienne. Ses intentions ſans doute étaient droites & les meilleures du monde. Feu mon couſin, comme je l'ai déjà dit dans le premier volume de cet ouvrage, avait fait une fondation de trente-ſix mille florins, en Bavière, pour les malheureux que ſes pandoures & lui avaient réduits à la miſère. Mais comme jen'ai rien hérité de lui, comme l'argent deſtiné à cette fondation m'a été arraché par la force, & pris ſur les biens que m'avaient laiſſés mes ancêtres, biens dont mon couſin n'avait point le droit de diſpoſer, je priai le monarque de ne pas appliquer ces trente-ſix mille florins à la caiſſe générale des pauvres, puiſqu'ils appartenaient à moi & à mes enfans. Je repréſentai que c'était en vertu de tous les droits les plus légitimes que nous étions fondés à les revendiquer; que c'étaient nous, à proprement parler, qui étions les malheureux que Trenck avait plongés dans la miſère, & que de ſon bien il n'était rien reſté qui eût pu être employé à cette fondation; que

cet argent enfin était le mien, & qu'il m'avait été enlevé par la violence.

Par malheur pour moi, ce mémoire tomba entre les mains d'un homme qui n'était nullement au fait du véritable état des choses. Peut-être crut-il aussi qu'il aurait trop de difficultés à vaincre pour chercher à démêler la vérité. Ainsi, au bout de quelques jours, avant d'avoir fait aucune recherche, sans m'avoir même demandé préalablement aucuns renseignemens, on mit au bas de mon mémoire ce qu'on était dans l'usage, depuis trente-six ans, de mettre au bas de toutes mes requêtes : « *Le suppliant n'est point admis* » *dans sa demande* ».

Me voilà donc encore une fois déchu de mes espérances ; c'était la dernière qui me restât ; elle s'est évanouie comme les autres. Tant d'indifférence, pour ne rien dire de plus, m'a enfin déterminé à ne plus rien faire pour un pays qui me refusait toute espèce de justice, & à m'enterrer dans ma chaumière. J'étais à peine de retour à ma terre de Zwerbach, que déja ma mauvaise fortune semblait m'y avoir accompagné. Dans l'espace de six ans, j'ai essuyé

confécutivement deux grêles générales, une année de difette, fept inondations, une épidémie parmi mes brebis, enfin tous les revers imaginables.

La terre était abfolument hors d'état de tout rapport. Il me fallut faire nétoyer les étangs, arranger le château, de façon à le rendre habitable, remettre fur pied trois métairies, acheter des beftiaux, & me procurer tous les inftrumens néceffaires à l'économie rurale (1); par ce moyen, je me trouvai appauvri tout-d'un-coup.

---

(1) J'avais fondé une partie de mes reffources fur l'argent que mon époufe avait à Aix-la-Chapelle. Les intrigues du comte de Gravenitz, référendaire au confeil du Saint-Empire Romain, me l'ont fait perdre par la plus inouie de toutes les iniquités, ainfi que je l'ai dit plus haut.

De tous les maux que j'ai effuyés, celui qui a le plus révolté mon ame, qui m'a été le plus fenfible, c'eft, fans contredit, le réfultat de la procédure du confeil de guerre à Vienne, où j'eus pour référendaires le noble M. de Zetto dans le jugement fubalterne, &, dans le fuprême, le noble feigneur de Krügel.

Zetto, qui avait épuifé ma bourfe, me fufcita toutes les chicanes qu'on peut imaginer. Il me donna pour curateur

Les malheureux payſans ne pouvaient payer leurs redevances ; je me voyais forcé de leur

---

ſon digne ami & confrère le noble de Fillenbaum. Quand ces meſſieurs ne trouvèrent plus rien à me prendre, ils ſe rejettèrent, pour m'achever, ſur des appuremens de comptes, des ſéqueſtrations, des adminiſtrations, des exécutions : dans l'eſpace de deux ans, on me força de comparaitre dix-neuf fois devant leur tribunal à Vienne, &, pour chacun de ces voyages, il fallait que je fiſſe les frais de quatorze poſtes. Mes finances en furent abſolument dérangées. Outre cela, j'ai, pendant huit ans, été contraint à payer un agent qui pût contre-balancer le curateur, & c'était toujours ma bourſe qui entretenait l'un & l'autre. Lorſque je voulais preſſer un rapport, il fallait, pour ainſi dire, que j'empliſſe une troiſième main de ducats pour le faire avancer. Quand mon curateur eut un collègue, la beſogne ſe rallentit, & je vis s'écouler quatorze mois en pure perte. Enfin, il fut démaſqué, & on le remplaça par un autre qui fit mettre à exécution les ſentences les plus atroces au mépris du bon ſens, de la juſtice, de l'humanité. Parce que les autres juges étaient mal inſtruits, on les conduiſait à ſon gré. Il y eut même un jugement qui ordonnait *de me déloger de Zwerbach ;* expreſſion & ordre qui, certes, dans une cauſe pareille, étaient encore inouis dans toutes les cours de juſtice. Peut-être celui qui, dans ce temps-là, voulait me déloger de Zwerbach, ſera-t-il bientôt logé avec le noble M. de Zetto, dans une maiſon de force; peut-être lui mettra-t-on un balai à la main, lorſqu'il plaira au ſouverain

faire des avances, & les ſommes des contributions dont ils étaient chargés allaient toujours

---

de déloger tous les fripons du ſanctuaire de la juſtice; reſſource certaine pour empêcher cette race infâme & maudite de faire déloger des états de l'Autriche ceux qui doivent y mériter le renom de bons citoyens.

A la fin, il m'a fallu acheter encore l'indigénat ou le droit de poſſéder des ſeigneuries en Autriche. J'avais fait venir de Pruſſe ma généalogie; outre cela, le miniſtre de Hertzberg m'avait envoyé un certificat qui prouvait que ma famille était une des plus anciennes du royaume. Malgré tout cela, & quoique, de notoriété nationale, mes ancêtres euſſent poſſédé des biens ſeigneuriaux en Hongrie depuis plus d'un ſiècle, un ordre du conſeil de guerre força mon agent à ſolliciter & à payer, malgré moi, un diplôme de noble autrichien, & qu'il m'a fallu payer 2000 flor., ſous peine de me voir mettre à exécution.

Telle a été, en ſubſtance, la fin de toutes les procédures que j'ai eſſuyées à Vienne, je ne les oublierai de ma vie. Pour ſatisfaire aux frais de celle-ci que l'on exigeait ſans me laiſſer aucun délai, j'ai été obligé de mettre tous mes effets en gage.

Grace à mon courage, j'ai enfin ſurmonté tous mes maux; & depuis que mes référendaires ou tiennent entre leurs mains un balai au lieu d'une plume, ou ſont morts dans l'ignominie, on me laiſſe tranquille. Mais perſonne n'a

en augmentant. Mes fils & moi nous gagnions notre vie par le travail de nos mains ; & mon aimable époufe, accoutumée jufqu'alors à vivre, d'une manière aifée, dans le grand monde, & qui n'avait ceffé un inftant de s'occuper de moi & de fes devoirs de mère ; ma femme, dis-je, fe vit obligée de fe paffer de fervante avec huit enfans fur les bras. En un mot, nous étions ce qu'on appelle pauvres abfolument, & nous vivions fort refferrés. Nous n'avons pas pendant quatre ans mangé un morceau de pain qui ne fût arrofé de nos larmes & de nos fueurs. Oh ! combien de fois me fuis-je dit : « Si l'au-
» gufte monarque, dont l'œil pénétrant perce
» jufques dans les lieux les plus reculés de fes
» états, pouvait par hafard laiffer tomber un
» feul de fes regards fur Zwerbach, il y verrait
» l'humble afyle de la vertu, de la modération,
» du travail & de tous les devoirs domeftiques.
» Enchanté de cet afpect, je fuis bien fûr qu'il

---

réparé les torts que les fcélérats ont fait à ma fortune, perfonne n'a guéri les plaies dont ils ont flétri mon ame dans leurs infâmes procédures. Au refte, courage & repos de confcience ; voilà les véritables confolateurs de l'homme de bien, voilà ceux qui me conviennent.

» ferait ceſſer nos ſouffrances ; & qu'il nous » ferait reſtituer une partie des biens qu'on nous » a ſi injuſtement ravis ».

Las de dépendre pour ma ſubſiſtance ou d'une grêle, ou du bon plaiſir de mes curateurs, & trouvant dans ma plume des reſſources ſuffiſantes pour fournir à mes beſoins, je réſolus, l'année dernière, de faire imprimer mes poéſies & mes autres ouvrages, avec l'hiſtoire de ma vie, en douze volumes.

Dans l'eſpace de quatorze mois, je vins à bout de ce travail qui m'a réuni les ſuffrages de l'Allemagne entière, & qui m'a procuré à-la-fois de la réputation, de l'honneur & de l'argent. Je ſuis déſormais fermement déterminé à paſſer le reſte de mes jours, loin de tous les procès, des curateurs, des tribunaux, des rapporteurs, des agens & des chargés d'affaires. Je vivrai avec l'intime perſuaſion que ma tête & ma plume ſont les ſeuls biens qui me reſtent ſur la terre; trop heureux ſi je puis mériter l'approbation du public honnête & éclairé !

Par ce moyen, je n'aurai plus beſoin ni de

patrie, ni de titres, ni de protections, ni de la faveur des princes; plus de maison, de terres qui m'appartiennent; plus d'uniforme, ni de curateurs fidei-commis. Je veux être libre citoyen de l'univers, mes écrits feront un héritage certain, que personne ne pourra ravir à mes enfans, & qui ne peut être confisqué.

Le 22 août 1786, arriva enfin la nouvelle que le grand Frédéric venait de mourir. Son successeur, le monarque qui règne aujourd'hui, qui fait aimer & respecter l'humanité, qui a été témoin des maux dont j'ai été la victime au sein de ma patrie, m'a envoyé aussi-tôt un passe-port pour pouvoir me rendre en sûreté à Berlin. Toutes les anciennes confiscations sont maintenant levées, & mon frère, encore vivant, laisse, en Prusse, l'espoir d'une fortune considérable à mes enfans.

Je vais donc actuellement, avec la permission de S. M. I., partir pour ma patrie, d'où j'ai été exilé & expulsé pendant quarante-deux années. Je vais revoir des parens, des amis & tous ceux qui m'ont connu dans le malheur. Je me jetterai dans leurs bras, & j'oserai les serrer dans les

miens, les preſſer contre mon cœur, parce que je n'ai jamais porté celui d'un traître, mais celui d'un martyr de la vertu intacte & courageuſe. A ce titre, j'ai le droit d'y eſpérer des couronnes de la part de ceux qui ſont les véritables amis de l'humanité. J'y vais revoir enfin un prince auſſi juſte que magnanime.

De quelle ſenſation délicieuſe mon ame eſt pénétrée, lorſque je porte mes regards dans l'avenir que j'oſe aujourd'hui me promettre pour récompenſe de ma longue perſéverance ! Après quarante ans, une nouvelle ſcène s'ouvre devant moi, &, quoique guidée par le ſentiment le plus vif, ma faible plume ne ſaurait bien tracer ici tout ce que mon cœur éprouve. Voici une nouvelle époque dans l'hiſtoire de ma vie, un nouveau rôle que je vais jouer ſur le théâtre du monde, au moment où je croyais toucher à la dernière cataſtrophe.

J'y vais reparaître encore une fois, & avec un front ſerein. On m'y verra tel que je me ſuis juſqu'à préſent montré, tel enfin que je me ſuis dépeint moi-même. L'entrepriſe, j'en conviens, n'eſt pas ſans difficulté pour un homme

déja courbé par l'âge, & qui ne devrait plus tendre qu'au repos : mais je ſens auſſi que mon ambition ſe réveille de nouveau. Elle enflamme, elle échauffe mes eſprits ; elle invite mon ame, toujours ſenſible à l'honneur, à chercher encore, au-delà des périls même, le prix de mes travaux. Je cède à ſes mouvemens, puiſque je peux reprendre l'eſpoir d'être encore utile à ceux auxquels je n'ai pas demandé le conſentement pour les appeller à l'exiſtence, & qui, n'enviſageant dans mon hiſtoire que le paſſé ou le préſent, pourraient n'y voir qu'un ſiniſtre avenir & ſe dégoûter de la vie.

J'ai élevé, inſtruit mes enfans dans les principes de la vraie philoſophie, quoiqu'il ſoit poſſible que l'on trouve ridicule de ſacrifier toute jouiſſance actuelle à l'eſpoir de la gloire au-delà du tombeau. Pour moi, j'ai franchi avec un courage intrépide & victorieux les obſtacles preſque inſurmontables que le ſort m'a oppoſés : le ſuccès a couronné mes efforts, &, plein d'un juſte dédain pour tous ceux qui m'ont voulu nuire, je les vois humiliés & confondus.

Je rentre enfin dans le port fier & triomphant,

tel qu'un pilote habile à diriger ſa barque au milieu des orages, & que l'expérience a mis à même d'éclairer ſes frères ſur tous les dangers que cache l'océan, je veux indiquer les écueils redoutables ſur leſquels, à la vérité, j'échouai quelquefois, mais ſans y faire naufrage, parce que j'ai eu le bonheur de me ſauver à la nage & de gagner le bord.

Il ne ſerait cependant pas impoſſible, quoique hors de toute vraiſemblance pour l'inſtant, que je fuſſe encore repouſſé de ce même rivage: mais je ſuis dès long-temps réſigné à tout événement: depuis long-temps, avec raiſon, je détournais mes yeux de chaque ſoleil levant qui ſemblait m'annoncer un nouveau jour de peines & d'ennuis, & je regardais la mort même comme un bienfait, parce que, d'après mes principes, je n'ai plus de ſonges à craindre qui puiſſent m'inquiéter au réveil. Mais l'exiſtence peut être chère à mes enfans; & lorſque j'aurai rempli envers eux tous les devoirs d'un bon père, qu'ils ne pourront plus rien attendre de moi, je ceſſerai de vivre peut-être au moment où la vie me deviendrait tout-à-fait inſupportable.

Sans doute l'arbitre éternel des destinées a voulu se servir de moi pour instruire mes concitoyens, puisqu'il m'a donné des nerfs propres à recevoir les profondes impressions des passions fortes. J'avais reçu de la nature, indépendamment d'un corps de fer, cette énergie de l'ame qui se pénètre aisément de tout ce qui est grand, & une mémoire infatigable, exercée par des efforts continuels. Il m'a fallu, je l'avoue, tous ces avantages pour pouvoir résister à mes tourmens, & supporter tous les coups du sort. Je suis d'un avis tout opposé à celui de saint Paul, lorsqu'il dit aux Romains, en leur parlant de l'éternité & de la colère de Dieu : « Qu'il serait à desirer » que le mortel, choisi par sa justice pour deve- » nir un exemple du malheur, ne fût pas venu » au monde, puisque sa vie serait déja pour » lui un enfer anticipé ». N'en déplaise aux sentimens de l'apôtre, je me figure dans le créateur un être infiniment parfait, par conséquent toujours juste & incapable de passion, de colère ou de vengeance. Parfaitement soumis à ses volontés, je l'adorai toujours, & maintenant je lui rends graces de m'avoir, à travers tant d'orages, conduit au port, & placé dans une

position où je n'ai plus à envisager que la récompense due à mes travaux.

Lorsque j'aurai rendu aux élémens les parties qui composent mon terrestre assemblage, & qui seront bientôt le jouet des vents ; lorsque, par l'ordre éternel & immuable des révolutions de la nature, ces mêmes parties auront servi à la composition de nouveaux corps ; me restera-t-il quelque existence ? sentirai-je ? me rappellerai-je le même Trenck qui existe maintenant ? verrai-je la divinité, lorsque mes yeux ne seront plus que poussière, lorsque ma langue ne pourra plus lui bégayer les accens de ma reconnaissance, lorsque les moteurs flexibles de cette langue ne pourront plus la porter contre mon palais, losqu'enfin les fibres de mon cerveau ne seront plus susceptibles de se retracer aucune image des objets sensibles ? Oh ! si, comme je l'espère, l'intelligence, dégagée de sa dépouille, survit à la matière, je suis bien sûr alors que la mienne pure, exempte de crimes & de bassesses, ira se mêler à la troupe des esprits bienheureux, qui attendent cette couronne de gloire immortelle qu'ils ont méritée, & qu'un Dieu juste leur réserve. Pourquoi voudrait-il punir des faiblesses

attachées à l'humanité , & qui ſont une ſuite indiſpenſable du jeu de notre machine , comme de la conſtitution de nos corps , qu'il a voulu ſoumettre généralement à des loix immuables dans leur mobilité ? D'ailleurs n'ont-elles pas été aſſez expiées, ces mêmes foibleſſes, par tout ce que j'ai ſouffert ſur cette terre ? Dans la nuit de la tombe, je n'aurai donc rien à craindre d'un Dieu équitable & bon, d'un Dieu qui, en me plaçant ſur ce globe où le bien doit néceſſairement faire balance avec le mal, avec toutes les imperfections de la nature humaine, n'a pas exigé, ſans doute, que j'y vécuſſe comme une créature céleſte.

Telle eſt ma confeſſion de foi, à laquelle j'ajouterai encore que, dans toutes les circonſtances de ma vie, j'ai rempli les devoirs d'homme & de citoyen. Souvent j'ai été trop bon, trop généreux, & peut-être auſſi quelquefois trop fier & trop inflexible. Le deſir inſatiable de m'éclairer m'a fait fuir le ſommeil pendant un grand nombre de nuits. J'ai cru que l'homme, en ſa qualité d'être penſant, devait chercher à accroître ſes connaiſſances, & que tout ce qui était ôté à ſes nuits était autant de gagné pour ſes

ſes jours : je dormirai aſſez dans la nuit éternelle.

N'ayant jamais été dans une poſition avantageuſe ou propre à faire valoir mes talens, peut-être ai-je mal uſé des moyens qui m'ont été donnés pour les produire & pour en tirer parti : mais, à mon âge, il n'eſt plus temps de former de nouveaux projets. J'avoue de bonne foi mes fautes & je reconnais mes erreurs ſans en rougir. Je me fais gloire ſeulement de n'avoir été qu'un homme, mais un homme, j'oſe le dire, au-deſſus du commun.

Mon ame ſe livrera au ſentiment de la plus douce joie, toutes les fois que mon exemple & mes leçons pourront ramener à la vertu, & par conſéquent rendre plus ſage & plus heureux le jeune homme fougueux & inconſidéré qui lira mes écrits. Je ne me trouverai pas moins heureux, lorſque mes avis & mes inſtructions feront d'un méchant homme un bon citoyen, d'un ſybarite efféminé un être actif & laborieux ; lorſque l'eſclave, qui voudra m'écouter, apprendra à penſer en homme libre, lorſqu'enfin des charlatans fanatiques deviendront bons chrétiens.

O vous, lecteurs, ſi la conviction de la vérité

a pu vous rendre mes amis, j'ofe me flatter, quand je ne ferai plus, que vous ferez encore ceux de mes enfans. Plus d'une raifon me porte à douter qu'ils puiffent jamais obtenir juftice des fouverains qui m'ont maltraité ; mais je le déclare ici publiquement, je ne veux me venger de mes ennemis que par le plus jufte mépris. Je fais mon poffible pour éloigner le paffé de ma mémoire ; je n'ai plus d'autre envie que de dérober mon exiftence aux regards des farouches defpotes de la terre ; je veux enfin vivre le refte de mes jours en homme parfaitement libre, & mourir tel que j'aurai vécu. Plaignez mon fort, lecteurs fenfibles, & que mon exemple vous apprenne à éviter les abîmes où m'a conduit ma curiofité, fouvent même ma vanité & mon imprudence, parce que je poffédais plus d'efprit & de courage que de prudence & de bon fens.

Voici encore une de mes allégories.

« Tandis qu'un vaiffeau fillonne le fein des » mers, & qu'il lutte contre les flots & l'orage, » un autre décharge paifiblement fa riche car- » gaifon fur la plage ; pendant que le matelot,

» calme & joyeux, goûte les douceurs du repos.
» Ce tableau, digne de notre attention, offre la
» parfaite image de notre vie. C'eſt l'homme, c'eſt
» le monde & la fortune qu'il nous retrace. Le
» jour, qui termine notre ſort, eſt peut-être pré-
» férable à celui où, pour la première fois, nous
» fûmes par lui jettés, une rame à la main,
» ſur ce vaſte océan. Heureux celui qui n'y fait
» pas naufrage, & qui peut glorieuſement ſurgir
» au port du repos & de l'éternité »!

Ici, j'ai achevé cette partie de mon hiſtoire, deux jours avant mon départ pour Berlin, & au moment où, les larmes aux yeux, j'allais prendre congé d'une famille qui m'eſt chère à plus d'un titre. Faſſe le ciel que mon voyage ne lui ſoit pas inutile, & que je n'éprouve plus de nouvelles diſgraces qui m'obligent d'ajouter un nouveau volume à ce récit fidèle de mes malheurs (1) !

---

(1) En cet endroit finiſſait le ſecond volume de mon Hiſtoire Originale que j'avais écrite à Vienne. Ce volume était terminé par un petit Poëme, que je n'ai pas ſu traduire avec toute l'énergie qu'il exigeait. Six mois après, j'ai écrit à Berlin mon troiſième volume.

J'ai déjà parlé de mon voyage à Berlin. Le magnanime Frédéric-Guillaume m'y avait décidé en m'envoyant à Vienne le paffe-port de fon cabinet, que j'avais demandé. Je ne tardai pas à l'entreprendre, mais par une fuite de la fatalité qui s'attachait à tous mes pas, je tombai dangereufement malade. Je n'envifageais que très-faiblement l'efpoir de revoir ma patrie, & d'atteindre cette époque, après laquelle j'avais foupiré pendant vingt ans, qui avait été l'objet de tous mes vœux, comme le but de mes travaux les plus conftans. Peu s'en fallut que je ne defcendiffe au tombeau en même tems que le grand Frédéric, & que je ne me viffe, par cette maladie, fruftré de la victoire que je viens de remporter fi glorieufement.

Après une infinité d'obftacles à furmonter, il me fallut, préalablement, faire un voyage en Hongrie. Ce voyage m'amufa réellement, & fut même un des plus agréables de ma vie.

Par-tout, je trouvai, principalement parmi les habitans de Bude & de Peft, un favorable accueil, & une fenfibilité d'ame, qui ne faurait être bien appréciée que par l'honnête homme,

puiſqu'il ne cherche qu'à mériter l'eſtime & l'approbation des gens intègres & éclairés. Cette reſpectable nation me donna tant de preuves d'une joie ſincère & d'une véritable confiance, que je ne puis trouver d'expreſſions propres à lui témoigner toute l'étendue de ma reconnaiſſance. Je voudrais pourtant inſpirer à mes héritiers le deſir de ſe rendre dignes de ſa bienveillance. Le peuple me ſuivait en tous lieux, avec cet air d'amitié & d'admiration qu'on n'accorde guère qu'à ceux qu'on regarde comme les bienfaiteurs de la patrie. J'avouerai cependant que je ſuis moins redevable d'une diſtinction auſſi flatteuſe, & que je n'oublierai de ma vie, à la réputation que je m'étais faite d'être l'ennemi déclaré du deſpotiſme, qu'à la manière injuſte & criante, avec laquelle on m'avait enlevé mes riches poſſeſſions en Eſclavonie; peut-être même à l'effet qu'avaient produit mes ouvrages littéraires, peut-être auſſi à la renommée de mon couſin mort au Spielberg. Quoi qu'il en ſoit, la majeure partie des Magnats me rendit les mêmes honneurs, & je reçus par-tout de l'armée les témoignages les plus ſignalés de conſidération & d'amitié.

Tel eſt le prix qu'on accorde aux procédés généreux, & tels ſont auſſi les effets de la noble ſenſibilité d'un peuple qui connaît le mérite de la vertu & de la fermeté. Ce n'eſt point que je veuille ici élever un trophée à mon orgueil. Loin d'écouter ma vanité, je cherche plutôt à témoigner ma vive reconnaiſſance, & à recommander mes enfans à ceux qui, peut-être, jugeront après ma mort, & prononceront définitivement ſur les biens qu'on m'a ravis en Hongrie. Quant à moi, tous mes vœux ſont comblés, ſi l'on daigne me plaindre, me regarder comme un martyr de la vérité que j'ai miſe intrépidement au jour dans toutes les occaſions. Je défie que perſonne en Hongrie puiſſe dire : « On a rendu juſtice à Trenck », à l'exception, toutefois, de ceux dont l'intérêt perſonnel ſouffrirait, ſi on me la rendait jamais ; & probablement elle ne me ſera pas rendue. Mes droits ont vieilli : les déciſions de la cour enchaînent le jugement des hommes impartiaux, & ceux qui poſſèdent mes belles terres, ſont trop puiſſans & trop intimément liés avec mes ennemis accrédités, pour qu'il me reſte contr'eux l'eſpoir du plus léger avantage.

C'eſt Dieu lui-même que j'en prends à témoin.

Je souhaite, pour l'avantage de l'Etat, que toutes les familles, enrichies des biens de celle de Trenck, puissent lui rendre, & lui rendent en effet autant de services que les Trenck appauvris & rébutés de la Hongrie en ont déjà rendus, ou qu'ils en auraient pu & voulu rendre, si l'on avait encore à tems connu leur valeur, leurs vues & leur bonne volonté. Et comme, selon toute conjecture, je ne verrai plus dans ce monde ceux de ce pays, qui m'estimaient, c'est avec les plus sincères regrets que je prends congé d'eux dans ces mémoires. J'espère finir ma carrière d'une manière à mériter les suffrages & l'estime d'un peuple chez lequel j'aurais desiré laisser mes cendres, ou pour lequel j'aurais versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la défense de ses droits. Veuille le juste ciel le faire prospérer, & bénir tous les amis sincères de la patrie! puisse-t-il préserver aussi tout Hongrois honnête homme, d'infortunes semblables à celles que j'ai éprouvées, en gémissant, & sans pouvoir m'en garantir!

Une chose digne en effet de remarque, c'est qu'on mettait les Croates au nombre des peuples non policés, lorsqu'à Vienne, au contraire, on

ne devait trouver, disait-on, que des gens éclairés. Cependant je puis affirmer au lecteur que, dans la Croatie seule, j'ai trouvé plus de souscripteurs pour mes écrits que dans la savante ville de Vienne, & beaucoup plus en Hongrie que dans tous les pays héréditaires d'Autriche.

Preuve évidente de l'extension actuelle des lumières. Il y en a certainement plus chez un peuple qui cherche à s'instruire que chez celui où l'on est assez stupide pour demander à son confesseur s'il permet ou défend de lire tel livre instructif. J'ai remarqué cette sottise à Vienne, où plusieurs souscripteurs vinrent me rapporter mes premiers volumes & demander leur argent, parce qu'un religieux avait prétendu qu'il était dangereux de les lire. Plusieurs même des conseillers auliques les ont vendus pour la somme la plus modique à des libraires, ou les ont remis à leur directeur de conscience, pour les brûler. Les Hongrois, au contraire, les ont lus avec avidité, & m'ont su gré de les avoir instruits, en dévoilant un grand nombre de préjugés. A Vienne, on a lu l'histoire de ma vie avec indifférence, & même on l'a classé parmi les romans chimériques. C'est donc en Hongrie seulement que

j'ai trouvé de l'amitié, de la compaſſion & des ſecours réels. Si quelques Anglais avaient publié à Londres de pareils événemens, on ne s'en ſerait pas tenu à une lecture pure & ſimple, non plus qu'à de ſtériles vœux. L'état attentif ſe ſerait empreſſé de récompenſer, de réaliſer même le dédommagement des pertes évidemment prouvées, & les lords & les ladys n'auraient pas oublié dans leur teſtament d'aſſurer le repos & l'indépendance de celui qui les aurait ſi bien mérités.

Nous autres bons allemands, lorſque nous mettons la main à la plume, nous ſommes obligés de lutter contre la cenſure & contre la critique, ſi nous écrivons des vérités, & que nous mettions l'injuſtice à découvert. Lorſqu'un livre a quelque ſuccès, des libraires frippons le font réimprimer, &, par cette édition furtive, fruſtrent de ſon ſalaire, l'honnête & laborieux auteur. Chacun naturellement court au meilleur marché; & comme ces voleurs privilegiés n'ont pris pour cela aucunes peines ni avancé aucuns frais, ils retirent ſeuls tout le profit du bien qu'ils uſurpent. Cependant vous voyez ces mêmes frippons ſe mêler impudemment avec les plus honnêtes gens. Ils font plus : ils

osent, avec un argent gagné aussi bassement, acheter même à Vienne des diplômes & des lettres de noblesse. La police ferme les yeux sur ces abus, nonchalamment elle en rit; tandis que l'on punit, du supplice d'un scélérat, le pauvre malheureux qui aura volé un morceau de pain pour assouvir une faim dévorante. Dans les pays où l'on place sur la même ligne, les arts, les sciences & les travaux méchaniques, où l'on méconnaît l'influence que les lumières peuvent avoir sur l'administration & sur le bonheur public, la police n'est qu'une administration vague & molle, souvent arbitraire, peu faite pour sentir le prix des hommes savans & éclairés; par conséquent, elle aime mieux les opprimer que de les favoriser.

Cependant, ruiner un auteur utile, négliger de le protéger ou de l'encourager par l'estime ou par la récompense, & abandonner sans pudeur les fruits de ses travaux à un imprimeur avide: cela s'appelle, pour s'exprimer avec franchise, ignorance grossière, ou indifférence impardonnable dans un état bien administré.

Il est de toute vérité que le refus de protection

aux talens actifs éloigne indubitablement les esprits utiles. Quand ils voient le peu de cas qu'on faisait des sciences, ils se contentent alors de s'occuper seulement de ce qui peut subvenir à leurs besoins. Tout travail qui demeure sans prix, conduit à l'assoupissement & à l'indifférence ; & tandis que le savant Lycée est vuide, les têtes & les bibliothèques ne sont remplies que de controverses théologiques. Qui en a l'avantage à Rome. Qui perd ? L'état, car il manque ainsi d'hommes utiles. Il est cependant bien clair que si les canons & les actions militaires peuvent conquérir & renverser, ils ne peuvent point seuls conserver l'état, ni lui procurer de grands avantages.

Les savans praticiens forment des élèves habiles pour le soutien des écoles ; mais ils ne produisent souvent que des écrivains ; & s'il faut que ceux-ci gagnent leur vie en écrivant, le courage quelquefois les abandonne. Alors ils se hâtent d'écrire, ils composent avec négligence, & ils abusent de leur facilité pour eux comme pour leurs lecteurs, afin d'avoir des feuilles à vendre. Cela donne assez à connaître, d'où naît cet amas de livres & de brochures, dont on est inondé ; pour-

quoi tant de seigneurs ne lisent point, ou du moins lisent avec répugnance ? & pourquoi les véritablement bons livres sont d'un si modique rapport, tant à l'auteur qu'à l'état qui ne saurait en faire usage ?

On me pardonnera sans doute cette digression, & l'on voudra bien me permettre d'observer encore que les écrits ou soit-disantes critiques du censeur général, peuvent bien étourdir l'adepte, mais jamais porter le moindre préjudice à l'homme vraiment savant. En attendant, le récenseur & l'imprimeur de ces écrits satyriques gagnent autant qu'un bon auteur, parce que celui qui achète des ouvrages lumineux, lit avec plus de plaisir encore les ouvrages méchans & persécuteurs. N'est-on pas curieux de voir des taches au soleil ? On se persuade qu'on les a vues à l'endroit même où l'habile astronome dit les avoir remarquées. Les scrupuleux grammairiens, les directeurs de virgules, les examinateurs de syllabes sont des êtres absolument ridicules pour celui qui ne songe qu'à écrire des pensées & à développer les principes de ses idées. Mais ne faut-il pas que cette espèce d'insectes gagne aussi sa vie ? malheureusement, ils engendrent des chenilles qui dévorent

la fleur & le fruit. Qu'arriverait-il, si le jardinier abandonnait l'arbre, & le vouait ainsi pour toujours à la stérilité ? Ce serait toutefois bien pis encore, si l'imbécille ignorant l'arrachait, pour lui substituer un rejetton d'épine. Après cette réflexion, bien permise à un auteur désintéressé qu'on offense, je reprends la suite de mon histoire.

Le 5 janvier, je partis de Vienne, & j'arrivai à Prague. J'y reçus à-peu-près le même accueil qu'en Hongrie; presque par-tout on avait lu mes écrits. Les grands du pays me comblaient de marques d'estime & d'affection, & le bourgeois me prodiguait ces témoignages d'intérêt qui ressemblent à l'amitié. Je dois aussi des remercîmens bien sincères au beau sexe pour la considération dont il a bien voulu m'honorer. Ce genre de sentiment distingué pour un vieillard, fait infiniment d'honneur aux citoyennes de cette ville. Je souhaiterais du meilleur de mon cœur que tous les jeunes gens actifs & sensibles pussent avoir occasion de se former à une si bonne & si agréable école, lorsqu'ils deviennent capables de se concilier & de conserver la bienveillance des femmes, lorsque leur cœur affermi par la

tendresse fait jouir des charmes d'une douce & vertueuse conversation ; ce commerce louable en lui-même élaborerait leur esprit, formerait leurs cœurs & naturaliserait en eux d'excellentes qualités. Bienheureux l'homme qui tombe en de si bonnes mains ! Depuis que je connais Prague, je pourrais bien y choisir ma société ; mais ma destinée m'oblige à m'éloigner malgré moi d'une ville où la conversation des hommes aurait peut-être servi de beaume à mes vieilles blessures, où j'aurais pu terminer doucement ma carrière, & où l'expérience de quelques respectables vieillards qui semblaient avoir perdu jusqu'au souvenir des plaisirs sensuels, & me faisait espérer que je trouverais encore les avantages d'une vie douce, tranquille & philosophique.

Voilà ce que me dictent ma reconnaissance & ma véracité. J'ai trouvé aussi dans cette ville des hommes d'état, des patriotes & des savans ; tels que je n'aurais pas cru qu'il en eût existé dans Prague. Je les ai vus, je les respecte, & je souhaite au monarque le bonheur de trouver dans ses états autant d'ames privilégiées, comme aussi de savoir conserver, récompenser & estimer de pareils citoyens.

Après avoir embraſſé mon fils, jeune homme d'une belle eſpérance, & qui ſert avec diſtinction en qualité de lieutenant dans le ſecond régiment des carabiniers, je partis pour Berlin. Il ne vit pas ſans émotion partir ſon vieux père, & avec lui ſes deux frères qui étaient deſtinés à ſervir en Pruſſe.

Cette ſéparation lui fut très-ſenſible. Je lui rappellai ſon devoir envers la puiſſance qu'il ſervait : je lui remis ſous les yeux ma triſte deſtinée, celle de ſon grand-oncle paternel en Autriche, & celle des poſſeſſeurs de nos biens légitimes en Hongrie. Il recula, en friſſonnant d'horreur : un regard touchant de ſon père émut ſon ame.... ſes yeux ſe remplirent de larmes.... ſon ſang adoleſcent fermenta, bouillonna dans ſes veines : « Mon père, me dit-il en ſanglottant, je ferai » connaître dans toutes les circonſtances de ma » vie que je ſuis digne du nom que je porte : mal- » heur à celui qui vous offenſerait, il me le paye- » rait de ſa tête ». O ſcène vraiment attendriſſante ! quel doux plaiſir & quelle ſatisfaction pour un père tendre d'embraſſer un ami dans ſon fils ! Ses frères attendris pleurèrent auſſi, & je mêlai mes larmes aux leurs. Je ſaiſis cette occaſion

pour leur rappeller des principes fondamentaux qui, j'en suis sûr, serviront dans tous les temps de règle à leurs actions.... Je leur rappellai leur devoir sacré, lorsqu'après ma mort ils liront ces mémoires. Les monarques qu'ils serviront peuvent être sûrs de leur fidélité, de leur zèle & de leurs talens. Une noble ambition les anime & les aiguillonne, par cette raison aucun d'eux ne se rendra jamais coupable de malversation. Puissent, ces chers enfans, remplir sur cet objet mes vues & mes vœux pour leur bonheur !

Dans la route de Dresde, pendant la nuit, ma voiture fut si rudement versée sur une montagne dans le Peterswald, que le clou du timon sauta, & que les roues surmontèrent la voiture. Je ne sais, en vérité, comment je ne me cassai point le col.... je n'aurais plus revu Berlin.... Mon fils fut blessé au bras. Cet accident fut cause que je ne pus le présenter au roi qu'un mois après notre arrivée.

Lorsque je fus arrivé à Berlin, le comte de Hertzberg, ce grand & très-renommé ministre d'état, dont j'avais gagné l'estime à Aix la-Chapelle, où j'avais fait sa connaissance, me fit

l'accueil

l'accueil le plus flatteur & le plus diſtingué. Qui connaîtra, comme moi, cet homme reſpectable, abſtraction faite de ſon titre & de ſon mérite perſonnel, ne pourra que féliciter l'état qui ſait l'eſtimer & l'employer. Son habileté dans les affaires, ſon érudition, tant ſcholaſtique que patriotique ; la connaiſſance qu'il a acquiſe des langues, & ſur-tout des ſciences de tous les genres, ſont vraiment dignes d'admiration. Il parle avec l'éloquence la plus épurée ; il écrit d'un ſtyle qui ſemble n'être propre qu'à lui. Son caractère eſt véritablement *noble*, & ſon cœur, échauffé par les ſentimens les plus élevés, eſt plein d'un zèle toujours actif pour la patrie. Son amour pour le ſouverain n'eſt point fondé ſur de vains préjugés. Il ſait encore ſe faire diſtinguer par ſon aſſiduité infatigable dans le travail, par ſa fermeté mâle & par ſon amabilité dans la converſation familière. Ses diſcours, dans les ſéances de la fameuſe académie des ſciences de Berlin, portent le triple caractère de la clarté, de l'inſtruction & de la ſimplicité. Parle-t-il aux payſans, c'eſt avec un air affable. Secourt-il les pauvres néceſſiteux, c'eſt de même avec une bonté conſolante ; par-tout il ſait ſe concilier les cœurs & les eſprits.

L'ennemi même de ſa patrie peut abſolument compter ſur ſa parole. Il n'enviſage point d'autre but que celui de la durée de la puiſſance Pruſſienne; mais il eſt incapable de mettre en uſage la politique de Machiavel. Cet habile miniſtre a l'art d'éluder les ruſes de ſes adverſaires, de recevoir les gens hautains avec une fierté qui leur en impoſe, & de conjurer avec prudence l'orage qui gronde & qui menace. Les différens & pénibles devoirs que ſon poſte lui donne à remplir, ne le ſont que par lui-même. Ce n'eſt point par des repas ſplendides, ni par des équipages magnifiques, qu'il cherche à montrer qu'il eſt vraiment grand. Il enrichit l'Etat autant qu'il le peut, & ſe réſout ſans peine à vivre comme un pauvre concitoyen, pourvu qu'il voie tout le monde heureux autour de lui. (1)

---

(1) Ces vérités ſorties de la plume d'un vieillard affligé, ne ſauraient éprouver de contradiction valable. Elles ne ſauraient être détruites par les indécentes déclamations de l'écrivain prévenu, partial & méchant, qui* a publié la correſpondance ſecrète de M. le comte de M....; la gloire d'un Hertzberg eſt au-deſſus de l'envie.

Si ce miniſtre a mérité quelques reproches dans l'affaire de la Hollande, s'il eſt vrai qu'il aurait pu mieux faire, c'eſt ce que perſonne ne peut aſſurer ſans avoir connu le point

Briez, sa maison de campagne, près de Berlin, n'est certainement pas le second Chanteloup, mais elle peut offrir un modèle aux patriotes, curieux de se former des habitudes d'une sage économie. C'est dans cette retraite que, tous les mercredis, il va se délasser de ses grandes & nombreuses occupations. Ses services, tout importans qu'ils sont, ne coûtent cependant pas annuellement plus de 5000 écus au roi, parce qu'il vit en homme sage, & pourtant selon son rang. L'honneur & la bienséance exigent-ils qu'il se montre avec éclat? Pour faire cet appareil, il va puiser alors dans sa caisse, & non dans le trésor général, comme le pratiquent bien des ministres qui ne lui ressemblent en rien. Renfermé dans toute l'austérité qu'exige un travail considérable, il vit sans exciter l'envie, & mourra sans être riche, mais digne au moins d'être généralement regretté.

---

de vue sur lequel il a tracé son plan, sans savoir comment il a reçu l'ordre de le tracer. Le temps seul peut donner, là-dessus, des éclaircissemens. En attendant, les bons esprits ne feront aucune attention aux diatribes de la ténébreuse correspondance de M. le comte de M..... ; ils s'en tiendront à l'opinion que mérite un si grand ministre & un si bon citoyen.

Voilà l'homme célèbre dans l'Hiſtoire de Pruſſe, que je peins ici ſans nulle flatterie ; voilà l'homme qui mérita ſi bien d'être employé ſous le règne du grand Frédéric, celui qui contribua tant à ſa grandeur, & qui ſut ménager avec tant d'habileté toutes les influences utiles dans les cours de l'Europe. Voilà celui qui a tant fixé l'attention du monde penſant, qui, ſeul, a joui de l'honneur d'être témoin des dernières actions de ſon roi mourant ; qui a obtenu de ce même ſouverain, pendant ſa vie, toutes les graces, toutes les faveurs, mais jamais le moindre préſent. Voilà l'homme, en un mot, avec lequel j'ai eu le bonheur de converſer journellement pendant deux mois à Aix-la-Chapelle & à Spa, dont le ſouvenir me ſera toujours ſacré, & que mon attachement reſpectueux ſuivra juſqu'au tombeau. Puiſſe-t-il, dans ſa patrie, recevoir les juſtes récompenſes qui lui ſont dues ! Que l'envie n'oſe jamais ternir ſes vertus ni ſes talens, & qu'elle reſpecte ſes cheveux blancs. Lorſqu'il jugera à propos de vivre enfin pour lui-même, & de ſe décharger glorieuſement de ſon fardeau, je doute qu'il trouve aiſément un ſucceſſeur fait pour le remplacer.

J'ai reçu dans sa maison toutes les politesses que je pouvais desirer; j'y ai mangé avec les hommes les plus savans de l'académie. J'ai appris chez lui à connaître tous ceux qui, dans les Etats de Prusse, cultivent utilement & honorablement les sciences, & j'avoue que mon amour-propre a été flatté de voir qu'ils voulaient bien me trouver digne de leur amitié.

Quelques jours après mon arrivée, j'eus l'honneur d'être présenté au roi par le prince Sacken, grand maître de la chambre. Il n'est point d'usage à Berlin qu'un étranger soit présenté par le ministre de la cour. J'y parus avec l'uniforme impérial, & comme vassal de la Prusse. Le souverain me reçut avec bonté; tous les yeux se dirigeaient sur moi; tout le monde, sans exception, me présenta la main, me félicita sur mon retour dans ma patrie, & cette scène fut aussi touchante pour moi, qu'étonnante pour les ministres étrangers qui se demandaient, avec curiosité, quel était l'officier Autrichien que l'on recevait à Berlin avec tant d'amitié, avec de si vives démonstrations de joie. Le monarque lui-même laissait éclater la plus vive satisfaction à l'aspect des témoignages d'intérêt dont il me voyait envi-

ronné ; il daignait ſourire aux complimens, aux éloges que l'on m'adreſſait.

J'ai parlé plus haut de ce que me dit, dans cette occaſion, le général de Prittwitz, qui, étant encore lieutenant, m'avait eſcorté en 1754, de Dantzick à Magdebourg ; ainſi, il n'eſt pas néceſſaire que je le répète ici.

Mes lecteurs n'ont pas oublié, ſans doute ; que, dans le premier volume de mon Hiſtoire, j'ai raconté qu'un lieutenant (1) qui m'accompagnait ſemblait m'offrir les moyens de trouver mon ſalut dans la fuite. Lorſque j'écrivis cette anecdote, j'ignorais que l'honnête homme qui prenait tant d'intérêt à ma deſtinée, fût M. de Prittwitz, devenu général depuis cet événement. Ceux qui ignorent que, ſi j'avais voulu tromper les perſonnes qui ſe confiaient en ma probité, j'aurais pu me ſauver de ma priſon, auront de la peine à s'aſſurer que ma conduite, dans la circonſtance dont je viens de parler, provint uniquement de

(2) Voyez le premier volume, page 344. J'étais, comme je l'ai dit, maître abſolu de fuir & je ne l'ai point fait.

ma générofité. A Glatz, quoique prifonnier d'Etat; j'allais à la chaffe, un ami prenait ma place dans mon lit, & je revenais à l'heure précife me remettre en prifon. Mes procédés, dans des occafions à-peu-près femblables, ont été univerfellement connus à Magdebourg. Jamais je n'ai pu confentir à faire dépendre mon bonheur de l'infortune d'autrui. Je ne fais pourtant pas fi, dans ma conduite lors de mon tranfport de Dantzick, la grandeur d'ame a été pour quelque chofe. La confiance qu'on me témoignait, les égards dont on m'entourait, tout m'infpirait de la tranquillité; & ma confcience ne me faifait point foupçonner que je duffe être chargé de fers dans les cachots de Magdebourg. Il était écrit au livre des deftinées que j'endurerais toutes les horreurs du martyre, pendant dix ans de captivité. Je l'ignorais: fi je l'avais fu, il eût été poffible que je priffe la fuite, & alors le lieutenant de Prittwitz eût été perdu fans reffource.

Dans toutes les occafions hafardeufes où je me fuis trouvé, j'ai donné, fans contredit, les preuves de la plus prompte & de la plus ferme réfolution; j'ai même, dans les périls les plus

graves, porté l'audace jusqu'à la témérité. Dans ce voyage seulement, je suis resté comme dans un assoupissement léthargique, & je me suis laissé traîner sous le couteau comme une brebis stupide. C'est ainsi que le sort des hommes est soumis à un ascendant irrésistible, la trame en est incompréhensible, personne n'en peut rompre les fils. Pour l'homme qui ne veut point se perdre en de vains & subtils raisonnemens, c'est une énigme indéchiffrable. Pourquoi, dans l'événement le plus cruel de ma vie, suis-je resté indécis & froid? Pourquoi, lorsque je pouvais choisir entre l'esclavage & la liberté, suis-je resté insensible, inactif? Que les penseurs en scrutent les causes tant qu'il leur plaira; ils se perdront comme moi dans cette obscurité.

Pourquoi un soldat, plein de bravoure, qui, dans mille occasions, a couru au-devant des dangers, reste-il quelquefois aussi irrésolu, aussi inquiet que la femme la plus timide? Pourquoi le courage d'un homme, né avec une ame naturellement intrépide, est-il pourtant journalier? Les différentes nourritures dont nous faisons notre substance, agissent différemment sur nos nerfs, en conséquence de la variété des sucs qui

les compofent, ou plutôt le méchanifme de notre organifation gouverne nos volontés, felon que notre eftomac a digéré ces fucs élaborés.

Voilà des caufes phyfiques : mais par quelle impulfion tendons-nous fans ceffe vers le but auquel nous fommes appellés ? Qu'une tête mieux organifée que la mienne en recherche la raifon, fans avoir recours à l'ange gardien ou aux fectateurs du vifionnaire Swédenborg.

Après avoir été préfenté à la cour, je fuivis le cérémonial accoutumé. Le prince Reufs, envoyé impérial, me préfenta à tous les miniftres, tant Pruffiens qu'étrangers, & me conduifit dans toutes les maifons où l'on a coutume de faire des vifites. Les princes royaux, leurs majeftés les reines régnante & douairière, me reçurent avec tant de marques d'eftime & de bonté, que j'en conferverai un éternel fouvenir. Je reçus le même accueil dans tous les palais de la famille royale. Son alteffe le prince Henri, frère du grand Frédéric, m'accorda une audience particulière, & s'entretint long-temps avec moi. Il eut la générofité de me laiffer voir combien il était fenfible à mes malheurs, & de m'affurer de fa protec-

tion pour l'avenir. Enfin, je fus invité au concert particulier & au souper de la cour.

Son altesse royale le prince Ferdinand eut aussi la bonté de me recevoir avec les mêmes égards. Il m'invita souvent à sa table & à son assemblée. Sa respectable épouse ne dédaigna point de s'intéresser au récit de mes infortunes.

La maison de ce prince est véritablement une école d'éducation pour de jeunes nobles, & la patrie peut en espérer les plus grands avantages. Ses enfans sont destinés d'avance à l'état militaire, & déjà leur corps est endurci & préparé aux fatigues qui sont ordinairement le partage du soldat. On les occupe à l'équitation, on les forme à la natation, on les expose à toutes les intempéries des saisons : aussi, croissent-ils comme les cèdres du Mont-Liban : aussi, leur ame tend-elle sans cesse à s'élever.

Jamais le poison de la flatterie n'a distillé de ma plume; je dois pourtant honorer la mère clairvoyante qui ne veut point élever d'insolens paresseux, mais des princes utiles à l'Etat. C'est la femme éclairée qui peut seule mettre d'accord

les prérogatives de l'altesse, & les devoirs de l'honnête homme.

J'ai l'honneur de connaître particulièrement ces princes ; je connais de même les personnes qu'on a choisies pour cultiver leurs talens, pour former leur cœur, pour développer leur mérite personnel ; & je puis assurer que ce choix fait honneur à celle qui a su le faire.

Combien cette éducation est différente de celle que j'ai vu donner dans d'autres cours ! Je sentais, malgré moi, un mouvement de pitié, en m'appercevant qu'on ne cherchait à y former que des imbécilles ou des despotes.

Le sage frémit d'indignation, quand il voit élever des princes dans des principes qui ne peuvent que déshonorer la nature humaine ; quand il est obligé de se convaincre que ceux qui sont destinés à commander aux hommes, ne seraient pas même dignes de les servir. Combien j'en ai vu de ces ames viles, qui, au spectacle de leurs dignités & de leurs titres, s'enorgueillissaient avec autant de joie que si elles eussent été en réalité ce qu'elles étaient en apparence !

Heureux le royaume où les princes ont appris à connaître que le bien de l'état n'eſt point leur propriété, qu'ils ne ſont ſupérieurs au peuple, que pour le rendre heureux! Le joug du pouvoir arbitraire s'appeſentirait-il encore ſur nous comme ſur des eſclaves, ſi nos mères ne nous avaient pas fait ſucer un lait corrompu par les habitudes de l'eſclavage. Si la raiſon des ſages avait pu porter la lumière dans les ames d'un peuple façonné à ramper? Mais le tems amène tout; en attendant, il eſt reconnu pour inconteſtable qu'un ſouverain qui ſe fait aimer de ſes ſujets, les rend plus heureux, fait plus pour ſon propre bonheur que le tyran impérieux qui ne veut qu'inſpirer l'épouvante.

J'ai éprouvé à Berlin les plus douces jouiſſances. Lorſque j'entrai à la cour, je trouvai, aux portes, des troupes de bourgeois qui s'y étaient raſſemblés. Quand on leur eut dit: « Voilà Trenck », tous ſe mirent à crier: « Qu'il ſoit » le bien-venu dans la patrie ». Pluſieurs me tendirent les mains, & leurs yeux humides de larmes, me prouvaient en même tems leur joie & leur attendriſſement. Combien j'ai rencontré de ſcènes de ce genre dans toutes les maiſons de Berlin!

Ce n'eſt pas ainſi qu'on reçoit un criminel, auquel on a fait grace : ce n'eſt qu'à l'homme juſte que l'on fait un tel accueil ; & cette flatteuſe récompenſe, je l'ai reçue dans tous les états de la Pruſſe. O peuple ! peuple toujours ſéduit & entraîné par les apparences, toujours en proie aux préjugés & à la prévention, que la gloire que tu donnes eſt vaine, & que ta faibleſſe eſt honteuſe ! Grand, lorſque le prince qui te gouverne, eſt juſte & bienfaiſant ; barbare, lorſqu'il eſt cruel ; c'eſt toujours la voix du maître, qui dicte tes jugemens ! Je ſuis peut-être l'exemple le plus frappant de cette vérité. A Magdebourg, je portais des chaînes peſantes qui étaient ſcellées dans les murailles, j'y ai langui pendant dix années, j'y ai ſouffert la misère, la faim, la nudité, la ſoif, le mépris, tous les maux enfin ; pourquoi ? parce qu'un ſouverain trompé me croyait criminel. Quand, par la ſuite, ce roi, ſage pourtant, eut reconnu ſon erreur, il ne put s'accoutumer avec l'idée qu'il ſerait poſſible qu'on lui reprochât de m'avoir jugé avec trop de précipitation, & ſon cœur s'eſt endurci juſqu'à la cruauté. Il était preſque généralement connu que je ſouffrais quoiqu'innocent, que je n'étais coupable d'aucun crime ; chacun s'écriait pourtant :

Tolle, *tolle*; par la feule raifon que Frédéric qui s'obftinait à me préfenter fous les couleurs d'un rebelle, avait prononcé ma condamnation. Mes parens même rougiffaient de porter mon nom. On fit à ma fœur un procès criminel pour avoir voulu me donner des fecours. Perfonne n'ofait avouer tout haut qu'il fût mon ami, que je fuffe digne d'infpirer quelqu'intérêt, bien moins encore que le roi fe fût trompé. En un mot j'étais l'homme le plus méprifé, le plus oublié de la Pruffe entière. Si j'étais mort dans mon cachot, on aurait tracé fur ma tombe cette épitaphe aviliffante :

Ci-gît,
qui fut indigne de fa nobleffe,
le traître & méchant Trenck.

Le roi Frédéric meurt, la fcène change. Un nouveau roi monte fur le trône, & j'arrive à Berlin comme un autre perfonnage. Quand je me remontre au jour, l'hiftoire de ma vie paraît avec moi. Les témoins oculaires de mes calamités exiftent encore, ils rendent ouvertement hommage à la vérité ; on me reçoit avec bienveillance ; & ce qui avait motivé le mépris général, devient tout-à-coup la fource de l'eftime & de l'admiration publiques.

Les grands du royaume qui, ſous le règne de Frédéric, m'ont cru, pendant trente ans, indigne du moindre de leurs regards, qui ne pouvaient pas ſe perſuader que je méritaſſe même le ſentiment de la pitié, me font l'accueil le plus flatteur, m'embraſſent, me félicitent publiquement, parce que Frédéric-Guillaume a été juſte avec moi, parce que Frédéric, en deſcendant au ſéjour des morts, a perdu tout ſon pouvoir.

Je ne ſuis pourtant que le même homme que j'étais il y a quarante ans. Eſt-ce par ſes actions, qu'on fixe la valeur de l'homme? eſt-ce d'après ſa vertu qu'on détermine la deſtinée du juſte? Non certainement, ſur-tout dans les pays où le pouvoir perſonnel peut agir dans toute ſa vigueur.

Il n'eſt pas douteux que Frédéric n'ait été le plus prudent, le plus clairvoyant des princes qui ont voulu régner deſpotiquement en Europe; mais quand il rencontrait de la réſiſtance, lorſqu'il cherchait à prouver qu'il était impoſſible à ſon intelligence de tomber dans l'erreur, il était auſſi le prince le plus entier, le plus inflexible. Il avait la faibleſſe de vouloir paſſer pour

infaillible ; mais cette faiblesse peut prendre le caractère du vice auprès de celui qui a eu le malheur d'être choisi pour servir d'exemple à ses concitoyens, & pour affermir ainsi les projets du despotisme.

Chez les souverains, la défiance de soi-même & des autres est une vertu capitale ; elle est essentielle à ceux qui rougiraient de se voir trompés aussi grossièrement que les hommes ignorans & crédules. Mais combien la calomnie ne trouve-t-elle pas de chemins ouverts pour se glisser dans le cœur d'un prince qui s'est fait une habitude du soupçon, & quels ravages n'y produit-elle pas ?

J'avais assez de forces, tant morales que phisiques, pour lutter contre mes maux. J'ai pu vivre assez long-tems pour attendre la mort d'un ennemi couronné, à la puissance duquel je ne pouvais opposer que ma fermeté & ma constance. Mais combien de victimes infortunées ont gémi dans le malheur & dans l'opprobre, sans pouvoir parler ni écrire comme moi ! Combien d'innocens ont succombé, en laissant après eux des orphelins dans les larmes, parce que la mort

mort de leurs pères a fermé toute voie à leur juſtification, parce qu'on a fait leurs procès ſans forme légale, que l'autorité ſeule a prononcé, & qu'on a négligé pour eux les loix de la juſtice, tandis que les ſouverains devraient les écouter en faveur de tout accuſé, de tout criminel même.

Qu'il eſt affreux le mot d'ordre pour le malheureux dont on refuſe d'entendre la plainte! Comme il frappe horriblement ſon oreille, comme il déchire ſon ame! Qu'en Ruſſie on emploie les mots *Ukaſe*, ou ceux de très-gracieuſe réſolution de la cour qui annonce le ton intéreſſant d'une mère bienfaiſante; toujours eſt-il vrai que ces formules, dans une monarchie guerrière, préſentent l'ordre irréſiſtible du pouvoir abſolu.

Malédiction ſur les flatteurs de cour qui veulent perſuader à leur idole que ſon infaillibilité n'a point de bornes, qui lui apprennent à ſe jouer des loix, à les faire plier ſous ſa volonté; qui lui font entendre que rien dans ſon royaume ne doit lui réſiſter; que ſes états lui appartiennent par un droit patrimonial; que le ſujet

enfin doit regarder la justice comme une grace qu'on lui accorde, & qu'il faut ramper pour l'obtenir.

Les prières que les honnêtes gens adressent à Dieu ne devraient avoir d'autre but que de lui demander, pour le bonheur public, la régénération des droits de l'humanité. Nous devrions généralement réunir nos efforts, sinon pour anéantir le pouvoir absolu, au moins pour prouver à ceux mêmes qui nous gouvernent, combien il est méprisable & dangereux. Lorsqu'un prince bienfaisant renonce solemnellement à tout acte de despotisme, nos prêtres devraient offrir, sur les autels, des sacrifices sacrés, en action de graces immortelles. Malheur au souverain qui est tourmenté par la fureur de conquérir! Malheur à l'état, où un Don Quichotte veut attaquer des géans, & lutter contre des moulins-à-vent! Malheur au peuple qui est contraint à répandre son sang pour des forfanteries extravagantes, ou que l'on fait servir à rendre d'autres peuples plus malheureux! Anathême enfin au monarque qui veut être redouté par des esclaves, qui aime mieux punir que de récompenser, ou qui ne fait usage de son pouvoir que pour satisfaire ses ca-

prices & les passions qui le tourmentent. La fureur de régner & la soif du sang ont toujours été sœurs.

Il n'existe pas aujourd'hui un seul coin dans l'Europe où les portraits de Louis XIV, de Frédéric, du Czar Pierre, ne soient placés pour exciter l'émulation. Hélas! on ne les imite que trop. Les lettres-de-cachet en France, l'ordre en Prusse, le fouet en Russie, & le *tel est notre bon plaisir* de plusieurs états européens sont les interprêtes universels des loix écrites. Les juges qui prononcent sur nos actions & sur nos fortunes, sont comme à la danse des ours; ils aiment mieux frapper à coups redoublés sur la tourbe des Plébéïens, que d'attendre que le bâton vienne s'appuyer sur leurs épaules.

Point de raisonnemens! c'est ainsi qu'un caporal arrête court la curiosité du plus valeureux grenadier. Point de raisonnemens; voilà comme s'expliquent les rapporteurs des tribunaux, lorsqu'une décision de la cour a fixé leur jugement. Point de raisonnemens indiscrets, Trenck! Voilà sans doute ce que me dit tout bas chaque lecteur éclairé qui voit où je pourrais aller. Brûle ta plume, plutôt que de te faire brûler toi-même; & n'attends pas qu'un arrêt émané de l'inquisition de l'état t'immole comme un martyr de la vérité.

Je suivrai fidèlement ce conseil, il est sage. Qu'un autre risque, s'il le veut, de se brûler les doigts; mais, s'il veut m'en croire, qu'il ne laisse imprimer ses écrits qu'au moment où il ne pourra plus rien en lire ni en attendre.

Je ne sais par quelle fatalité il se glisse toujours au bout de ma plume des réflexions étrangères qui interrompent le cours de mes récits. Le souvenir du passé ne me laisse point tranquille, il gonfle mes veines en faisant bouillonner mon sang. Alors mon ame ressent la douleur des vieilles plaies dont elle est couverte, parce qu'elles ne peuvent jamais se guérir ni se cicatriser. En homme prudent, & qui a bien acquis le droit de goûter le repos, je devrais peut-être effacer ces lignes; mais l'amour-propre & le desir du bien agitent mon ame, & je ne puis ni m'arrêter ni me repentir, lorsque le soin de ma défense naturelle se réunit aux voeux de mettre en lumière des vérités qui peuvent être utiles à mes concitoyens. J'ai l'ambition d'être un auteur original, mais je devrais aussi consulter un ami de sang-froid, capable de modérer l'ardeur de mon indomptable plume : je ne le fais pas, & j'ai tort. Je ne conserve jamais de copie de ce que je fais imprimer.

Il me manque du temps & de l'ordre ; ainſi, ce n'eſt pas ſans raiſon que mes écrits méritent d'être blâmés tant par les peſeurs de diphtongues que par mes amis qui voudraient me voir remplacer par la réflexion & par la prudence, les écarts de mon imagination & la fougue de mon ſtyle.

Ma poſition continue donc toujours d'être critique & délicate, & il eſt vraiſemblable qu'elle le ſera juſqu'à la mort. J'inſpire de la méfiance, parce qu'on ne connaît ni mon véritable caractère, ni ce que j'ai de valeur réelle, parce qu'on donne à la droiture de mes intentions une interprétation odieuſe. D'après cela, on ne doit pas être ſurpris que les hommes les plus juſtes & les plus éclairés ne m'accordent ni protection ni récompenſe.

Une ſentence du pouvoir arbitraire m'a enlevé les biens les plus légitimes. Pendant trente-huit années de ſervice, je me ſuis montré auſſi zélé que fidèle : on ne m'a rien voulu rendre, on ne m'a pas même accordé la moindre grace, la moindre diſtinction perſonnelle. J'ai raiſonné ſur ces injuſtices, j'ai fait éclater mes plaintes & mes cris ; ce n'était pas le moyen de faire remettre en vigueur les droits dont on m'avait privé. Il eſt donc tout ſimple que l'on ſe méfie de moi, puiſqu'on

m'a donné des raisons pour être mécontent. D'ailleurs, on n'a point vu, sans humeur, le pas que j'ai fait pour me montrer à l'Europe tel que je suis en réalité. Il n'est pas difficile non plus d'appercevoir pourquoi l'empereur Joseph, qui a connu tous les vœux de mon cœur, n'a cependant rien fait pour altérer dans ma mémoire le souvenir de mes pertes & de mes infortunes.

1°. Je suis vieux, réputé invalide, & placé au rang de ces fruits fanés dont il ne reste que la peau. Sur ce point, la conjecture est fausse. Je sens encore en moi-même un feu, une force de nerfs qui pourrait ou circuler dans le corps de l'état ou devenir le ressort de ses opérations, s'il ne faut, comme je le pense, que les forces du cœur & de la raison pour mettre cette grande machine en mouvement.

2°. On m'a fait une offense si injurieuse & si cruelle qu'il est devenu impossible de m'en donner une satisfaction qui lui soit égale. On croit, & l'on a tort, que je ne m'en contenterais point si elle n'était pas entière. Hélas! je suis convaincu depuis bien long-temps que jamais je ne puis obtenir le tout.

3°. Il eſt dans la politique des états d'opprimer celui qu'on a outragé, ſur-tout quand il a montré aſſez de talens pour inſpirer de certaines craintes.

4°. Ceux qui gardent les avenues des cours en écartent volontiers ceux qui ont découvert le jeu de leurs intrigues, & qui pourraient faire avorter leurs projets cachés, en les dévoilant au public.

5°. Tous les référendaires, tous les fermiers de la juſtice, tous les directeurs des ames, tous les flatteurs à gages me connaiſſent pour ce que je ſuis : ils ont, par conſéquent, le plus grand intérêt à multiplier leurs efforts pour éloigner ma candeur dangereuſe d'un prince méfiant, dont je pourrais ouvrir les yeux, en attirant ſa colère ſur des monſtres indignes de reſpirer au ſein de la ſociété. C'eſt juſtement parce que la ſource de mes perſécutions m'eſt connue, qu'il me reſte peu d'eſpoir. Je ne reſſemble pas à ces animaux timides qui, n'ayant jamais outre-paſſé les bornes des champs où ils ont pris naiſſance, retournent ſans ceſſe, par un inſtinct aveugle, aux mêmes lieux où ils ont été chaſſés.

6°. La dernière & la principale raiſon pour

laquelle il me fera difficile de rien obtenir, eſt, ſans contredit, la ſuivante. Je ne cherche ni ne demande rien : depuis que j'ai remarqué qu'on m'écoutait, qu'on me traitait avec indifférence, j'ai préféré à tout autre avantage le bonheur de vivre indépendant : je m'efforcerai de le conſerver, parce qu'en reſtant dans cette poſition, jamais je ne ferai enchaîné par aucun devoir, jamais je ne ferai redevable d'aucun remercîment.

Le voyage que j'ai fait à Berlin a donné encore à tous les impoſteurs qui continuent de s'acharner contre moi l'occaſion de me rendre ſuſpect. Je ris bien ſincèrement des peines ſuperflues qu'ils veulent prendre. Ma manière de me préſenter dans la capitale de la Pruſſe, avec l'uniforme impérial, a rendu les gens, que mon voyage allarmait, exactement auſſi honteux que les émiſſaires qui, au mois de novembre dernier, lorſque j'étais en Hongrie, écrivirent à quelques grands du royaume, qu'il feroit prudent de faire obſerver les démarches de Trenck pendant ſon ſéjour chez les Hongrois. Lâches imbécilles ! hypocrites ennemis de ma vertu ! vous ne ferez jamais plier un cheveu ſur ma tête. Ce n'eſt pas à des êtres tels que vous qu'il convient de vouloir diminuer, encore moins

de ternir la réputation d'un homme qui a fû la conferver intacte jufqu'à fa foixantième année. Je marche en avant comme l'éléphant au milieu des fauterelles. Jamais je ne fouillerai mes cheveux blancs par les reproches que j'aurais à me faire, fi j'avais fenti mon ame chanceler, pencher vers la trahifon ou vers la vengeance. Jufqu'à la mort, je refterai ce que je fuis, un bon citoyen du monde. Aucun mogol, aucun fophi, aucun fultan, aucun fouverain de l'univers, ne pourra me décider à marcher fous fes drapeaux. Mon expérience & mes études, dans un art difficile & néceffaire, m'ont fait pénétrer les fecrets de l'état, je ne les révélerai à perfonne; jamais le foin de ma vengeance perfonnelle ne me fera faire un ufage odieux des obfervations que j'ai faites fur notre corps politique. Non, jamais je n'ai été ni voulu être un fujet ftipendié, jamais je n'ai pefé les devoirs de ma probité au poids des récompenfes. Je me montre dans les cours de Vienne & de Berlin avec les honneurs qui font dus à un martyr de la patrie, & je lève la tête pour me montrer à vifage découvert, tandis que d'autres font obligés de cacher, fous un mafque, leur effroyable difformité. Mais fi j'ai invinciblement démontré que j'ai mérité également de

l'estime & des récompenses de la part de l'Autriche & de la Prusse, je renonce, malgré cela, à jamais être le partisan, le serviteur ni de l'une ni de l'autre. J'ai obtenu l'estime, j'attends encore les récompenses, & je ne sais pas pourquoi; car, en supposant que je les obtienne, je doute qu'elles me conduisent jamais à la tranquillité que je desire. J'ai abattu mes voiles; les tempêtes n'agiteront plus ma barque sur l'immense océan de la vie, & je cherche actuellement le port dans lequel mon bâtiment fatigué doit rester à l'ancre jusqu'à sa destruction totale.

Je fais donc ici le serment public de ne m'immiscer jamais dans aucunes querelles sur cette terre. Il m'est indifférent que le boiteux reste ou ne reste pas éternellement boiteux. Je n'ambitionne aucuns titres, aucun emploi dans les cours. Je ne veux inspirer à aucun prince, ni l'habitude de la méfiance, ni celle de la prudence. Je ne veux me montrer ni dans les cabinets, ni dans les antichambres. Je ne commanderai sur aucune place de parade, mais je ne serai pas non plus le très-humble subordonné d'aucun feld-maréchal. J'ai choisi un coin de terre pour ma retraite, j'y veux rester inconnu; j'y veux

être fpectateur tranquille des fcènes de ce monde qui m'a vu au rang des Garrik & des Schrœder, lorfque j'avais un rôle à y jouer. Perfonne ne viendra m'en déloger, lorfque j'aurai vu s'anéantir toutes mes forces, quand un repos trop chèrement acheté me retiendra dans un fauteuil. Je ne louerai, ni ne blâmerai rien par intérêt perfonnel ; mais je remercierai avec autant de fincérité que de fimplicité ceux qui auront contribué à me donner la paix, qui auront bien voulu, à Vienne ou à Berlin, folliciter en ma faveur le prix de mes fidèles & longs travaux, ou m'obtenir des indemnités pour les pertes immenfes que j'ai faites. Je compoferai des poëmes en l'honneur & gloire de ceux qui m'auront aidé à réalifer l'unique vœu que je forme aujourd'hui, & perfonne n'aura jamais à fe plaindre ni à fe repentir d'avoir rendu quelques fervices à Trenck.

Après avoir glorieufement conjuré les orages élevés fur ma tête, je parus à Berlin avec toute la confidération qu'on doit à l'honneur & à la vertu. On y eft à préfent bien convaincu que je n'ai jamais été un ennemi de la patrie, que j'ai honoré à-la-fois ma famille & mes confrères. J'y ai paru en uniforme impérial, j'ai rempli

tous mes devoirs, & maintenant Trenck, natif de Pruſſe, eſt retourné en Autriche pour obéir à ceux qu'impoſe la paternité. Sans doute il a plus fait pour ce pays qu'on ne devait attendre d'un homme indignement outragé.

Trêve à d'autres réflexions, & reprenons mon récit. Quelques jours après que j'eus été préſenté au roi, & que j'eus ſoupé chez la reine régnante, où l'on voulut bien m'accorder des diſtinctions peu communes, je ſollicitai la faveur d'une audience particulière, &, le 12 février, je reçus la lettre ſuivante :

« On vient de me remettre votre lettre en » date du 9 de ce mois, en réponſe à laquelle » je ſuis bien aiſe de vous dire que, ſi vous » voulez, demain après midi, vous rendre chez » moi à cinq heures, je pourrai avoir le plaiſir de » vous entendre & de vous parler. En attendant, » je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne « garde ».

Berlin, le 12 février 1787.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

« *P. S.* Après avoir signé la présente, je réflé-
» chis qu'il m'est plus commode de vous rece-
» voir demain matin à neuf heures ; il vous plaira
» donc de vous rendre à l'heure marquée dans
» l'appartement, appellé la chambre de marbre ».

On se figure aisément avec quelle impatience j'attendis ce moment si desiré. Je trouvai ce second Titus seul, & j'eus avec lui un entretien qui dura plus d'une heure. Avec quelle grace, quelle bonté, quelle indulgence il sut me donner sur le passé tous les motifs de tranquillité ! Il avait été à Magdebourg témoin oculaire de tous mes tourmens, des entreprises multipliées que j'avais faites pour essayer de briser mes fers, & des témoins encore vivans lui avaient confirmé la vérité de ce qu'il n'avait appris que par moi. Je me souviendrai long-temps de cette heure délicieuse : elle m'a paru bien courte. En me quittant, le roi me donna des signes évidens de faveur & d'estime. Je l'ai perdu de vue ; mais mon cœur est resté auprès de lui dans la chambre de marbre. Où pourrait-il trouver une place plus honorable qu'auprès d'un prince que ses sentimens nobles & généreux rendent véritablement digne de commander à des hommes ? Tant

que je pourrai former un vœu, ce sera toujours pour la prospérité comme pour la gloire de ce respectable prince. Jamais des écrits infâmes tels que celui qui porte le titre de correspondance secrète, par M. le comte de M......, écrit digne d'un calomniateur & d'un lâche espion, ne pourront atténuer l'honneur que Frédéric-Guillaume a mérité par ses vertus. La justice que je lui rends ne saurait être suspecte : ceux qui me connaissent bien, savent que je suis incapable de la plus petite partialité, bien plus encore d'une vile complaisance pour aucun souverain du monde.

Depuis cette entrevue, j'ai parcouru la plus grande partie de ses états ; mais où tout le monde est-il content ? Plusieurs plaintes se faisaient entendre, soit contre d'anciennes oppressions, soit contre la dureté des temps, soit contre l'oubli des récompenses méritées. Par-tout j'ai répondu : « Mes amis, à chaque lever du soleil, remerciez Dieu, à genoux, de ce que vous êtes » sujets du roi de Prusse. J'ai acquis peut-être » plus qu'aucun autre une connaissance sûre, » une expérience étendue du monde & des » hommes, & je vous atteste sur mon honneur

» qu'aucun peuple de la terre n'eſt plus heureux
» que vous. Nulle part la vie n'eſt plus douce
» que dans ce pays. On a par-tout quelque cauſe
» de ſollicitude ; mais vous avez pour roi un
» prince qui n'eſt ni deſpote, ni avare, ni
» cruel. Il veut que le bonheur habite les de-
» meures paiſibles de ſes peuples. Si quelque-
» fois il ſe trompe, jamais ſon cœur n'a de
» part au mal qui ſe commet ; je vous en donne
» mon honneur pour caution, & chacun ſait
» que la flatterie m'eſt abſolument étrangère ».
Ce langage était celui de la franchiſe & de la conviction, le réſultat de mes obſervations ; & ma plume que rien n'a jamais corrompu le rappelle ici, parce qu'il était celui de la vérité.

Comme toutes les cours de l'Europe fixent aujourd'hui leur attention ſur celle de Berlin, que par-tout on ſe demande ſi Frédéric-Guillaume ſaura conſerver le grand édifice d'état qu'a élevé Frédéric, je ne dirai point ce que j'en penſe : je rapporterai ſeulement ce que j'ai vu, ce que je puis écrire ſans redouter qu'on m'accuſe de menſonge ou d'exagération.

La Pruſſe ne manque certainement ni d'ar-

chitectes habiles, ni d'ouvriers intelligens & zélés, ni de favans dans les écoles. Tous les cœurs y font échauffés par le plus ardent patriotifme. On connaît par quels refforts, vraiment dignes d'admiration, le génie du grand Frédéric a fait mouvoir cette grande machine; Guillaume faura lui conferver toute fon étendue, toute fon activité. On n'a pas à redouter que ce grand fyftême puiffe être troublé par la confufion des langues qui interrompit jadis la tour de Babel : ceux qui voudraient le détruire rencontreraient des difficultés prefque infurmontables. Tout l'édifice eft encore pofé fur les mêmes fondemens, & les barres électriques font encore par-tout à la même place pour conjurer les orages.

Hertzberg eft encore l'ame du cabinet ; il penfe, il écrit, il agit comme il faifait fous le dernier règne. Le roi veut qu'on rende à fes fujets la plus exacte juftice, & il punit ceux qui le trompent avec beaucoup plus de févérité, qu'on ne devait en attendre de fon cœur naturellement facile & bon. Le tréfor eft plein; l'armée eft toujours la même. Si l'on peut s'en rapporter aux apparences ; les richeffes, la population,

pulation, l'induſtrie ne peuvent qu'augmenter ; loin qu'on en doive craindre la diminution. Que des traités mûrement & ſagement réfléchis avec les nations étrangères donnent de la vigueur au commerce ; que l'induſtrie ſoit encouragée par des récompenſes ; que tout monopole ſoit banni ; qu'on maintienne les denrées à un prix raiſonnable ; qu'on protège les fabriques ; que des impôts exorbitans ne privent pas l'ouvrier de la plus grande partie de ſon ſalaire ; que le travail & la vertu ſoient favoriſés ; que la juſtice exacte prononce ſur les peines méritées ; que partout éclatent la douceur & la bonté ; que les conſciences ſoient libres ; que tout étranger ſoit exempt de la milice ; que les promeſſes ſoient ſacrées : après cela, qu'on ouvre toutes les frontières ; il n'y aura que les fripons & les méchans qui abandonneront le pays : des troupes de gens de bien quitteront les lieux où ils gémiſſent, recourront à leur patrie pour venir dans les états pruſſiens, parce que l'artiſan honnête y ſera certain de la récompenſe & de la tranquille jouiſſance du fruit de ſes travaux.

Quant à Frédéric-Guillaume, voici ſon portrait. Sa taille eſt grande & belle ; ſon regard

eſt majeſtueux ; & quand il n'occuperait pas un trône, ſes qualités perſonnelles le placeraient au rang des hommes les plus reſpectables. Il eſt affable ſans affectation, aimable dans le commerce de la vie, grand lorſqu'il faut donner des preuves de ſa dignité. Son cœur eſt ſuſceptible d'éprouver les plus nobles ſentimens ; ſon ton n'a point d'arrogance, ſa voix eſt ſonore, ſa démarche ferme & aſſurée, & ſon ame eſt toujours portée à ſe faire un bonheur de celui dont il peut faire jouir les autres. Il eſt généreux ſans prodigalité. Il ſait qu'une économie conſtante & habituelle peut ſeule ſoutenir les forces de la Pruſſe. Il ne veût préjudicier à perſonne ; mais certainement il ne ſe laiſſera point entamer par qui que ce ſoit, & les menaces ne produiront aucun effet contre ſes réſolutions. Son prédéceſſeur & ſon maître l'a reconnu, dans l'occaſion, pour un ſoldat, pour un grand général. Il n'ignore pas que, dans un pays militaire, il eſt important que le roi ſoit l'ami du ſoldat.

J'ai vu, j'ai lu de mes propres yeux un cahier d'obſervations politiques que ce prince a écrit très-hâtivement pour donner des inſtructions à

ſon miniſtre, & j'aſſure mes lecteurs, ſur l'honneur même, que j'ai été frappé de la force des idées, de l'énergie des expreſſions, & que je m'y ſuis convaincu que ce prince n'eſt point du tout étranger à cette ſcience ſublime. L'auteur de la *Correſpondance ſecrète* le connaît mal, & il en a fait un portrait qui eſt loin de lui reſſembler. Au reſte, ce prince eſt homme, ainſi que tous les rois; il a ſon point de faibleſſe; mais ſa faibleſſe même fait honneur à ſon caractère. Si le bien de ſon peuple, ſi la tranquillité de ſes états, ſi la gloire de ſa couronne le conduiſent ſur le champ de bataille, il ſera héros autant que Frédéric. Ceux qui le voient autrement, le jugent mal, & leur opinion ſera contredite par les événemens.

Le ſage Frédéric qui protégeait les ſciences, qui les cultivait lui-même, ne les a pourtant pas fait fleurir dans ſes états. Avec lui l'allemand aurait pu oublier ſa langue maternelle, parce qu'il avait une prédilection marquée pour la littérature françaiſe. Toute la nobleſſe du Nord allait autrefois à Kœnigsberg pour y étudier, on n'y trouve aujourd'hui ni écoliers ni profeſſeurs. Les maîtres, quand il y en a, ſont des

gens qu'on eſtime peu & qu'on paie mal. Les élèves vont à Gottingen & à Leipſick. On peut croire que ſon ſucceſſeur, qui n'a pas l'ambition d'être, ni même de paſſer pour un ſavant, prendra des écoles plus de ſoin que lui, afin qu'elles puiſſent lui former des écrivains habiles, & des juges éclairés ; d'autant plus que tous les nobles, ſans exception, doivent ſervir dans l'armée, & qu'il en reſte peu qui puiſſent s'occuper des ſciences. Il ne ſuffira plus de porter une épée pour jouer un grand rôle dans le cabinet. Frédéric-Guillaume ne veut plus appeſantir un joug de fer ſur ſes ſujets, & il eſt avare de leur ſang ; il ne veut pas régner comme un ſultan ſur des eſclaves. La crainte, la ſottiſe, la ſuperſtition ſont les armes des deſpotes. Il ne veut être qu'un roi & un bon roi ; ainſi, par imitation, comme par honneur, il cherchera à donner de la vigueur au patriotiſme. Pour y parvenir, il faut répandre des lumières. Le ſyſtême guerrier de Frédéric avait fait tomber les académies pruſſiennes ; bientôt elles commenceront à refleurir.

Je puis aſſurer encore que le nouveau roi eſt véritablement l'ami des hommes ; qu'il ne martyriſera perſonne ; qu'il n'enterrera point

ſous les voûtes des cachots ceux que la calomnie aura voulu lui rendre ſuſpects ; que, ſous ſon règne, le *Knut* ne fera point plier le dos pruſſien ſous le fouet de la ſervitude. Il abhorre même dans la ſubordination militaire la peine cruelle & aviliſſante de la baſtonnade. Ses officiers ne ſont point, comme en Autriche, enchaînés en croix. La ſoumiſſion ſervile & rampante eſt déja ſupprimée, &, pour parvenir aux grades honorables, c'eſt la nobleſſe du cœur qui obtient la préférence. Celui qui oſerait tromper un pareil prince mériterait d'être doublement puni. Faſſe le ciel que ſon ame royale rencontre par-tout la paix, & puiſſe ſon peuple mériter toujours d'être gouverné par un pareil maître, en ſe montrant digne de ſes bontés ! Qu'il vive & qu'il règne long-temps ! Que ſon choix, pour les places importantes de ſes états, tombe toujours ſur des hommes vertueux & éclairés ! Ce ſont les vœux de mon cœur.

Voilà le portrait fidèle de Frédéric-Guillaume, d'un prince que je révère, non parce qu'il eſt ſur le trône, mais parce que ſes vertus le rendent digne d'être roi, & de coopérer au bonheur des hommes.

Après l'audience dont j'ai parlé, il me fit appeller encore une fois. Notre converſation fut longue; il en fit ſeul preſque tous les honneurs, & elle m'affermit dans l'idée que notre premier entretien m'avait donnée de ſon caractère. Auſſi je crois, ſans préſomption, que je le connais ſous tous les rapports. Je crois auſſi que la réputation dont je jouis dans la littérature allemande, & ma franchiſe bien connue, pourront contre-balancer l'opinion de quelques écrivains ſuperficiels, méchans & ſoudoyés, dans les portraits publics qu'ils en ont prétendu faire.

Le 11 Mars, j'eus une nouvelle audience particulière, dans laquelle je préſentai mon fils que j'avais deſtiné à ſon ſervice. Auſſi-tôt il lui donna le grade d'officier dans le régiment des dragons de Poſadowsky, comme je l'avais demandé. On ſait combien il eſt peu ordinaire que, dans ce ſervice, un jeune homme ſoit nommé officier avant d'avoir paſſé par le grade de porte-drapeau. Mon fils a donc obtenu une grace particulière, &, d'après la promeſſe de ſon ſouverain, il a lieu de compter ſur un avancement rapide.

J'ai déja joui du plaisir de le voir passer la revue à Welau, & d'entendre dire à ses chefs qu'ils attendaient beaucoup de son zèle. Ainsi j'ai présentement un fils au service de l'Autriche dans le second régiment des carabiniers, & un autre à celui de Prusse, dans le premier régiment de dragons. Sur ce point, voilà mes devoirs de père fidèlement remplis. Le temps fera voir dans lequel de ces deux pays le nom de Trenck aura été le plus considéré, ou lequel de mes fils aura su obtenir le premier une partie des récompenses qui m'étaient dues. Celui qui réussira le mieux, sera rejoint par l'autre. Quant au troisieme, le grand-seigneur le prendra s'il le veut, pourvu qu'il cherche à savoir quels sont ses talens, quels services ils peuvent rendre, & s'il lui veut rendre la justice que je n'ai trouvée dans aucune cour de l'Europe (1). Au surplus,

(1) Au moment où je fais à Paris cette traduction de mon histoire, j'ai la satisfaction de placer mon troisième fils au service glorieux de la France, dans le régiment d'Alsace, où, sous la protection de S. A. S. le prince Maximilien des Deux Ponts, il peut tout attendre, s'il sait s'en rendre digne. Cette satisfaction est d'autant plus vive que je n'aurais peut-être jamais eu d'occasion plus heureuse de prouver toute l'étendue de ma reconnaissance à une nation

mes enfans ſont nés abſolument libres, & ils ne ſont les vaſſaux d'aucun monarque. La ville impériale d'Aix-la-Chapelle eſt leur patrie ; ainſi, leur volonté ne ſaurait éprouver de contrainte, & ils pourront accorder la préférence aux Etats qui, avec des reſſources, pourront ou voudront leur donner de l'honneur.

Jamais en Autriche il ne m'eſt perſonnellement arrivé rien de bon. On m'y a pris tout ce qu'on a pu me prendre ; ſi on m'a laiſſé quelque choſe, c'eſt qu'il était abſolument impoſſible de me le ravir. Avant d'entrer au ſervice de cet Etat, j'avais été capitaine, &, au bout de trente-ſix ans, on m'y appelle M. le major. Je ne pouvais pas être placé plus bas. Je ne m'en ſuis pas

---

auſſi reſpectable que ſenſible, pour laquelle je n'ai rien fait, & qui me comble de ſes égards.

Je ſouhaite qu'un jour ce rejetton du malheureux Trenck rende des ſervices ſignalés à la France, & qu'il faſſe tout ce que j'aurais voulu pouvoir exécuter moi-même. Je le lui recommande, comme de ne jamais perdre de vue mon hiſtoire, quand je ne ſerai plus. Je l'engage encore à ne jamais oublier quels ſont les principes d'un bon citoyen chez une nation qui ſait apprécier les talens, les ſervices & le mérite.

tenu à ce qui était rigoureusement de mon devoir. J'ai été pillé, vendu par un président impérial, trahi par un secrétaire d'ambassade, à la requisition des ennemis que j'avais à Vienne. Récompense, dédommagemens, estime, on m'a tout refusé. J'ai vu sacrifier infructueusement ma jeunesse : quel souverain pourrait réparer cette perte ? Jusqu'ici on n'a fait pour mes enfans rien qui doive me forcer à la reconnaissance. On a audacieusement & impunément partagé mes biens entre des gens qui n'y avaient d'autres droits que ceux du vol & du brigandage. Toujours je me suis vu contraint à combattre les persécutions, les haines personnelles, les trompeurs, les détracteurs, les ruses monacales, les impostures, les curateurs, les référendaires, les avocats, les méchans accrédités. J'ai passé ainsi ma vie au sein des périls & de l'inquiétude. Ai-je mérité tous ces maux ? Non : je les ai dus à la cupidité, à la rage des usurpateurs de mes biens. Ce sont eux qui ont éloigné de moi la justice des souverains, qui m'ont fait passer pour un invalide, qui ont rendu suspect le zèle qui m'animait pour le service de l'Etat.

Je n'ai plus rien à perdre, ni même à risquer

pour des ingrats; rien ne peut réveiller un zèle qu'on a forcé à s'enfoncer dans un fommeil léthargique, en s'obftinant à le méconnaître ou à le méprifer. Il fuffit, à mon honneur public, que ce livre ait été cenfuré & imprimé, tant à Vienne qu'à Berlin, & que l'on connaiffe par-tout les véritables caufes de mes malheurs. L'Europe entière m'a donné la couronne qu'on m'a refufée où je l'avais méritée. Je defire que le fouverain, qui a voulu me faire oublier le patriotifme qui animait tout mon cœur, rencontre dans fes Etats beaucoup de fujets comme Trenck, & que mes perfécuteurs aient confervé une ame qui puiffe leur faire éprouver l'infamie de la honte.

Il eft remarquable, & très-fingulier, que, pendant quarante-deux années que j'ai été abfent de Berlin, il eft mort un feul des huit officiers qui, en 1745, fervaient avec moi dans les gardes-du-corps. Le lieutenant-colonel, comte de Blumenthal, vit à Berlin. M. de Pannewitz eft commandeur de l'ordre de Malthe. Tous deux m'ont reçu & embraffé avec les témoignages de l'attachement; tous deux favent par quels moyens Jafchinsky eft parvenu à me rendre malheureux. M. de Wagnitz eft lieutenant-général à Caffel.

Celui-ci a vu & ſu tout ce qui m'était arrivé. Kalkreuter & Grothuſen vivent dans leurs terres. Jaſchinsky lui-même vit encore à Kœnisberg, mais démaſqué, mépriſé, retenu dans un fauteuil comme un vieillard décrépit, en proie à la douleur, aux infirmités & aux remords. Avant d'être réduit à cet état, au lieu de recevoir la punition qu'il méritait, il a joui, pendant quarante ans, d'une penſion de mille écus ; par conſéquent, il a coûté quarante mille écus à l'Etat.

Voilà une des preuves de la bizarrerie des événemens & de l'inconſtance de la fortune. Frédéric, en confiſquant mon bien paternel, en a fait la propriété de la caiſſe des invalides; il a banni un des meilleurs citoyens de la Pruſſe; & il a nourri Jaſchinsky, mon calomniateur.

Ce n'eſt donc pas comme un coupable, ainſi que je l'ai dit, qu'on m'a vu reparaître à Berlin, ni comme un homme auquel on a fait grace, mais comme un citoyen injuſtement opprimé, & dont l'innocence a éclaté aux yeux de toute l'Europe par la voie non équivoque d'une impreſſion autoriſée. Le prince régnant a mis le ſceau à ma juſtification, par la manière gracieuſe

& bienfaisante dont il m'a publiquement accueilli. Quand j'y rentrai, tous les yeux se tournaient sur moi, comme sur la victime des caprices de Frédéric, & mon inébranlable constance triompha sans paraître fastueusement au sein de ma patrie sur le char de l'ovation. On ne m'a point restitué mon bien ; mais je me trouve riche assez, puisque je jouis de cette satisfaction intérieure que donne la conscience quand elle est sans reproche.

Je laisse au temps & à la noblesse des sentimens d'un monarque éclairé, le soin de pourvoir à ce qui me peut manquer encore. Son cœur est généreux, & j'ai trop de raisons d'être fier pour mendier avec ceux qui éprouvent tous les besoins. Frédéric qui a été mon tyran & mon ennemi est descendu dans le tombeau, il ne peut plus rien me rendre de tout ce qu'il m'a pris. Si j'étais capable de me venger des morts, je pourrais imprimer sur sa vie une tache ineffaçable. On n'ignore point que, malgré sa sagesse, ce roi se laissait quelquefois entraîner par le torrent de ses passions, & qu'alors il pouvait être trompé par les apparences. Quand il était entraîné par l'instinct de l'orgueil qui lui était naturel, ou dominé par le desir de paroître hors d'état de se jamais tromper,

il ne croyait pas que le droit d'un ſeul homme pût valoir de longues, de ſcrupuleuſes informations. Il eſt certain que, pour ce qui me regarde, il a dû ſe convaincre qu'il était tombé dans une erreur bien grande. Il me rendait juſtice dans le fond de ſon ame ; probablement même il regrettait que les choſes euſſent été portées ſi loin, que ce qu'il appellait ſon honneur ne lui permît pas de revenir ſur ſes premières réſolutions ; principes bien dangereux dans un ſouverain. Frédéric, dont la haine était irréconciliable lorſqu'on avait bleſſé ſa vanité, gît impuiſſamment dans le cercueil. Tout redoutable qu'il a été, il n'a jamais eu le pouvoir d'empêcher ma défenſe naturelle par le récit de mon hiſtoire, ni s'oppoſer aux jugemens que les hommes éclairés & ſenſibles prononçaient tant ſur lui que ſur moi. Pendant longtemps, perſonne à Berlin ne voulait m'aimer ni me connaître. On me jugeait ſur l'apparence, & & l'on me croyait coupable. Maintenant, le voile eſt déchiré ; Frédéric-Guillaume ſourit gracieuſement quand il voit ſes ſujets m'ouvrir & me tendre les bras. Il connaît l'intérieur de ma penſée, les ſentimens de mon ame, & il ſera le bienfaiteur de ma famille.

A Berlin, je passais pour un traître, qui s'était attaché aux intérêts des ennemis de sa patrie. A Vienne, ceux qui m'entouraient d'oppressions pour parvenir à s'emparer de mes biens, publiaient que j'avais le cœur tout prussien. Malgré tout cela, je ne me suis jamais écarté des voies de l'honneur & de la fidélité. Si je ne puis faire du bien à des nations où j'ai mérité l'approbation des sages & l'amour des bons citoyens, je ne leur ferai jamais de mal. On me connaît comme je devais, comme j'ai mérité d'être connu, j'ai atteint mon but & ma récompense. Dans l'endroit où reposeront mes os, on ne trouvera donc jamais un poteau d'infamies, & mon épitaphe dira : « O malheur! on a connu trop tard les » vertus de Trenck, pour sa gloire & pour celle » de la patrie ».

Depuis que je suis en ce pays, où je ne jouis de rien, si ce n'est des marques de la plus sincère amitié; messieurs les gazetiers, probablement dans de bonnes vues, & pour me faire plaisir, ont publié à mon sujet une foule de nouveautés qui, presque toutes, sont fausses. L'an passé, on m'a fait mourir en duel par l'épée du général Posadowsky; supposition infâme dénuée

de toute eſpèce de fondement, qui a, néanmoins, fort alarmé mon épouſe & mes amis.

On a même répandu que l'aînée de mes filles était gouvernante des jeunes princeſſes à la cour. Sans doute cette épigramme eſt ſortie de l'eſprit badin de quelque correſpondant, car ma fille aînée n'a que ſeize ans, & elle a encore beſoin d'une gouvernante. Peut-être auſſi ces meſſieurs croient-ils me rendre ſervice, en annonçant les ſuccès auxquels ils imaginent que je puis prétendre. Quelque ſoit au reſte le ſentiment qui les a guidés, animoſité, inſtigation, reſſentiment, deſir de nuire, ou bonne volonté, je déclare qu'il m'a déplu. J'aimerais beaucoup mieux, pour l'avantage de ma tranquillité, qu'on me témoignât moins d'eſtime, & qu'en me laiſſant ſuivre à bas bruit les projets que je peux former, on ne m'expoſât pas à voir encore les méchans ſe réunir pour me tenir éloigné & pour m'écarter de la faveur.

Les cours ne doivent point être habitées par l'homme qui parle aux ſouverains le langage de la vérité, & qui ne ſourit pas aux paſſions comme aux caprices de leurs favoris. C'eſt dans ces lieux

principalement que les vautours s'acharnent avec le plus de fureur contre les colombes ſans défenſe. Les moineaux deſtructeurs y ſont écoutés comme les chantres du printemps ; & ſi le tendre roſſignol peut y faire entendre ſa complainte, ce n'eſt qu'alors qu'il eſt en cage.

Preſque tous les jours je recevais, de toutes les provinces de l'Allemagne, des lettres de félicitation. Souvent je ne connaiſſais point les perſonnes qui m'écrivaient, mais il était évident que c'était leur ſenſibilité qui les portait à m'écrire. Ces lettres qui, pour la plupart, mériteraient de devenir publiques, pourraient former un volume. L'authenticité que j'ai donnée à l'hiſtoire de mes malheurs a occupé l'attention univerſelle. Je remercie tous ceux qui m'ont rendu juſtice. Ceux qui ont douté, qui ont critiqué, feront à la fin bien honteux, bien mépriſés, quand l'avenir aura fait connaître que j'ai dit l'exacte vérité. Si mon hiſtoire offre par fois des invraiſemblances, ſi elle reſſemble plus à un roman qu'à une biographie ſimple & naïve, on ne doit pas s'en prendre à moi : pourquoi mon deſtin a-t-il voulu que je fuſſe ſoumis à des événemens incroyables. Comme j'ai écrit mes mémoires moi-même, on ſuppoſe

que

que l'amour-propre de l'auteur eſt entré pour beaucoup dans le rapport circonſtancié des faits, parce qu'on ignore quel eſt le véritable but de cet ouvrage en effet très-ſingulier. Au ſurplus, ma véracité eſt connue, & les perſonnes qui ont lu mes autres productions littéraires, qui ont une idée juſte de mon caractère, & qui ont vu ma conduite, ne douteront jamais de la vérité de ce que je pourrai dire au public.

L'ignorant cherche à tromper ſes lecteurs; le préſomptueux écrit pour donner carrière à ſa vanité; l'auteur famélique, pour obtenir du pain de ſon libraire; le méchant, qui a été juſtement châtié, cherche à ſe donner le maſque de l'honnêteté pour diſſimuler ſa turpitude. Je n'ai écrit par aucun de ces motifs, & voilà pourquoi j'ai reçu, de toutes parts, les plus flatteuſes félicitations.

On ne trouvera pas étonnant, ſans doute, que je place ici une de ces lettres dont je viens de parler, avec la réponſe que j'y ai faite. Elle m'a été écrite de Halle, par le reſpectable & ſavant profeſſeur M. Bahrdt. Elle eſt en vers, ainſi que la réponſe; je ne ſaurais la traduire en

vers français aussi bien que je le voudrais, ce qui leur fera perdre une partie de leur prix.

Lettre de M. le professeur Bahrdt.

De Halle, le 10 Avril 1787.

« Homme qui as vécu, combattu & vaincu, » avec la force extraordinaire d'un géant, dont » l'ame fit tout par elle-même, & ne sut jamais » plier aux yeux des grands! reçois, généreux » allemand, l'ardente reconnaissance de celui » qui, comme toi, a souvent combattu. Le fléau » de l'humanité s'est aussi tourné contre moi, & » il a porté un coup mortel à mon bonheur. Un » essaim de vipères m'a aussi forcé à sortir de ma » terre natale; mon courage m'a égaré dans » plusieurs labyrinthes, & ma noble fierté s'est » souvent rallumée dans mon ame, pour ajouter » à mon malheur. Comme toi, j'ai toujours dit » la vérité, parce que j'ai toujours été l'ennemi » de la flatterie. La malignité de quelques mi- » nistres de Dieu m'a chassé de ville en ville, » de pays en pays. J'ai cherché un asyle & du » repos dans les états de Frédéric, & j'y ai trouvé » un habillé de noir qui m'a persécuté. J'ai vécu,

» huit ans éloigné de toute paix, environné d'in-
» quiétudes, & m'efforçant en vain de rencontrer
» quelque consolation. Les ressources de mon
» esprit, une patience qui trouvera peu d'égales,
» m'ont à peine procuré le nécessaire & un peu de
» réputation. Jamais je n'ai rien dû aux graces,
» à la faveur du ministère. Dans les royaumes de
» Frédéric, la haine des prêtres a été la cause de
» ma chûte : suspect & mal connu, j'y ai tou-
» jours vécu opprimé. Aujourd'hui faible, fati-
» gué, valétudinaire, je passe en revue mes
» malheurs, & ce n'est pas sans chagrin que je
» me rappelle le passé. Ta vie, ô gloire de
» l'Allemagne, est tombée entre mes mains, je
» l'ai lue & relue. Cette lecture réitérée m'a guéri.
» J'y ai trouvé le véritable baume qui convenait à
» mes blessures. J'y ai vu à quelles innombrables
» souffrances ton sort t'avait dévoué. J'y ai admiré
» cette grandeur d'ame qui, seule, te donna des
» forces & des consolations. Ton exemple m'a for-
» tifié, il a ranimé mon courage, ma peine est
» devenue plus douce, & j'ai repris mon énergie.
» L'espérance, qui ne t'a jamais abandonné, est
» rentrée dans mon cœur, & j'ai su en bannir toute
» inquiétude. Reçois donc, noble Germain, ma
» vive reconnaissance! tant que je composerai

» des vers, tu feras le fujet de mes chants. Si » jamais, dans un moment favorable, tu peux » parler de moi à ton fouverain; dis-lui ». Là » gémit le talent, là vit dans l'obfcurité un » homme de mérite laborieux; Sire, tendez-lui » la main, & effuyez fes pleurs. « Cette noble ré» folution, je le vois, a déja pénétré ton ame. » C'eft en lui-même qu'un protecteur de l'huma» nité trouve fa récompenfe ».

Réponse à M. le profeffeur Bahrdt, à Halle.

« Ami! ta lettre m'a touché. Quand la plume » eft guidée par le cœur, elle procure une douce » fatisfaction à un homme de mon caractère: » mais je ne m'aveugle point, & je fens pour » moi-même ce que tu reffens pour toi. Si mon » exemple peut apprendre aux hommes comment » on peut triompher de l'infortune, j'aurai mis » en *valeur* ce qui rend le mortel véritablement » grand aux yeux des fages; je ne veux pas » d'autre récompenfe. On m'a comblé d'hon» neurs à la cour de Guillaume, mais on ne m'a » rien reftitué de ce que j'ai perdu. L'ame qui ne » s'agite que pour le bien de fa patrie, eft con» trainte à languir dans l'impatience. L'ami de

» la vérité n'approche que difficilement du trône;
» celui qui parle, comme moi, son langage,
» en est sans cesse écarté par les brigands qui le
» redoutent. S'il demande à être entendu, le
» prince refuse de le voir, & c'est tout au plus si
» l'on veut bien consentir à le plaindre. Ami,
» voilà ce qui m'arrive par-tout; les bruits ré-
» pandus se répètent par échos, & ces échos
» men eurs sont les gazetiers. Je n'ai trouvé dans
» aucun état un champ où ma semence pût se re-
» produire, parce que tous les élémens luttent
» contre sa réproduction. Ici, je suis petit, in-
» connu, & je n'y puis être utile ni à moi, ni à
» mes semblables, quand le malheur les poursuit.
» Peut-être est-ce en vain que j'ose encore at-
» tendre des momens plus heureux. Tu te plains
» de la haine rusée des prêtres! Qui sait, si tu
» ne l'as pas fait naître toi-même. Celui qui veut
» s'opposer à leurs pieuses rapines, qui s'élève
» contre les préjugés, n'a qu'une connaissance
» bien faible de ces hommes, ennemis nés de la
» sagesse & de la vertu. Leur égoïsme audacieux
» & adroit fait leur faire réaliser tout ce qu'ils
» projettent, & leur vengeance atteint avec fu-
» reur quiconque ose démasquer un méchant
» vêtu de noir «.

» Quand un homme de cette eſpèce s'eſt emparé » de l'eſprit d'un prince faible, il ne lâche point » ſa proie, & il l'accoutume à devenir inſenſible » aux douleurs d'autrui. La vertu alors porte les » fers de ſon deſpotiſme, & le ſouverain même » lui eſt aſſujetti. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un » petit prince regarde un grand homme comme » petit. S'il eſt poſſible, il faut éviter les poiſons » de ces vipères, ſans quoi il faut craindre d'être » expoſé par eux au ſort des hérétiques. A quoi » bon braver les dangers, quand le monde reſte » tel qu'il eſt, malgré tout ce qu'on fait pour » lui ? La foule court après l'erreur ; elle lui eſt » néceſſaire. Celui qui élève les ſoupçons des » ſots, devient la riſée des ingrats, & la foudre » de l'excommunication tombera ſur ſa tête. Le » chien aboie, parce qu'il doit veiller : le voleur » crie, & il accuſe le chien d'être enragé. Il faut, » pour arrêter la vengeance des brigands, ſavoir » ſe taire quand il en eſt temps encore. J'approche » enfin du port avec patience. L'homme qui gliſſe » inſenſiblement & ſans bruit dans la tombe, » peut ſeul échapper aux poiſons de l'envie. «

» Mon partage ne fut pas de traverſer pai» ſiblement, mais bien de ramer avec efforts ſur

» la mer du monde. Jamais l'homme ſage & » robuſte ne doit céder à la tempête. J'ai navigué » comme un Cook; je finirai peut-être comme » lui (1). Tel eſt le ſort commun à tous les mortels. » Qu'eſt-ce que le jeu inſenſé de la vie? Celui » qui a perdu tout n'a plus rien à craindre. Celui » qui ſait que jamais il ne s'égarera dans les voies » détournées, marche ſans inquiétude quand il » eſt en paix avec ſon ame & avec ſes paſſions. » Je ris encore; conſens à rire comme moi. Si » la mort frappe à notre porte, nous jouirons du » droit des morts. Ce droit, que le monde nous » refuſe, ne peut inquiéter ni troubler celui dont » le front eſt couronné des palmes qu'il a mé- » ritées ».

Schakulack, près Kœnigsberg, en Pruſſe, le 30 Avril 1787.

FRÉDÉRIC, Baron de Trenck.

P. S. Monſieur le profeſſeur, vous lirez, dans cette réponſe, le langage de mon cœur, à l'occaſion des vers flatteurs qu'il vous a plu de m'a-

---

(1) On ſait que le célèbre navigateur Cook, eſt mort aſſaſſiné par un ſauvage, dans les iſles Sandwich.

dresser. Si vous croyez que mes pensées & mes actions sont d'accord avec mes discours, vous me rendez justice. Ainsi, mon crédit à la cour de Berlin est d'un poids aussi mince qu'à celle de Vienne & de Constantinople.

Je vais encore placer ici une lettre anonyme que j'ai reçue hier de Pologne (1).

Reschow, en Gallicie, le 30 Avril 1787.

MONSIEUR,

« Tous les cœurs sensibles qui ont eu l'avan-
» tage de vous connaître durant votre séjour en
» Autriche, prennent la part la plus épurée à la
» justice qu'on vous rend, & aux distinctions mar-
» quées dont on vous comble à la cour de Berlin,
» & que nous apprenons par la voie des feuilles
» publiques. Il est bien consolant, monsieur, pour
» l'humanité, de voir que les sources de consola-
» tion vous viennent du même endroit où la bar-
» barie la plus effrénée du destin fit naître l'amer-

(1) Cette lettre m'a été écrite en français. J'ai appris, depuis, qu'elle a été imprimée pour la première fois, qu'elle est de M. le capitaine de Trembauer.

» tume de vos souffrances si naïvement détaillées
» dans l'histoire de votre vie, qui se trouve déja
» dans les mains de tout le monde sensé dans notre
» canton des ours, & qui a été arrosée de mes
» larmes, en la lisant à trois reprises consécu-
» tives. J'espère d'avoir bientôt la continuation
» écrite aux bords de la bienfaisante Sprée. Ah!
» Monsieur, il faudrait être cuirassé comme le
» premier navigateur dont parle Horace, pour ne
» pas être pénétré d'estime & de compassion à
» l'égard d'un honnête homme, littérateur éclairé,
» brave militaire & bon citoyen. En réfléchissant
» sur les maux que votre fermeté unique savait
» braver & surmonter, vous méritez qu'on trace
» sur votre tombe ces lignes que ma muse m'ins-
» pire en ce moment :

La mort même, à ses maux, souvent inexorable,
Voulut les prolonger en arrêtant sa main ;
Il ne put expirer.... Non... l'histoire & la fable
Ne nous ont point offert de plus cruel destin.

Permettez que je vous communique en même-temps ce que je répondis à la princesse Czatoryska, dame d'un mérite supérieur, lorsqu'elle me demanda une esquisse cathégorique de votre Histoire imprimée.

Jouet d'un sort affreux, sans l'avoir mérité,
Trenck sut intéresser les ames respectables;
La constance l'arma de l'intrépidité,
Pour le placer au rang des hommes estimables.
On eut la cruauté de lui ravir ses biens :
La calomnie offrit ses trames les plus viles.
Son cœur & son esprit furent ses seuls soutiens,
Qui le font triompher en dépit des Zoïles.
Il dut, d'un Jaschinsky, d'un Botck & d'un d'Oo,
Souffrir, sans s'offenser, la criante avanie.
Le malheureux talent d'un Krügel, d'un Zetto,
Parut mettre le comble à son ignominie.
Ils ont passé, ces monstres reconnus!
Rien ne peut rétablir leur indigne mémoire.
Leur victime survit, & le droit des vertus
Lui fait atteindre enfin le temple de la gloire.
Tout finit ici bas, la joie & la douleur.
Ami de la sagesse, il résiste au malheur :
Le mépris de ses coups est son plaisir unique.
Hélas! n'envions pas ces mortels couronnés!
Pour eux trop rarement il existe un asyle.
Aux conseils d'un flatteur, sans cesse ils sont livrés;
Une injuste sentence est funeste & facile.

« Je vous conjure, Monsieur, d'agréer l'assu-
» rance sincère d'un homme qui vous reste in-
» connu, & qui vous admire avec l'élite de
» nos polonais éclairés. Cette assurance est la con-
» sidération respectueuse qu'on n'accorde qu'au
» vrai mérite, & avec laquelle je suis »,

VOTRE AMI, *sans me nommer.*

J'ai tranſcrit ici cette lettre, afin d'en remercier publiquement celui qui ſemble ne m'avoir laiſſé ignorer ſon nom, que pour m'éviter la peine de répondre aux choſes flatteuſes dont il m'honore.

Je ſens tout le prix de la nobleſſe & de la généroſité de l'ame. Si ce témoignage a frappé la princeſſe Czatoryska, elle trouvera dans mes écrits ce que les ames élevées, qui daignent s'intéreſſer à mon ſort, m'inſpirent de reconnaiſſance & de ſenſibilité.

Je réſerve les autres lettres, de ce genre, pour une autre collection, & je n'en placerai pas d'autres dans ce livre.

Je retrouvai à Berlin encore de vieux amis & quelques anciennes amies. Entre autres perſonnes, j'y reçus la viſite d'un vieil invalide qui, en 1746, était à Glatz, lorſque j'y étais priſonnier, & que je m'élançai comme un déſeſpéré au-travers des gardes, ainſi que je l'ai dit dans mon premier volume. Cet invalide était alors en faction devant ma porte, & je le précipitai au bas de l'eſcalier.

Un autre invalide, qui, dans ma prison de Magdebourg, m'avait aidé à me débarrasser des sacs de sable qui me gênaient, vint aussi me faire sa visite.

Le tems d'abandonner Berlin, pour continuer mon voyage dans la Prusse, était bien près d'arriver. La veille de mon départ, j'eus encore une fois le bonheur de m'entretenir pendant plus de deux heures avec S. A. R. la princesse Amélie, sœur du grand Frédéric. Cette princesse véritablement grande & généreuse, dont l'esprit & la raison ont seuls fixé l'amitié, la confiance entière de son frère, m'a protégé dans toutes mes infortunes; elle m'a comblé de bienfaits; & elle a contribué plus que personne à effectuer ma délivrance. Pendant mon séjour à Berlin, elle m'a reçu, non pas comme un officier étranger, mais comme un ancien compatriote. Elle me donna l'ordre d'écrire sans délai à mon épouse, de lui proposer de venir à Berlin au mois de juin suivant avec ses deux filles aînées, me promettant qu'elle prendrait soin de celles-ci, & même qu'elle n'oublierait pas leur mère, dans son testament. A l'instant de mon départ, elle eut la bonté de me demander affectueusement &

j'avais tout l'argent néceſſaire pour mon voyage. Je répondis : » Oui, je n'ai beſoin de rien ; mais » je vous recommande mes enfans ». Ces mots prononcés avec le ton & l'expreſſion de la plus profonde ſenſibilité, émurent l'ame de la princeſſe; elle me fit connaître qu'elle avait compris mes intentions ; & me prenant la main, elle ajouta : » Mon ami ! revenez bientôt, j'aurai » toujours du plaiſir à vous revoir ». Je me retirai avec précipitation. J'éprouvais, malgré moi, une indéciſion qui aurait dû me retenir encore à Berlin pendant quelques jours. Ma préſence n'aurait pu qu'y procurer à mes enfans de très-grands avantages ; mais mon inflexible deſtinée me fit mettre en route, &, cinq jours après mon départ, la princeſſe mourut. Sa mort a renverſé tous les projets que ſa protection m'autoriſait à former.

N'eſt-ce pas là une preuve inconteſtable que je ſerai pourſuivi juſqu'au tombeau par la fatalité de mon étoile ? Qu'on jette un coup-d'œil attentif ſur mes aventures, on verra que mille fois elle m'a conduit en face du plus riant des rivages ; & quand j'ai cru qu'il n'y avait qu'à jetter l'ancre, à me tranquilliſer dans le port, une

tempête imprévue m'a tout-à-coup assailli. . . . Oui, il est vraisemblable qu'elle ne cessera jamais de me persécuter. Ce serait en vain que les véritables amis de l'humanité formeraient des vœux pour me faire jouir, dans ma vieillesse, du repos que j'ai mérité, car ils ne seraient point accomplis. Le ciel, jusqu'à ce moment, n'a jetté dans l'ame d'aucun prince le desir de faire quelque chose pour moi, ni porté aucun ministre à former un projet qui me fût favorable. Quelques amis s'étaient généreusement proposé de me faire des legs capables de mettre ma fortune dans une situation brillante; ou mes ennemis les en ont détournés, ou la mort ne leur a pas permis de faire ce qu'ils projettaient. Je pourrais joindre à celles-ci plusieurs autres observations du même genre. Dans l'événement qui a donné lieu à ces réflexions, je n'ai à me plaindre que de moi-même. J'aurais dû saisir le moment, & en tirer plus de fruit; plus il était critique, plus j'aurais dû mettre de soin à rechercher les avantages qu'il me promettait; mais je me crus trop assuré du succès; je fus trop lent, trop faible, ou, pour tout dire en un mot, je fus trop fier, pour laisser soupçonner que je pusse avoir des vues intéressées. A chose terminée, dit-on, conseil est pris.

Je dois me persuader que la providence ne m'a point réservé de bonheur. Telle est la consolation ordinaire de ceux qui peuvent tout croire. Mais comme je suis du nombre de ceux qui doutent souvent, je me persuade très-facilement que j'ai négligé plusieurs occasions de fortune par ma délicatesse très-déplacée. Au moins, ne puis-je pas croire que le diable en soit la cause, car il a des raisons pour être convaincu qu'aucun évènement, dans la vie, ne peut me porter au désespoir. De ce côté, il ne pourra, pas plus que de tout autre, acquérir des droits sur mon ame; loin d'y réussir, il ne ferait au contraire que m'affermir contre de plus grands revers. Mais si l'Etre des êtres a décidé que je ne jouirais en ce monde d'aucun bonheur; s'il faut que mon esprit se contente des complimens des cours, de ma réputation acquise & du sentiment de la commisération; si je ne dois rien attendre de la justice des souverains les plus renommés par leur bienfaisance, alors je vivrai tranquille dans ma petite sphère, & je saurai me contenter de l'honneur d'avoir mérité d'être heureux. Si les richesses contribuaient essentiellement à la félicité de l'homme, je ne saurais me flatter d'en goûter les douceurs; car, par une façon de penser sem-

blable à la mienne, on parvient rarement à accumuler des trésors. Pour former de nouveaux plans, je suis trop vieux, trop fier, ma tête est trop vagabonde, & mon ame a donné trop de roideur à mon corps, pour qu'il puisse, aujourd'hui, fléchir, comme il convient qu'on fléchisse, afin d'obtenir des faveurs.

Quoi qu'il en puisse être, je n'en dois pas moins honorer les cendres d'Amélie : qu'elles reposent en paix; sa volonté fut bonne, & c'est assez. Lorsque, sur l'autre bord du Styx, je me trouverai réuni avec elle & peut-être avec son frère, il ne me manquera point de matière pour écrire des mémoires sur la vie de Frédéric. Là, on peut être l'historien des évènemens dont on a été témoin dans ce monde, sans craindre de se faire des querelles avec personne. Il est probable que, jusqu'à ce moment, ma plume sera condamnée au repos, à moins que des raisons extraordinaires ne viennent ranimer mon amour-propre, ou que je ne sois forcé à me défendre contre des persécutions nouvelles.

Toujours je m'arrête, toujours mes réflexions m'entraînent au moment que je veux le moins

m'y

m'y livrer, & toujours il faut que je redise! Revenons à mon hiſtoire. Au moins, lecteurs, pourrez-vous juger, par ces involontaires & fréquens écarts, de la naïveté de mes récits & de ma penſée.

Le 22 mars, je partis de Berlin pour Kœnigsberg. Je m'arrêtai pendant quelques jours chez le margrave de Brandebourg-Swedt, qui me donna des marques d'eſtime & de bonté. Pendant ma détention à Magdebourg, il m'avait déja honoré de ses bienfaits. J'allai de-là, par Soldin, à Schildeberg chez M. de Siddu qui avait épouſé la fille de ma ſœur de Waldow, dont il a ſouvent été queſtion dans mon premier volume. Je trouvai en lui un homme d'honneur qui avait rendu à la fille le bonheur que ſa mère avait perdu, lorſqu'elle avait voulu ſecourir ſon frère infortuné. On me reçut avec cette cordialité qui émeut & qui provoque l'ame à la ſenſibilité. Enfin, après un laps de quarante-deux ans, je revis, pour la première fois, des parens & des alliés.

Avant d'y arriver, je jouis à . . . d'un plaiſir que je ne prévoyais guère, de celui d'embraſſer

le général Kowalsky. Cet homme respectable était lieutenant de la garnison de Glatz, en 1746; & il avait vu la manière dont j'en avais franchi les remparts du haut en bas. Il avait lu mon histoire dont il connaissait d'avance les événemens capitaux. Voilà, par exemple, un témoin irrécusable, & que je puis invoquer tout haut. Le général Kowalsky a vu mes malheurs, & je puis lui adresser ceux qui ont douté de la véracité de mes récits, sur-tout relativement à mes entreprises de Glatz. Ceux, à qui la narration en a paru suspecte, ont été entraînés à douter, uniquement, parce que l'exécution doit en sembler d'une difficulté qui avoisine le prodige, peut-être encore parce qu'elles demandaient une témérité dont tous les courages ne sont pas susceptibles.

J'allai ensuite à Landsberg, sur la Warthe; j'y trouvai mon beau-frère, le colonel de Pape, commandant du régiment de dragons Goez, qui avait épousé, en secondes noces, ma sœur de Waldow. J'y passai un jour, au sein du plaisir. Tout le monde me complimentait sur mon heureux retour dans la patrie; chacun faisait les vœux les plus ardens pour mon bonheur.

Dans presque toutes les garnisons, je rencontrais des parens ; j'étais retenu par-tout. Il est difficile que personne, dans tout le royaume, ait reçu, plus que moi, d'honneurs & de marques d'estime. Il est vrai que le souvenir des souffrances sous lesquelles on m'avait accablé, sans que j'eusse jamais été coupable de la moindre faute, m'attiraient une considération glorieuse. Je me serais regardé comme le plus coupable de tous les ingrats, si, dans des circonstances comme celles où je me trouvais, mon ame fût restée insensible ou tiède.

Je n'ai point reçu d'autre récompense ; mais c'est la plus douce, la plus pure de toutes celles que je pouvais ambitionner. Elle ne dépend point de la faveur des princes, la vertu seule a le droit d'y prétendre, parce que c'est elle seule qui la donne, & j'en ai joui dans toute son étendue. Cette récompense si précieuse & si désirable ; la haine du puissant Frédéric a bien pu la retarder ; mais il n'a pu m'empêcher d'en jouir, parce que j'ai eu assez de force d'ame & de corps pour le voir descendre au tombeau avant moi. Si je la mets dans la balance avec tous les maux que j'ai endurés pendant un espace de quarante-deux

ans; tous ces maux, toutes mes peines, toutes mes infortunes disparaîtront à l'aspect des honneurs & du plaisir actuel dont je goûte la jouissance. En y réfléchissant bien, je puis me féliciter de n'avoir jamais reçu de la destinée d'autres blessures que celles qui sont actuellement cicatrisées, puisqu'elles ont fixé sur moi l'attention & l'estime de tous ceux qui peuvent juger du mérite réel.

Je sers aujourd'hui d'exemple & de modèle à ma patrie. Imitez-moi, mes amis, si vous essuyez jamais des revers pareils à ceux qui m'ont assailli. Racontez mon histoire à vos enfans. Dites hautement que ma cendre aurait mérité un monument glorieux chez nos pères; & si je ne puis porter & reposer, dans votre sein, une tête blanchie par l'âge & par le malheur; s'il faut que j'achève ma destinée dans le modeste asyle où l'envie, l'imposture, la faiblesse & la cupidité ont rélégué un des meilleurs citoyens de l'état; que ma mémoire vous soit chère, & qu'elle reste en vénération, tant auprès de vous, qu'auprès de votre postérité. Je vous laisse un fils. Voyez renaître & se perpétuer en lui & par lui la probité dont le père vous a donné tant de

preuves ; accordez-lui des distinctions, & ne le laissez pas sur la ligne de ceux qui n'ont rien souffert, rien perdu pour la patrie.

Je ne forme certainement pas l'espoir d'obtenir jamais en Autriche les mêmes honneurs, les satisfactions honorables que j'ai trouvés en Prusse. Dans ce pays-là, on juge le cœur & le mérite de l'homme d'après les ordonnances de la cour, ou les avis de son révérend père confesseur. D'ailleurs, rien ne me sollicite plus à desirer de paraître tel que je suis dans un état où, pendant trente-huit années, on m'a laissé vivre obscur au milieu de la foule commune. Il est vrai que le peuple m'admire, mais les grands ne me rendent point justice. On me plaint, mais personne ne m'appuie ; on m'accorde de la compassion, mais on me refuse des récompenses. Quand il faut me voir pour me reconnaître, la vue des grands s'affaiblit tout-d'un-coup, & d'autres retournent tout simplement la tête. Qu'il en soit tout ce qu'ils voudront ; qu'ils ne cessent pas d'être aveugles pour moi ; il suffit que je les voie, que je les connaisse & que je les méprise.

Comme j'étais à Berlin, je reçus, d'un certain lieutenant de Brodowsky, une lettre qui mérite que j'en faſſe mention. Ce lieutenant, homme fort chatouilleux, à ce qu'il me paraît, ſe fâche de ce que j'ai nommé ſa mère dans mes mémoires; il exige pour cela une rétractation. Mais il me ſemble que rien ne me force, ni ne peut me forcer à revenir ſur un récit dans lequel je n'ai offenſé perſonne; d'ailleurs, il eſt à-peu-près connu par-tout, que les menaces n'ont jamais eu le droit de m'effrayer. Mes lecteurs ſont bien convaincus que je n'ai pas compromis l'honneur de madame Brodowsky d'Elbing, parce que j'ai dit que je ne lui avais pas été indifférent.

M. Samuel Brodowsky fut mon précepteur dans la maiſon de mon père. Il fut fait auditeur dans le régiment de Goltz à Elbing. Je le rencontrai en 1749, il me ſecourut en homme ſenſible, il me fit loger dans ſa maiſon, & alla lui-même ſolliciter, auprès de ma mère, les ſecours urgens dont j'avais beſoin. Je n'ai jamais pu avoir l'intention d'offenſer mon bienfaiteur pendant ſa vie, encore moins après ſa mort. Son épouſe était vive, brillante de jeuneſſe & d'attraits: le mari était vieux, froid, triſte, &

n'avait à la bouche d'autre langage que le jargon ſcientifique.

. . . .

Ceux qui connaiſſent le monde, les hommes, leurs paſſions, n'avanceront ſans doute pas qu'il exiſte ſur ce globe une famille de princes dont les mères, en remontant à la dix-huitième génération, n'aient pas enté quelque branche étrangère ſur la tige généalogique de leur illuſtre famille. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'un fils pût ſe croire offenſé, parce qu'on diſait que ſa mère était aimable, & qu'elle voyait un jeune ami ſous les yeux de ſon vieil époux. Ma mère avait auſſi un amant : quelle femme n'en a point eu ? Mais qu'elle ait été abſolument inſenſible, je ne le ſoutiendrai pas, même après quarante ans.

Il n'y a qu'un ingrat qui puiſſe trouver quelque jouiſſance à médire de ſes amis trépaſſés : mais les dames d'Elbing, qui ont connu perſonnellement madame Brodowsky, & qui vivent encore, ne feraient pas, avec indifférence, le ſerment qu'elle n'a jamais aimé. Ceux qui prennent en mauvaiſe part le récit de mon aventure avec madame Brodowsky, ne ſavent point que j'ai

eu ; relativement à cette dame, un débat très-férieux avec M. le général de Goltz, qui était bien plus jaloux de moi encore que le mari. Cette obfervation rend la provocation du fils un peu plus extraordinaire qu'elle ne le paraît d'abord.

J'aurai toujours du plaifir à rendre juftice aux bonnes qualités de monfieur & de madame Brodowski, ils étaient mes amis, ils ont fait, pour moi, tout ce qu'a pu leur infpirer un attachement fincère & généreux ; je fouhaite par conféquent, dans toute la fincérité de mon cœur, de trouver l'occafion d'être utile ou agréable à l'héritier de leur nom ; mais rien ne pourra me forcer d'avouer, pour quelque caufe que ce puiffe être, qu'un fait que j'ai écrit, parce qu'il eft vrai, foit faux ou imaginaire.

Quel eft l'homme d'efprit qui prendra de la colère quand un autre lui dira : « Ta mère m'a aimé ». Nous aurions tous de graves & nombreufes affaires fur les bras, fi, à l'exemple de Don Quichotte, nous voulions foutenir des combats, nous provoquer en champ clos, pour donner des preuves de la chafteté de nos grand'mères. On n'en vient pas non plus à ce point pour des débats de cette

espèce. Tous les témoins qu'on invoque, en pareil cas, sont morts ou myopes : moi, par exemple, je suis déjà attaqué de la cataracte. Quand on disait à madame Brodowsky que j'étais l'ami de la maison, elle ne s'en fâchait point. Quarante années se sont écoulées depuis ce moment-là, il y a prescription réelle, & depuis, en rapportant l'anecdote, je n'ai dit ni laissé à entendre que ma belle & jeune amie fût tombée en adultère, ou que j'eusse profité de l'heure du berger.

L'honneur de nos familles ne consiste pas, très-heureusement, dans la chasteté de nos antiques ayeules. Je ne suis pas coupable de la faute que commit Eve, lorsqu'elle mordit dans la pomme. Quoique Sara eût passé plusieurs nuits dans le sérail du roi Abimélech, Isaac, son fils, n'en a pas moins été un grand patriarche. On ne voit nulle part qu'il ait fait un procès au prince héréditaire de ce roi, quoiqu'il soit écrit, dans la chronique, qu'il avait aimé Sara. Peut-être Joseph a-t-il eu d'autres raisons que les miennes, pour abandonner son manteau à la belle Putiphar. Dans quelle histoire lit-on que jamais un jeune Pharaon ait voulu chercher querelle à Joseph ou à l'historien de sa vie, parce

que sa mère le trouvait plus aimable que le vieux Pharaon.

Ces exemples doivent engager le fils de M. Brodowsky, de cet instituteur de ma jeunesse, de ce théologien sévère, qui m'a expliqué jadis, à ma grande édification, l'histoire d'Abraham & des deux Joseph, à n'exiger de moi aucunes preuves sur un fait pour lequel on cherche, ou, pour mieux dire, on trouve bien rarement des témoins oculaires. Cet éclaircissement lui suffira, quand même il voudrait confirmer ce que j'ai imprimé sur sa mère, que je compte, après tout, dans le nombre des plus honnêtes femmes, & que j'estime encore comme une excellente amie, à présent qu'elle est ensevelie dans la tombe. N'est-ce point assez d'avoir dit, comme je le dis encore, que je n'ai jamais douté de sa vertu? Les agréables de la ville de Paris sont les seuls, je pense, qui se vantent d'avoir trouvé des bonnes fortunes, où ils n'ont souvent rencontré que des refus humilians. Cela ne m'est jamais arrivé. J'ai trouvé ce que je voulais, quand je me suis donné le soin de le chercher; mais je n'ai jamais dit où je l'avais trouvé.

M. Brodowsky n'a jamais ressenti contre moi

le plus petit mouvement de jaloufie. Pourquoi fes enfans feraient-ils jaloux? Il n'a rien vu, ils ont pu moins voir encore que lui.

Cette explication fervira de réponfe à la lettre qui m'a été adreffée. Quant à ce qui regarde perfonnellement & collectivement les citoyens d'Elbing, je ne me donnerai pas la peine de faire un long traité, pour prouver que jamais Elbingeois ne fut fait pour entrer dans l'ordre de S. Actéon. Si je rifquais un pareil traité, il ferait poffible que le bourguemeftre & le magiftrat me dénonçaffent comme ayant offenfé leurs mères & grand'mères, en prétendant qu'elles n'auraient point adopté les mœurs parifiennes, & qu'elles n'auraient pas fuivi les traces de Marie-Madeleine qui, à Elbing, eft révérée comme une grande fainte.

Sur l'article de la chafteté, je déclare que madame Brodowsky a été pour moi abfolument fainte; mais je crois mériter auffi d'être, à cet égard, en odeur de fainteté; car il eft certain que ma retenue, ma difcrétion, ma pudeur & ma délicateffe auprès de cette fainte femme, ne peuvent que donner une idée très-avantageufe des droits que je réclame à la fanctification. Je les

ſoutiendrai, ſans me laiſſer épouvanter par aucune eſpèce de martyre, & encore moins par des menaces. Mais ſi un controverſiſte d'Elbing voulait entrer, à ce ſujet, dans une conteſtation réglée avec moi, je déclare que je trouve trop étroit, pour moi, le cercle dans lequel il voudrait fixer notre querelle. Le grand monde eſt le théâtre qui convient à mes écrits, c'eſt l'approbation générale qu'il me faut: je ne veux pas des petits jugemens obſcurs. Que l'on doute à Elbing, ſi on le veut, de la véracité de mes récits, je ne ferai point imprimer de défenſe contre les incrédules de cette ville. J'ai toujours conſidéré avec la plus ſèche indifférence les reproches que je ne méritais pas. Ceci complette ma réponſe à la lettre de M. le lieutenant.

Il faut encore que je parle ici d'un fait dont j'ai omis de parler à ſa place dans ce ſecond volume. Je l'avais négligé, parce que je craignais de fatiguer mes lecteurs par la multiplicité des circonſtances; mais un grand ſeigneur m'a donné l'ordre exprès de le publier: & j'obéis. Cet homme reſpectable était à Magdebourg lors de l'événement que je vais rapporter, il en a été témoin oculaire. Je l'avais abſolument ou-

blié, c'eſt lui qui me l'a rappellé. C'eſt l'avant dernière des entrepriſes que j'ai tenté pour prendre la fuite. J'en vais faire connaître les détails :

Comme il m'était devenu impoſſible de ſortir davantage de terre & de ſable de ma priſon ; après avoir encore percé les planches & les fondemens, j'ouvris un trou qui donnait au-dehors dans les foſſés où étaient les trois ſentinelles. Je pris, pour cette opération, une nuit orageuſe, & j'exécutai mon projet en deux heures. Dès que j'eus percé juſqu'au dehors, je tirai doucement tout le ſable en-dedans, & je jettai une pantouffle contre les paliſſades, afin de donner à croire que je l'avais perdue en ſautant pour les franchir. Ces paliſſades, qui avaient douze pieds d'élévation, étaient placées en face du foſſé principal, & mes ſentinelles étaient enfermées dans leur enceinte ; mais dans le coin, où j'avais percé, il n'y avait point de guérite. Quand cela fut fini, je retournai dans ma priſon ; je fis ſous le plancher un autre trou, dans lequel je pouvais m'aſſeoir pour obſerver, & je remplis derrière moi le canal, de manière qu'on ne pouvait me découvrir.

Le jour parut, les ſentinelles apperçurent le trou, on donna l'alarme. L'officier accourut tout conſterné, on trouva la pantouffle ; & du tout on tira la conſéquence que Trenck avait heureuſement eſcaladé les paliſſades, & qu'il avait pris la fuite. Auſſi-tôt le commandant quitta la ville, les canons ſe firent entendre, les cavaliers ſe répandirent dans le pays ; on viſita toutes les fortifications, tous les ſouterreins. On n'apperçut rien ; décidément, on ſe perſuada que je m'étais échappé. Il paraiſſait impoſſible que je me fuſſe ſauvé à l'inſu des ſentinelles. L'officier, toute la garde furent mis aux arrêts ; & tout le monde était comme frappé d'une ſtupeur muette.

Pendant que cela ſe paſſait, tapi dans ma retraite, j'entendais tout. Mon cœur bondiſſait de plaiſir, & rien ne me paraiſſait plus pouvoir s'oppoſer à mon invaſion. Il était certain que la nuit ſuivante on ſe ferait diſpenſé de placer des ſentinelles : alors j'aurais quitté mon trou & j'aurais gagné promptement les frontières de la Saxe. Ma deſtinée impitoyable vint encore détruire une eſpérance auſſi juſtement fondée, à l'inſtant même où je croyais avoir ſurmonté toutes les difficultés.

Tout semblait donc aller au gré de mes vœux : la garnison entière s'était rendue aux Casemates pour admirer le miracle : tout resta dans la même position jusqu'à quatre heures après midi. Enfin arriva un enseigne de milice, garçon de quinze ou seize ans, fluet, mais plus rusé, plus pénétrant que tous les autres. Il s'approcha du trou, examina l'ouverture du côté du fossé ; elle lui parut étroite : il essaya de s'y glisser, celà lui fut impossible. Il jugea sur-le-champ qu'il ne se pouvait pas qu'un homme de ma taille y eût passé, & il demanda de la lumière.

Je n'avais pas fait la moindre attention à cet inconvenient. J'avais trop chaud dans mon trou, & j'avais ouvert le canal sous le plancher. A peine l'enseigne eut-il de la lumière, qu'il apperçut ma chemise blanche. Il continua son examen, il tâtonna & m'attrappa le bras. Le renard fut pris dans son terrier : un rire universel éclata. On se figure dans quelle confusion je me trouvai, on m'entourait, on me complimentait ; enfin je pris le parti de rire avec tout le monde, & de reprendre, tout en riant, mes fers.

Cette invention eut le suffrage secret de

toutes les perſonnes qui auraient deſiré que je parvinſſe à un plein ſuccès. C'eſt une de celles qui s'intéreſſaient le plus ſincèrement à moi qui m'a engagée à publier cette anecdote. Je reviens à mon voyage.

Je continuai ma route ; &, le 4 avril, j'arrivai à Kœnigsberg où mon frère m'attendait avec impatience. Nous nous fîmes les careſſes que peuvent ſe faire deux frères bien unis, bien tendres, après une ſéparation de quarante-deux années. J'avais quitté quatre frères & ſœurs ; à mon retour, je n'en trouvai qu'un. Mon frère vivait aiſément dans ſes terres, où il rempliſſait tous les devoirs que preſcrivent la bienfaiſance & l'humanité : il avait perdu tous ſes enfans. Je paſſai d'abord quinze jours à Kœnigsberg avec lui & avec ſa digne épouſe ; enſuite je reſtai ſix ſemaines dans ſes terres, & je jouis délicieuſement de tout cet eſpace de temps. Je compte ces jours au nombre des plus doux de ma vie. Je voyais à l'entour de moi des parens, des neveux, des petits-neveux, des couſins, des alliés, des amis, on me félicitait ſur ma bienvenue, on me témoignait de la joie, & il me ſemblait que j'étais le père de tous ceux qui

m'entouraient. Je ressentis dans cet instant tout le bonheur dont peut jouir un vieillard, lorsque son nom est placé au rang des premiers d'un pays, & lorsque les liens du sang l'attachent à la pluralité des familles distinguées. Il est un âge où l'on ne peut être nulle part aussi bien que chez soi, sur-tout si, comme moi, on a voulu voir à observer les hommes dans les pays étrangers, & si, dans le commerce que l'on a eu avec eux, on a appris à connaître la valeur de la véritable amitié. Ce fut alors qu'on m'informa, par détail, de tout ce qui s'était passé pendant mon absence.

La haine que le grand Frédéric avait conçue pour moi, s'était étendue jusques sur ma famille. Lorsque le malheur vint s'attacher à mon existence, mon frère puîné était porte-étendard au régiment des cuirassiers de Kiow. Il servit dix ans, se trouva à trois batailles, se comporta comme un brave homme; mais on ne l'avança point, par la seule raison qu'il s'appellait Trenck. Las d'attendre inutilement des récompenses dont il s'étoit montré digne, il prit son congé, se maria & se retira dans sa terre de Meicken, où il est mort il y a trois ans, en laissant pour

héritiers deux fils qui ne peuvent qu'honorer le nom de Trenck. La voix publique atteſte que c'était un homme capable de rendre à l'état les plus grands ſervices, comme officier ; il avait choiſi par goût la profeſſion des guerriers ; mais il était mon frère ; à ce titre, il fut proſcrit, & le roi ne voulut jamais en entendre parler. Mon cadet avait fait une étude ſuivie des ſciences, on le propoſa pour un emploi civil, comme un homme dont l'intelligence & l'inſtruction ne laiſſaient rien à déſirer ; mais le roi répondit : « Aucun Trenck ne peut être bon à quelque choſe ».

C'eſt ainſi que toute ma famille a partagé les douleurs de mon injuſte condamnation. Ce dernier frère s'eſt donc réſigné à la vie privée, il a vécu à ſon aiſe, indépendant, eſtimé parmi les premières perſonnes du royaume.

J'ai déja eu occaſion de parler pluſieurs fois de ma ſœur dans ces mémoires, & de dire que la colère du roi ne lui avait point pardonné la ſenſibilité active que mes malheurs avaient excitée en elle. Veuve du général de Waldow, elle vivait iſolée avec ſa famille depuis 1749. En 1755, elle

voulut feconder mes vues en me facilitant les moyens de brifer les fers qui me retenaient à Magdebourg. Elle fut dénoncée, comme je l'ai dit, par Weingarten, fecrétaire de l'ambaffade impériale. De cette dénonciation a réfulté une continuité d'oppreffions, qui ont fait retomber fes malheurs jufques fur la tête de fes enfans. Elle était propriétaire des beaux biens de Hammer, près Landsberg fur la Warthe ; les Ruffes les ont engloutis fous un monceau de ruines. Elle fe retira à Küftrin avec fes effets, tout fut brûlé pendant le fiège de cette place : fes belles forêts furent entièrement dévaftées par les Pruffiens.

Après la guerre, le roi donna des fecours à toutes les familles du Brandebourg que ce fléau avait ruinées ; ma fœur feule n'obtint rien, parce que j'étais fon frère. Elle s'adreffa au roi, qui lui répondait qu'elle pouvait s'adreffer à moi, à ce tendre objet de fes prédilections. Elle eft morte dans la fleur de l'âge, peu de temps après avoir époufé, en fecondes noces, le colonel de Pape. Son fils eft mort auffi dans le cours de l'année dernière ; il était capitaine au régiment Gœz, dragons.

Ainsi tous mes frères & sœurs ont porté la peine de m'avoir eu pour frère. Jamais des suites aussi tragiques d'un malheur aussi cruel peuvent-elles trouver des dédommagemens qui leur soient proportionnés ? Qui aurait pu croire que le grand Frédéric aurait voulu, comme le grand Zébaoth, venger ce qu'il appellait son injure sur les enfans & sur les enfans des enfans ? Que faisait, à mon aventure, la pomme défendue qu'Adam a jadis mangée ? Frédéric ne trouvait-il pas en moi une matière suffisante pour sa vengeance ? Pourquoi le nom de Trenck lui a-t-il été insupportable jusqu'à la mort ? On aura beau revenir sur toutes les actions de ma vie, les analyser, les comparer, les rapprocher, jamais on ne trouvera le mot de l'énigme.

Un certain M. de Derschau, capitaine de cavalerie, frère uterin de ma mère, s'adressa secrètement au roi, en 1753, l'assura qu'il était mon plus proche parent, & mon héritier féodal; en conséquence de quoi il le pria de lui transmettre mon bien confisqué de Gros-Scharlack. Le roi fit prendre à la chambre de Kœnigsberg les renseignemens nécessaires. On l'informa que j'avais encore deux frères vivans, que Scharlack

était un ancien fief de famille qui appartenait à mes frères, & non à Derſchau. Alors mes frères ſe préſentèrent en qualité de mes plus proches héritiers ſur ce fief, & le roi leur donna mon bien de Scharlack, avec cette expreſſion décidément illégale : « Je vous fais préſent de » Scharlack pour qu'il ſoit vendu & partagé » entre vous ». Injuſtice ouverte pour mes enfans, & abſolument contradictoire aux loix fondamentales du pays.

En vertu de cette conceſſion deſpotique, on licita mon bien ; le cadet de mes frères en fit l'acquiſition, paya comptant la part de l'autre, celles de mes ſœurs, & les dettes pour leſquelles il formait hypothèque, ainſi qu'il avait été ſtatué par ordre exprès de la cour. Ceux qui ſe ſont préſentés comme mes créanciers, étaient des fripons effrontés, car je ne devais rien ; & quand mon bien fut confiſqué, j'avais dix-neuf ans ; ainſi j'étais encore en tutelle. De quel droit, à quel titre a-t-on payé mes dettes prétendues ? je l'ignore & ne conçois pas même l'idée de le ſavoir quelque jour. J'étais abſent ; je ne pouvais ni être interrogé, ni réclamer ; ainſi chacun pouvait aiſément demander ce qu'il

voulait. Il en fut de même, sans doute, pour le compte de tutelle qui fut rendu au fisc. Quoique je consente à reconnaître MM. mes tuteurs pour des hommes intègres, cependant je dois observer que le fisc a joui de mon bien pendant huit ans, & qu'à l'instant où il fut remis à mes frères, on ne leur a pas tenu compte d'un denier pour les intérêts.

Voici maintenant à quoi se réduit la question. Le monarque régnant a levé la confiscation, & m'a remis en possession de mon bien par un gracieux rescrit à sa régence. J'en demande la restitution ; mon frère réplique : « J'ai acheté » & payé ; je possède en vertu d'un droit légi- » time ; j'ai amélioré, & Scharlack vaut aujour- » d'hui trois ou quatre fois plus qu'il ne valait » lors de la confiscation. Que le fisc me tienne » compte de la valeur actuelle, sera ensuite » possesseur qui voudra. Si le roi actuel te rend » ce que son prédécesseur m'a vendu, ce n'est » pas une raison pour que j'y perde ».

Tel est le problême qui doit se résoudre à Berlin. Mon frère n'a point d'enfans, & quelque soit l'issue du procès, il donne Grofs-Scharlack aux miens pour en jouir après sa mort. Ainsi, dans le

cas où mon frère ferait forcé à restituer sans remboursement, le roi ne me ferait encore ni justice ni grace. Puisqu'une restitution de cette nature ne saurait être une grace du roi, j'y renonce. Si sa majesté, en levant la confiscation, est convaincue qu'elle a été le résultat de la violence & de l'injustice, j'acquiers alors, par cet aveu, le droit certain de solliciter les intérêts qui ont dû courir depuis quarante-deux ans. Si le fisc ne veut rembourser que le prix qu'avait mon bien au moment de la vente, il me fait la plus grande injustice, puisque, depuis 1746, les biens-fonds ont augmenté en Prusse du triple, & même du quadruple de leur valeur. Si mes enfans ne doivent jouir de ce bien qu'après ma mort, on ne me fait point droit, & l'on ne m'accorde point grace; car, dans cette hypothèse, je n'obtiens rien pour moi, &, jusqu'à ma mort, je serai privé du revenu courant, puisque mon frère ayant affermé ce bien pour quatre mille florins, il est impossible qu'on puisse lui enlever, sans injustice, ce qu'il a légalement acquis. Après sa mort, ce n'est point le roi qui donne à mes enfans, c'est le testament de mon frère.

J'ai demandé que le fisc fît estimer Gross-Schar-

lack, qu'il rembourſât mon frère, & qu'on me fît, actuellement, une reſtitution en nature. Mon frère a d'autres biens, &, en faiſant cette demande, je le laiſſais le maître d'en diſpoſer après ſa mort comme il voudrait.

Le roi, le plus diſpoſé à faire le bien, le plus généreux & le plus ſenſible ſur tout ce qui me touche, a donné la queſtion à ſon miniſtre pour qu'il la jugeât. Ce miniſtre, M. le comte de Hertzberg, (quoiqu'il ſoit d'ailleurs mon protecteur & mon ami) n'a pas jugé à propos de déshonorer les cendres du grand Frédéric en donnant trop d'authenticité aux preuves de mon innocence. Outre cela, il ne voulut pas faire paſſer entre mes mains un capital que j'aurais pu tranſporter dans un pays étranger. Cette idée ne pouvait ſortir que de la tête d'un financier patriote. Le réſultat fut donc : « Que le roi m'accorderait une penſion de 1200 écus, tant pour » moi que pour mon épouſe dans le cas où elle » me ſurvivrait ».

Voilà de quelle manière on a compenſé tous mes maux, tous mes chagrins, toutes mes privations.

Je ſupplie cependant mes chers concitoyens, & le miniſtre même qui a dicté le jugement que je viens de rapporter, de ſe dire dans toute l'exactitude de leur conſcience ſi cette juſtice était celle que je devais attendre.

Une confiſcation injurieuſe & mal fondée m'a privé pendant quarante-quatre ans de la jouiſſance de mon patrimoine. Ma terre rapporte quatre mille florins par an; ainſi, les arrérages ſeuls, ſans y ajouter l'intérêt de droit, montent à la ſomme de 176,000 florins. Je reçois pendant ma vie 1200 écus de penſion, ce qui eſt fort au-deſſous du revenu de ma terre. Je meurs, mes enfans n'héritent rien du bien de leurs ancêtres.

On vante cette ſatisfaction, on la regarde comme une grace ſpéciale; moi, je crois avoir le droit de m'en plaindre. Il me ſemble qu'au-moins on aurait pu me bonifier le paſſé, en rendant la poſſeſſion à ma poſtérité.

Mais, comme je l'ai remarqué, jamais mon étoile ne ſe dément. Elle veut que, pour ména-

ger la gloire de Frédéric, ses ministres répandent des voiles sur la véracité de mon histoire, & que les lecteurs mal-veuillans puissent au moins soupçonner que, si j'ai été maltraité, ce n'a pas été sans quelque justice.

J'ai donc fait pour bien peu de chose de grands sacrifices au patriotisme, & nulle raison ne peut m'autoriser à me vanter d'avoir obtenu quelque grace, ou d'avoir reçu les récompenses que je méritais. Il faut pourtant que je compte pour quelque chose, je dirai mieux, pour beaucoup, l'accueil brillant que j'ai reçu à Berlin, & les distinctions personnelles qui m'y ont servi de trophées.

Ainsi, le roi de Prusse ne m'a pas plus restitué que l'empereur; ainsi, encore une fois, si la bienveillance de mon frère le porte à choisir mes enfans pour ses héritiers, je n'aurai reçu du souverain aucun dédommagement.

J'ai accepté la pension de Guillaume, pour jouir en même temps de l'honneur d'être pensionné par les deux cours de Vienne & de Berlin, parce que de l'une & de l'autre de ces pensions,

il résulte une preuve constante, inattaquable de l'authenticité des mémoires de ma vie. Celle que je reçois de Vienne ne me rend pas trois pour cent de ce qui devroit me revenir des biens que l'on m'a tyranniquement enlevés. Ayant perdu le principal & n'y pensant plus guères, je pourrais aisément me passer du faible reste des revenus dont je devais jouir au titre le plus inattaquable.

Au reste, j'ai assez de l'honneur. Le but de mon voyage à Berlin est rempli. Ma gloire n'y peut plus souffrir aucune atteinte, & en dépit de l'injustice tantôt active & tantôt muette, c'est par le soin de celui de mes freres qui a joui de mes biens pendant quarante-quatre ans, qu'un de mes fils est allé en Prusse.

Lors de mon retour à Vienne, S. M. I. m'a fait l'accueil le plus distingué. Elle a donné des éloges à la courageuse franchise qui m'a inspiré de publier mon histoire sous les yeux même de mes ennemis ; satisfaction éclatante pour moi & pour les droits que je perds d'autant moins de vue que je recommande toujours à mes enfans de ne les pas oublier.

Je trouvai même à Vienne, au voyage dont je parle, un référendaire du nombre de ceux dont j'ai tant eu à me plaindre. Il m'aborda d'un air humilié, m'assura de son respect, de sa gratitude éternelle, en m'assurant avec beaucoup de chaleur, « qu'il me reconnaissait actuelle-» ment pour un homme parfaitement estimable; » & qu'il éprouvait le plus vif regret de m'avoir » si long-temps méconnu ». Bref, après quelques questions de ma part, il me déclara qu'il ressentait toute l'obligation qu'il me devait, pour ne l'avoir point nommé dans mon histoire, comme les Zetto, les Krügel, & autres gens dignes de partager leur honte. Eh bien! lecteurs! que pensez-vous de ces référendaires si prompts à commettre les plus criantes injustices, & si lents à revenir sur leurs pas? quel fruit peut me produire leur tardif & vain remords? voilà ma destinée. Du mal réel; & un bien idéal.

J'ai passé quelques mois au sein de ma famille, après quoi j'ai fait un tour en Hongrie, comme spectateur indifférent. En novembre 1788, je suis retourné à Berlin, sans y rien opérer d'avantageux pour le recouvrement de ma fortune.

Dans la Saxe, à Francfort, à Strasbourg, j'ai reçu des honneurs que je n'attendais point, partout on m'a traité de même; j'arrive à Paris, & j'y trouve une traduction de mes mémoires où je suis falsifié, dénaturé, mutilé, méconnaissable! toujoursle chagrin après le bonheur.

Lecteur, dont l'ame est éclairée & noble, félicite-moi : que mes aventures te prouvent que du mal il naît toujours un bien quelconque, & qu'il ne s'agit que de savoir le découvrir. Dès ma dix-neuvième année, j'ai perdu ma liberté, ma fortune, tout excepté mon honneur & la fermeté de mon caractère qu'il était impossible au souverain le plus puissant de me jamais ravir. Pendant quarante-deux ans, je me suis vu privé des biens qui m'appartenaient aux titres les plus légitimes. J'ai enduré toutes les privations, toutes les angoisses de l'extrême indigence, sans jamais descendre à être bas ou faible. Dans l'abondance, ma génorisité m'a souvent fait passer pour un prodigue. Trompé souvent, jamais je n'ai trompé personne. Des hommes audacieux, des cœurs cuirassés d'infamies se sont partagés mes biens, ils baissent honteusement les yeux en ma présence, & je porte par-tout un front élevé, dans les

cours même. Ma plume, interprète de mon cœur, fait éclater la vérité nue, la vérité déchirante pour ceux qui m'ont attaqué par des injures ou par des vexations perſonnelles, & l'on tolère mes écrits; que dis-je! un privilège m'autoriſe à les répandre! On m'a rejetté, mépriſé, condamné; & ſous le joug de l'eſclavage oppreſſif, dans le plus abject abaiſſement où la barbarie ſtupide puiſſe plonger l'homme qu'elle redoute, j'ai obtenu l'eſtime, la compaſſion, l'intérêt des cœurs ſenſibles & des têtes philoſophiques. Les ſouverains m'ont maltraité, parce qu'ils n'ont pas voulu me connaître. Ils me connaiſſent aujourd'hui, & je trouve auprès d'eux audience, protection, honneur.

Arbitre ſouverain du ſort de tous les mortels, c'eſt du milieu des orages que tu m'as voulu conduire au port. Mon ame eſt pénétrée de la plus vive reconnaiſſance. Eloigne de tout homme vertueux un ſort ſemblable à celui qui a tourmenté ma vie, ou, ſi tu veux l'éprouver comme moi, donne-lui les mêmes armes qui m'ont enfin fait obtenir la victoire. Préſerve tous les royaumes de l'Europe des attentats de la tyrannie; écarte de nos climats le deſpotiſme oriental. Imprime,

ſur le front des ennemis de l'humanité, le ſceau ineffaçable du déshonneur; anéantis ſon exiſtence, ou précipite-le dans les gouffres profonds du tartare. Fais deſcendre de leur tribunal tous les juges prévaricateurs, condamne-les à traîner leur exiſtence dans la honte & dans l'opprobre. Empêche le ſcélérat hypocrite de pouvoir nuire à perſonne! Que ce livre qui contient ma véridique & effrayante hiſtoire, ſerve à relever le courage de ceux qui tombent dans l'affliction & dans le déſeſpoir; qu'il donne de la force aux faibles, & qu'il parle au cœur des ſouverains!

Je m'avance, en ſouriant, vers le terme où m'attend la mort. J'ai rempli mes devoirs, j'ai atteint mon but. J'ai mérité de jouir du repos, puiſque ma conſcience eſt ſans reproche. Ma poſtérité bénira ma mémoire. Qui s'élevera contre mes écrits? l'homme inſenſible, le cœur faux & méchant, l'adulateur des cours, ou l'impoſteur ſacrilège. Eh! que m'importe l'eſtime ou le mépris de ce vil rebut de l'humanité! Que chaque heure, chaque moment où je dois reſpirer encore, ſoit dévoué, ſacrifié, s'il le faut, à l'amour de mes ſemblables. Pour ce qui me regarde, quels ſont mes beſoins? ma tête s'incline, elle cherche

la tranquillité : ſi je n'en dois jouir qu'après ma mort, je ne laiſſerai pas échapper un murmure ; je ne me permettrai pas une plainte. Je veux me laiſſer gliſſer doucement, ſans pourtant y deſcendre d'une manière obſcure, dans cet aſyle vers lequel j'aurais voulu marcher au bruit rapide & bruyant des tambours. Dieu puiſſant ! entends mes vœux ! daigne les exaucer ! aide-moi à remplir le vœu que je forme aujourd'hui, & que ce ſoit la fin de mon hiſtoire.

Fin du ſecond Volume.

ERRATA.

Page 81, *ligne* 20.

O ſage infortuné que l'infortune accable !

Liſez :

O ſage infortuné que ſon deſtin accable !



